Martine de Bony

Psychologue française

(1992) [2011]

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler

**TEXTES DE L'AUTEUR
PRÉSENTÉS DANS UNE OPTIQUE NOUVELLE**

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,
Diane Brunet, bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi
Courriel: Brunet_diane@hotmail.com

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par [Diane Brunet](#), bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi à partir de :

Martine de Bony

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler.
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle.

Angers : Société Paquereau Éditions, 1992, 156 pp. Avec l'autorisation des Éditions Payot.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 17 décembre 2010 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : marbony@wanadoo.fr

Sur le site web : <http://avisdepassage.com/index.html> , on peut lire un article de Martine de Bony intitulé : "**Freud, Adler, et le "complexe" du roi Oedipe**".

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 15 février 2011, revu et corrigé le 26 février 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Martine de Bony

Psychologue française

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler

Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

Angers : Société Paquereau Éditions, 1992, 156 pp. Avec l'autorisation des Éditions Payot.

Table des matières

[Avant-propos](#), Martine de Bony, janvier 2011.

[Repères biographiques](#)

- I. ["COMPENSATION", CE MAÎTRE-MOT.](#)
- II. [DE L'INSUFFISANCE ORGANIQUE À L'INSÉCURITÉ EXISTENTIELLE.](#)
- III. [ET L'HOMME CRÉA LA FEMME...](#)
- IV. [LA FICTION DIRECTRICE.](#)
- V. [LE POUVOIR CRÉATEUR.](#)
- VI. [LE MICROCOSME FAMILIAL.](#)
- VII. [L'ESPRIT DE SOLIDARITÉ.](#)
- VIII. [MIEUX VAUT PRÉVENIR QUE GUÉRIR.](#)
- IX. [PSYCHOLOGIE ET/OU PHILOSOPHIE.](#)

[Index des auteurs cités](#)

[Bibliographie](#)

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

AVANT-PROPOS

Martine de Bony
Janvier 2011

[Retour à la table des matières](#)

Alfred Adler, dont les premiers travaux se fondent avec les débuts de la psychanalyse freudienne, créa, à partir de 1911 sa propre école qui lui attira estime et renommée.

Aujourd'hui, si le nom du médecin-psychologue viennois est connu, bien peu nombreux sont ceux qui savent exactement à quels concepts, à quelle doctrine son nom doit être associé.

Or, la vision d'Alfred Adler mérite un examen attentif. Partie d'observations de cas pathologiques - sur des bases organicistes - elle atteint les dimensions d'un humanisme universel.

Plus d'un demi-siècle après sa mort beaucoup de ses idées frappent par leur modernité, notamment celles qui concernent la condition féminine ; d'autres sont, encore à l'heure actuelle, franchement d'avant-garde comme son sévère avertissement contre la prolifération des enfants gâtés ; une autre encore a eu un tel succès immédiat et la culture l'a intégrée avec tant de facilité qu'on a oublié à qui on la devait, par exemple le « complexe d'infériorité ».

Il convient donc de revenir à cet auteur avec une attention sans parti pris, de tenter de le considérer dans sa propre lumière et non comme le disciple dissident puis le rival malheureux, végétant à tout jamais dans l'ombre de Freud.

À quels domaines de la recherche ses idées peuvent-elles fournir aujourd'hui matière à réflexion ?

En premier lieu à la médecine psychosomatique, discipline boiteuse qui ne considère actuellement que l'influence du psychique sur le somatique. Adler nous engage à scruter le soma pour y découvrir par quelles voies indirectes il peut influencer le psychisme. (Hypothèses non réfutées à ce jour concernant la variabilité histologique et fonctionnelle des organes.)

Devançant les grands auteurs féministes, il vilipende la société « machiste » (comme nous dirions maintenant) qui est la sienne. Favorable dès le début du siècle à l'instruction et à l'exercice de professions pour les filles, il encourage les mouvements pour l'égalité des sexes et se montre, dès 1933, favorable à la libéralisation de l'I.v.g. Ce que nous appelons le sexisme est pour Adler le prototype de l'attitude erronée en face des problèmes de la vie.

À contre-courant de l'orientation scientifique de son époque, il s'élève contre le déterminisme causal appliqué à la psychologie. Les conduites humaines sont déterminées, certes, mais avant tout par la vision du but qu'on cherche à atteindre. Adler nous restitue ainsi la possibilité du libre arbitre sans lequel il n'est pas de démocratie digne de ce nom.

Ce but, plus ou moins avoué, plus ou moins inconscient, déjà là dans les premières années de l'enfance vise toujours à sortir d'un sentiment d'insécurité et d'affirmer une supériorité compensatrice.

L'accent mis sur le désir de domination comme compensation du sentiment d'infériorité inhérent à la condition humaine, a parfois été jugé exagéré. Pourtant, la littérature comme la vie quotidienne (et à plus forte raison la pathologie) ne nous apportent-elles pas constamment des exemples de tels comportements? L'humour désabusé de

Milan Kundera résume bien la situation : « Toute la vie de l'homme parmi ses semblables n'est pas autre chose qu'un combat pour s'emparer de l'oreille d'autrui ».

Adler nous montre comment les despotismes, les chauvinismes, les racismes, les narcissismes, de même que les innombrables formes de tyrannie domestique sont la névrose de l'humanité.

Le sentiment d'infériorité n'a-t-il aucun autre moyen d'être apaisé, neutralisé, contourné ou dépassé ?... Il y en a un ; c'est là la grande idée d'Adler : puisque, comme le prétend l'adage, l'union fait la force, il est impératif de développer dès l'enfance l'esprit de solidarité, le sentiment de communauté. Adler ne nous éclaire pas complètement sur la nature du « Gemeinschaftsgefühl », notion qui revient comme un leit-motiv à partir de 1912. « Qu'on le nomme comme on voudra, dit-il : solidarité, coopération, humanisme ou même idéal du moi ». Véritable panacée, le Gemeinschaftsgefühl est proposé aux éducateurs aussi bien qu'aux psychothérapeutes, aux parents, aux pédagogues, à tous ceux qui ont en charge l'équilibre mental des membres de la collectivité. Loin de condamner le principe humaniste du message chrétien (dont pourtant il ne se réclame pas) Adler nous dit en substance de nous aimer les uns les autres parce que c'est bon pour la santé.

Tout en insistant sur ce qu'un tel discours a de profondément original, on ne peut passer sous silence la controverse avec Freud qui occupe une petite partie de l'oeuvre. (On trouve des traces de cette controverse dans la dernière des Cinq Psychanalyses, l'histoire de l'Homme-aux-Loups dans laquelle Freud confronte les deux thèses).

Une suite à cet ouvrage consacrée à la pathologie mettrait en évidence les deux univers conceptuels. L'un, dont l'inconscient est le champ exclusif d'investigation, l'autre qui considère la personnalité tout entière en face de l'exigence sociale.

Dans ce premier choix de textes, Adler nous livre ce qui est pour lui le « sens de la vie ». Philosophie encourageante, assortie certes d'une éthique rigoureuse, mais capable d'offrir à l'Homme contempo-

rain - si avide de repères - une image cohérente de lui-même et une perspective existentielle.

On peut alors se demander pourquoi un tel message est si mal connu. Il y a certainement plusieurs raisons, mais parmi elles on peut mentionner à coup sûr celles qui ont trait aux écrits d'Adler. Homme de conversation, d'un contact facile et chaleureux, Adler n'était pas un écrivain. Avec souvent des formules belles et percutantes, ses écrits sont décousus, redondants, truffés de digressions (ce sont parfois des comptes-rendus de conférences). Les idées sont présentées pêle-mêle, telles les pièces d'un puzzle, ce qui supprime les effets de contexte et rend très difficile, malgré la familiarité de la langue et la simplicité des démonstrations, une lecture systématique et une tentative de synthèse.

C'est pourquoi je me suis livrée au travail présenté ici ; travail qui a consisté en une réorganisation des textes fondamentaux d'Adler suivant un plan qui m'a paru plus clair. Les textes appartiennent aux ouvrages suivants : « Uber den nervösen Charakter » - 1912. (Traduit par « Le tempérament nerveux », « Menschenkenntnis » - 1926. (« Connaissance de l'Homme »), « Der Sinn des Lebens » - 1933- (« Le sens de la vie ») et quelques emprunts à « Religion und Individualpsychologie » - 1933.

Ma tâche a consisté, dans un premier temps, à répertorier chaque séquence et à les classer par thème, constituant une sorte d'index. Ensuite, j'ai pratiqué parmi ces séquences un choix et je les ai groupées en chapitres auxquels j'ai donné des titres. Les mêmes thèmes se retrouvant dans les quatre ouvrages, j'ai choisi de n'indiquer que leurs dates, montrant ainsi l'évolution de la pensée de l'auteur sur chaque sujet traité.

J'ai pratiqué un grand nombre de coupures et pris quelques libertés avec la traduction. Mon initiative la plus importante concerne l'appellation de « Psychologie individuelle comparée » qu'Adler avait donnée à sa doctrine ; « individuelle » se rapportant à l'unité indivisible du sujet, à l'individu, au sens étymologique du terme. Quant à l'adjectif

« comparée » il fait référence au « type idéal de la communauté. Le plus souvent, afin de simplifier, il n'est parlé que de « Psychologie individuelle », ce qui induit chez le lecteur une impression diamétralement opposée aux intentions de l'auteur. C'est pourquoi j'ai remplacé ce terme par « psychologie de la Personne » et j'ai forgé pour le titre le néologisme de « sociopersonnelle » qui me semble cerner d'assez près le propos d'Adler.

Pour ces raisons, et malgré l'entrée dans le domaine public, cette anthologie n'a pas trouvé sa place dans les circuits traditionnels de l'édition.

Il appartient au lecteur curieux ou exigeant sur le plan de l'orthodoxie de se reporter au texte original.

Enfin, je tiens à remercier le fils d'Alfred Adler, le Docteur Kurt Adler, qui a bien voulu accompagner de ses vœux chaleureux la publication de mon travail, ainsi que les éditions Payot qui m'ont cédé leurs droits sur les traductions.

Martine de Bony

Décembre 1992

NOTE DE 2011 :

Grâce aux éditions en ligne : « [Les classiques des sciences sociales](#) », les textes fondamentaux d'Alfred Adler sont déjà sur le site.

Cette anthologie, accueillie à leur suite, permettra peut-être à certains une première approche plus aisée. Ainsi, grâce à l'entreprise philanthropique que représente l'immense travail de Jean-Marie Tremblay et de son équipe de bénévoles, c'est une diffusion planétaire que vont connaître les idées de ce grand oublié.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

[Retour à la table des matières](#)

1870	Naissance dans un faubourg de Vienne, d'un père négociant en grains. Second d'une famille de six enfants.
1895	Obtention du doctorat en médecine.
1897	Installation comme médecin généraliste. Intérêt pour la neuropsychiatrie et la médecine sociale.
1897	Mariage avec Raïssa Epstein, étudiante russe.
1902	Rencontre avec Freud et participation aux réunions du Mercredi.
1904	Conversion au protestantisme.
1910	Élection à la présidence de la Société Psychanalytique de Vienne.
1911	Rupture avec Freud et création de la Société de Psychanalyse Libre (plus tard, Société de Psychologie Individuelle Comparée).

-
1914	Fondation du journal International de Psychologie Individuelle.
1914	Médecin neuropsychiatre aux Armées.
1918	
1924	Chargé de cours à l'Institut Pédagogique de la ville de Vienne.
1926	(à partir de) Conférences et enseignement dans différentes universités américaines et européennes.
1934	Installation définitive aux États-Unis.
1937	Mort subite au cours d'une série de conférences en Écosse.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

I

“Compensation” ce maître-mot

"On serait stupéfait si l'on voyait à nu combien ont d'influence sur la moralité et sur Les premières déterminations des natures les mieux douées, quelques circonstances à peine avouables : le pois-chiche ou le pied-bot, une taille croquée, une ligne inégale, un pli de l'épiderme. On devient bon ou fat ou libertin ou mystique à cause de cela ".

Sainte-Beuve

1912

[Retour à la table des matières](#)

À partir du moment où l'individu se sépare de l'organisme maternel, ses organes entrent en lutte avec le monde extérieur. Il s'ensuit des tentatives tâtonnantes comme, par exemple, la manière dont nous apprenons à voir, à entendre, à manger, à marcher. La lutte est beaucoup plus violente pour les organes et systèmes d'organes défectueux, et les tâtonnements préparatoires ont un caractère beaucoup plus problématique. Mais cette infériorité leur confère une grande puissance

de compensation, augmente leur faculté d'adaptation et favorise l'apparition de formes et de fonctions nouvelles et supérieures. C'est ainsi que les organes insuffisants offrent une mine inépuisable de matériaux que l'organisme élabore, élimine ou améliore pour les adapter à ses nouvelles conditions d'existence. C'est grâce à la variabilité que présentent souvent les organes défectueux et à leur plus grande force de croissance, grâce aussi au développement plus intense que l'attention et la concentration intérieures impriment au complexe neuro-psychique correspondant à ces organes, qu'ils réussissent à acquérir une valeur plus grande. Dans les cas de surcompensation favorable, leurs potentialités et leur mode de travail peuvent donner naissance à des dispositions et manifestations artistiques.

Par les phénomènes de malaise psychique qui l'accompagnent, l'insuffisance organique détermine l'orientation des désirs ou la représentation des objets de désir. On verra, par exemple, un enfant doué d'une faible musculature, s'astreindre à grimper et à sauter jusqu'à atteindre une véritable maîtrise dans ce genre d'exercice. Le cas de Démosthène qui, de bègue était devenu le plus grand orateur de la Grèce, celui de beaucoup de peintres atteints d'anomalies oculaires, celui, enfin, des musiciens affligés d'anomalies auditives, nous montrent la manière dont la tendance à la sécurité compensatrice se fraye un chemin et s'affirme.

Les anomalies du réflexe pharyngé sont très fréquentes : exagération ou diminution. Les enfants atteints de ce petit handicap ont une tendance à tout porter à leur bouche, à sucer leur pouce, vomissent avec une facilité étonnante; ce qui ne les empêche pas de se bien porter. Mais les maux, les privations, les mauvaises habitudes et les douleurs qui accompagnent, dès le berceau, la faiblesse de l'appareil digestif, font naître un sentiment d'infériorité général et poussent l'enfant à recourir à des artifices.

Le système nerveux central remplit l'office d'agent de compensation. La structure psychique compensatrice se manifestera par une mobilisation de toutes les forces susceptibles d'assurer la sécurité,

utilisant les traits de caractère comme ligne d'orientation dans le chaos de la vie.

Lorsque nous constatons que les actes préparatoires, les dispositifs, les tendances, les traits de caractère, présentent (à une phase du développement quelconque) une intensité marquante, nous sommes autorisés à y voir l'effet d'un sentiment d'infériorité.

C'est un fait qui a été souvent constaté que, dans les régions du corps naturellement défectueuses, se développe une sensibilité dont l'excitation peut procurer des sensations voluptueuses. (Dans certains cas cependant, l'infériorité est impuissante à provoquer un effort de compensation, et l'hyperesthésie elle-même fait défaut).

Dans la pratique médicale on se trouve souvent en présence d'enfants qui recourent à l'aggravation ou à la simulation pour se soustraire à la pression qu'exercent sur eux les parents. Mais ce qui frappe, dans ce cas, c'est le relief qu'y prennent les marques du déficit organique.

Une fillette de sept ans est atteinte de douleurs gastriques accompagnées de nausées survenant par crises. C'est une enfant frêle, malingre, porteuse d'un goitre cystique, de végétations adénoïdes et de grosses amygdales. La voix présente une tonalité rauque. La mère nous apprend que l'enfant présente des bronchites fréquentes et de longue durée, et qu'elle souffre de dyspepsie. Sa maladie actuelle dure depuis six mois, sans qu'il soit toutefois possible de l'attribuer à une lésion organique. Le fonctionnement intestinal est normal. L'enfant est très vorace. Les douleurs gastriques seraient survenues depuis que l'enfant fréquente l'école, où elle fait d'ailleurs des progrès remarquables; sa maîtresse ayant toutefois noté qu'elle avait un amour-propre excessif. Elle est extrêmement sensible aux réprimandes et se sent toujours inférieure à sa sœur de trois ans et demi plus jeune qu'elle. Ce qui a particulièrement frappé la mère, c'est un allongement considérable du clitoris, anomalie génitale. La peau présente une hypersensibilité générale et la sensation procurée par le chatouillement est exagérée. L'enfant ne déteste d'ailleurs pas cette sensation et demande même sou-

vent qu'on la chatouille. Elle est anormalement timide. Parmi les autres petites anomalies organiques on constate une déviation très prononcée des incisives (en rapport avec ses problèmes gastriques). Cet ensemble de phénomènes laisse pressentir que l'activité réflexe du pharynx doit également présenter un certain degré d'exagération. Nous apprenons en effet que, pendant les trois premières années de sa vie, l'enfant avait eu des vomissements fréquents : exagération du réflexe pharyngé. Les dyspepsies récidivantes sont également un indice de la faiblesse de l'appareil digestif. Un an auparavant elle avait été affligée d'un eczéma de l'anus accompagné de démangeaisons violentes dont elle avait souffert pendant six mois. Elle en fut débarrassée par le médecin de famille qui eut recours à la suggestion et prescrivit l'usage d'une pommade neutre. La pression douloureuse que l'enfant éprouvait au niveau de l'estomac n'était, ainsi que l'a révélé l'analyse, qu'un réflexe psychique qui se produisait toutes les fois que l'enfant craignait de subir une humiliation à l'école ou à la maison. Ce réflexe, qui trouvait un terrain et des conditions favorables dans les particularités organiques de l'enfant, lui offrait un moyen de se soustraire aux punitions et d'attirer sur elle l'intérêt de la mère, quelque peu revêche, et qui préférait la plus jeune sœur. Lorsque l'enfant eut une perception interne de cette activité réflexe exagérée, elle fit tout son possible pour l'aggraver et la fixer. Les crises ne tardèrent pas à disparaître dès que je mis sous les yeux de la petite malade les rapports en question. Le développement ultérieur de l'enfant fut des plus satisfaisants.

Il faut ajouter que, tout comme les processus de compensation dans le monde organique, les privations, les misères, favorisent souvent le développement tumultueux de la superstructure psychique.

En fait, tout enfant a le sentiment de son incapacité, de sa petitesse, de sa faiblesse, de son insécurité. Cela crée chez lui une sensation d'insatisfaction et de malaise qui engendre à son tour l'impulsion à se rapprocher du but consistant à être fort, symbolisé par la personne du père, de la mère, du maître, du cocher, du conducteur de locomotive etc...

La conduite des enfants, les gestes, les attitudes par lesquels ils s'identifient à l'un ou l'autre de ces personnages, leurs jeux, leurs désirs, leurs rêveries, leurs contes favoris, l'idée qu'ils se font de leur future profession, tout cela nous montre que les forces de compensation sont en train de mettre en place des dispositifs pour le rôle futur. Plus la distance qui sépare de ce but est grande, plus grande aussi est la force avec laquelle se manifeste l'action de la fiction dirigeante.

Dans beaucoup de cas, c'est un sentiment intense d'infériorité qui fait naître le besoin de recherche et d'investigation.

1926

Le mécanisme psychique de la tendance à la compensation, en vertu de quoi l'organe psychique répond toujours au sentiment d'infériorité par l'impulsion à en finir avec cette souffrance, a une analogie dans la vie organique. C'est un fait établi que les organes vitaux essentiels, quand ils présentent une faiblesse, se mettent, pour autant qu'ils soient viables, à réagir par une extraordinaire augmentation de leurs performances. Ainsi, la circulation sanguine se montre-t-elle difficile, le cœur travaillera avec des forces accrues. Il trouvera dans l'organisme de quoi accroître son potentiel. Son volume dépassera celui d'un cœur normal. Il n'en va pas autrement de l'organe psychique : sous la pression de la petitesse, de la faiblesse, du sentiment d'infériorité, il cherchera, par d'intenses efforts, à maîtriser ce sentiment et à l'écarter. Si ce sentiment exerce un empire particulièrement lourd, le danger surgit de voir l'enfant, si vive est son angoisse de demeurer handicapé, ne pas trouver à s'apaiser par la simple compensation et l'exagérer (surcompensation). L'impulsion à la puissance et à la supériorité s'exaspère et devient malade. À de tels enfants, les conditions ordinaires de leur vie ne suffisent pas. Conformément à leur but haut placé, ils mettent en œuvre des démarches ambitieuses, étonnantes. Ils s'efforcent d'assurer leurs positions avec une précipitation

insolite, avec de violentes impulsions dépassant de loin la commune mesure, et sans égard pour leur entourage. De la sorte, ils provoquent des perturbations dans l'existence des autres qu'ils contraignent à réagir, à se défendre. Ils sont contre tous et tous s'opposent à eux. Le trait de caractère qui se renforce d'abord, l'ambition, peut se traduire en actes qui ne soulèvent pas de conflit ouvert avec autrui, mais il se trouve régulièrement que les dispositions qu'ils prennent ne causent à personne un pur plaisir, et qu'elles ne produisent aucune effet vraiment utile, car le chemin ainsi suivi n'est pas compatible avec notre culture. Plus tard peuvent s'ajouter des actes qui marquent une hostilité envers l'organisme social qu'est la société humaine.

Cette impulsion à surpasser les autres à tout prix peut aussi se présenter de telle sorte que les intéressés, sans tendre eux-mêmes toujours plus haut, se contentent de l'abaissement d'un autre. La distance, la grande différence entre eux et autrui leur importe alors par-dessus tout.

La condition du jeune enfant le place en face d'un milieu qui prend et donne, exige et accomplit. Il se voit, avec ses penchants, devant certaines difficultés qu'il éprouve de la peine à surmonter. Il fait connaissance avec la souffrance provenant de son état d'enfant, et développe cet organe psychique qui a pour fonction de prévoir et de trouver des lignes suivant lesquelles la satisfaction de ses penchants pourra aboutir sans heurts, et lui permettra de mener une vie supportable. Il constate que les personnes de son entourage sont en mesure de satisfaire leurs penchants beaucoup plus aisément, qu'elles ont donc quelque avantage sur lui. Il apprend ainsi à apprécier la taille élevée qui rend capable d'ouvrir une porte, la force qui permet de soulever un objet, la position qui autorise à donner des ordres et à en exiger l'exécution. Dans son organe psychique se déclenche l'aspiration à grandir pour devenir égal ou supérieur à autrui.

De cette aspiration, de cette tendance de l'enfant à surmonter son état de faiblesse, naît l'incitation à développer ses capacités et se trouve fondée la possibilité de l'éducation.

Mais, d'autre part, l'enfant voit l'entourage se pencher sur sa faiblesse, en sorte qu'il dispose de deux possibilités : d'une part maîtriser les moyens qui servent à la puissance des adultes, d'autre part exploiter sa fragilité comme une exigence à l'égard des autres. Nous trouverons toujours chez les enfants l'une ou l'autre de ces deux tendances. Tandis que les uns se développent dans la direction où domine la volonté de se faire reconnaître, où les forces se rassemblent pour œuvrer, on trouve chez d'autres quelque chose qui ressemble à une spéculation sur leur propre faiblesse. Ici, déjà commence la formation des types.

1933

Plus profondément est ressenti le sentiment d'infériorité, plus impérieux sera le désir de compensation et plus violente sera l'agitation émotionnelle. Mais l'assaut des sentiments, les émotions et les états affectifs ne restent pas sans influence sur l'équilibre psychique. L'organisme, par les voies du système nerveux végétatif, du nerf vague, des modifications endocriniennes, subit des changements qui ont leurs répercussions dans la circulation sanguine, les sécrétions, le tonus musculaire et sur presque tous les organes qui, du reste, se trouvent reliés entre eux comme par une alliance secrète, de concert avec les glandes à sécrétion interne (thyroïde, glandes sexuelles, surrénales, hypophyse), et ils peuvent mutuellement se porter aide ou se causer préjudice. Ainsi existent des données organiques qui seraient vouées individuellement à la décadence mais qui, reliées à l'ensemble, ne gênent pas particulièrement le déroulement de la vie. Dans cet effet d'ensemble, le système nerveux, périphérique et central, joue un rôle prépondérant. En liaison avec le système sympathique, il fait preuve d'une grande possibilité d'augmentation de rendement et il est capable, par un entraînement convenable, physique et psychique, d'augmenter la capacité fonctionnelle de l'individu. On doit à cette circonstance que même des formes atypiques, voire nettement erronées, ne mena-

cent pas nécessairement l'existence d'individus et de générations, étant donné qu'elles reçoivent une compensation d'autres sources d'énergie, de sorte que le bilan d'ensemble peut se maintenir en équilibre et même parfois au-dessus du niveau habituel.

Après les guerres de Suède si meurtrières, il y eut pénurie d'hommes. Une loi obligea tous les survivants, aussi bien les malades que les difformes à contracter mariage. Si on peut établir des comparaisons entre les peuples, les suédois d'aujourd'hui passent pour appartenir aux plus beaux types. Ceci suggère l'idée qu'une eugénique individuelle ou raciale ne pourrait créer de valeurs que dans une mesure très restreinte. Au principe transcendant de la sélection s'oppose l'influence obscure des lois d'adaptation.

La lutte pour le succès est imposée à l'enfant par la nature. Sa petitesse, sa faiblesse, son incapacité à satisfaire ses propres besoins, les négligences plus ou moins grandes dont il fait les frais, sont des stimulants pour le développement de sa force. Sous la contrainte de son existence imparfaite il crée des formes de vie nouvelles, originales. Ses jeux, toujours orientés vers un but futur, sont des signes de sa force créatrice qu'on ne peut nullement expliquer par des réflexes conditionnés. Il bâtit constamment dans le néant de l'avenir, poussé par la nécessité de vaincre.

Combien est providentiel ce puissant sentiment d'infériorité qui pousse l'homme, si défavorisé par la nature, vers une situation plus haute, vers la sécurité et vers la conquête !

Cette révolte inexorable contre le sentiment d'infériorité qui se renouvelle dans chaque nourrisson, se développe dans chaque enfant, constitue le fait fondamental de l'évolution humaine.

L'humanité, placée dans ce monde avec ses dispositions corporelles et psychiques, a sans cesse tenté de se maintenir et de progresser. Sur ce chemin, l'homme a rencontré Dieu qui lui montre la direction et qui complète harmonieusement ses visées en élargissant l'étroit sentier plein d'incertitudes, de contradictions, d'erreurs. Cette tendance

(attendre quelque chose de la grâce réconfortante, de la force bénie, du but divin) résulte de l'incertitude et du constant sentiment d'infériorité de l'humanité souffrante.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

II

De l'insuffisance organique à l'insécurité existentielle

"Si haut que l'on soit placé, on est toujours assis que sur son cul".

Montaigne

1912

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant atteint d'insuffisance constitutionnelle, l'enfant laid, l'enfant ayant reçu une éducation trop sévère, l'enfant trop gâté, cherche avec plus d'ardeur que l'enfant normal, à se soustraire aux nombreuses misères de sa vie. Il cherche notamment à reculer dans un avenir aussi éloigné que possible le triste sort dont il se sent menacé. Il s'analyse d'abord, (on constate que tous les enfants, surtout les moins favorisés par la nature, manifestent une forte tendance à s'analyser), ce qui lui permet d'établir la somme de ses misères, de se rendre compte à quel point il est incapable, inférieur, humilié, privé de sécurité. C'est son premier point fixe. Pour trouver ensuite une ligne d'orientation, il se donne un autre point fixe - son père ou sa mère

qu'il dote de toutes les forces du monde. En imposant cette norme à sa pensée et à son activité, en cherchant à s'évader de son insécurité pour s'élever au rang du père tout-puissant, voire pour dépasser le père, il quitte d'un pas hardi et alerte le terrain solide de la réalité et se laisse prendre dans les filets de la fiction. Sous une forme affaiblie, on peut faire les mêmes constatations en observant tous les enfants.

Nous savons que le désir de s'élever, d'exalter son sentiment de personnalité est profondément enraciné dans la nature humaine. En examinant de près ce désir auquel Nietzsche a donné le nom de "volonté de puissance", et en tenant compte de ses modes d'expression, on constate qu'il n'est, au fond, pas autre chose que la force compensatrice mise en œuvre pour remédier à l'état d'insécurité intérieure.

Le fait de savoir si le sentiment d'infériorité est conscient ou non a peu d'importance. Si on en croit Nietzsche, souvent l'orgueil est si grand que devant lui "la mémoire s'incline".

C'est en suivant le chemin que lui trace sa tendance à la sécurité que l'enfant cherche à se rendre compte de ses défauts, à y porter remède. Mais il peut aussi les utiliser comme artifice. Ignorant la véritable raison de son sentiment d'infériorité, trop fier souvent pour chercher à la connaître, il est facilement prêt à l'attribuer à des causes extérieures, à la perfidie des choses, à la méchanceté des gens, des parents en particulier et il adopte une attitude hostile à l'égard du monde réel. "Tout vient de ce que je suis le plus jeune, que je suis né trop tard". "Je suis une Cendrillon". "Peut-être ne suis-je pas l'enfant de mon père ou de ma mère". "Je suis trop petit, trop faible". "J'ai la tête trop petite, je suis laid". "Je souffre à cause de mon défaut de prononciation, de mes troubles de l'ouïe, ou parce que je louche, ou parce que je suis myope". "Dois-je incriminer la malformation de mes organes génitaux, ou le fait que je ne sois pas du sexe masculin, ou ma méchanceté naturelle, ou ma bêtise ou ma maladresse ?". "Mon état vient peut-être de mon penchant à la masturbation, de ma perversité, ou de mon manque d'indépendance, de ma soumission exagérée". "Il est vrai aussi que mon infériorité peut s'expliquer par ma

trop grande sensibilité qui fait que je pleure trop facilement". "Serais-je un criminel, un bandit, un incendiaire ?". "La faute en est à mes origines, à mon éducation, au fait que je suis circoncis". "Dois-je chercher l'explication de mes maux dans la conformation de mon nez qui est trop long, ou dans le développement excessif ou insuffisant de ma chevelure, ou dans ma constitution rachitique ?"

C'est ainsi que, tout comme dans la tragédie antique, où les personnages succombent sous le poids de la fatalité, l'enfant cherche à charger le destin, seul moyen pour lui de dégager sa responsabilité et de préserver son sentiment de personnalité.

Le sentiment d'infériorité laisse souvent derrière lui un résidu représenté par l'attente de malheurs dont le sujet s'exagère volontiers la gravité. Lorsque la situation le permet, il s'en sert pour élaborer un sentiment de culpabilité afin de pouvoir justifier par de bonnes raisons les mesures de prudence et de précaution dont il croit devoir user. Les reproches et le sentiment de culpabilité ainsi générés finissent par revêtir un caractère abstrait et deviennent un moule susceptible de recevoir les contenus les plus variés.

Le sentiment de culpabilité et les scrupules de conscience névrotiques sont comme la religiosité, des moyens de défense contre les risques de la vie et sont comme elle au service de l'aspiration à la sécurité. Le sentiment de culpabilité est, pour ainsi dire une exaltation anticipante de la conscience. En même temps, lorsque le sujet éprouve un sentiment de culpabilité, son regard est tourné en arrière, tandis que les scrupules de conscience sont des causes de stérilité en ce qu'ils paralysent l'action.

1926

Les situations des enfants sont variées à l'extrême. Par exemple, le dernier-né ressemble tout à fait à un enfant venu au monde avec des organes faibles. Il ne s'agit pas de ce qui existe objectivement, d'une infériorité réelle, mais de ce que le sujet ressent sur ce point.

Le cas se présente où l'enfant, recevant de l'entourage des impressions négatives, le monde lui apparaît comme hostile. Cette impression s'explique par l'insuffisance de la pensée enfantine. Si l'éducation n'y supplée pas cet enfant peut se développer de telle sorte que, plus tard, il considère le monde extérieur comme absolument ennemi. L'impression d'hostilité se renforce dès que l'enfant rencontre de plus grandes difficultés comme il arrive aux enfants pourvus d'organes déficients, qui ont de leur entourage une impression différente de celle qu'éprouvent des sujets venus au monde avec des organes relativement vigoureux.

Mais la cause des difficultés ne provient pas toujours, bien sûr, de l'imperfection de l'organisme infantin. Elle peut aussi résulter du poids des tâches qu'un entourage dépourvu de compréhension impose à l'enfant, ou de l'imprévoyance avec laquelle on les a exigées, bref, d'une défectuosité de cet entourage qui rend plus pénible l'adaptation.

Puisque placé au milieu des adultes, tout enfant est induit à se considérer petit et faible, à s'estimer insuffisant, inférieur. Ainsi disposé, il ne saurait se persuader qu'il remplira ses tâches aussi exactement, impeccablement qu'on lui en impute la capacité. Là, déjà, s'introduisent force erreurs dans l'éducation. À trop réclamer de l'enfant, on rend plus aigu le sentiment de sa nullité. C'est même constamment qu'on attire l'attention de certains enfants sur leur faible importance, leur petitesse. D'autres sont traités comme des jouets, des divertissements, ou bien on les regarde comme une propriété à

conserver jalousement, ou bien comme de lourds fardeaux. Souvent aussi, toutes ces attitudes coexistent. Tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, on fait sentir à l'enfant qu'il est là pour satisfaire ou pour mécontenter les adultes. Il y a aussi l'habitude de ne pas prendre l'enfant au sérieux, de lui signifier qu'il n'est strictement personne, qu'il ne possède aucun droit, qu'il doit toujours s'effacer devant les adultes, qu'il lui faut garder le silence, et ainsi de suite. Ce qu'il peut y avoir de vrai en l'espèce, il arrive qu'on le présente aux enfants avec si peu de délicatesse que nous comprenons qu'ils en éprouvent de l'irritation. En outre, un certain nombre grandissent sans cesser de craindre que tout ce qu'ils font ne soit tourné en dérision. La fâcheuse habitude de se moquer des enfants s'avère on ne peut plus préjudiciable. Il en est chez qui l'appréhension de se voir ainsi traiter se laissera repérer jusqu'aux derniers temps de leur vie. Très nuisible également la tendance à leur dire des contre-vérités. Cela les amène à douter de leur entourage et même du sérieux de la vie. On a vu des cas où, au début de leur fréquentation de l'école, les enfants venaient s'y asseoir en ricanant et, à l'occasion, déclaraient qu'ils tenaient tout ce qui concerne la scolarité pour une farce, une plaisanterie. Un autre obstacle contrariant l'adaptation de l'enfant à son milieu est le cas où l'entourage est lui-même découragé et rempli d'un pessimisme contagieux.

Il y a l'enfant pusillanime qui n'a pas confiance en sa force pour remplir sa tâche. En règle générale, ce trait de caractère apparaît sous la forme de mouvements ralentis, mais la lenteur des mouvements n'est pas la seule expression qui revêt la pusillanimité; c'est d'elle aussi que procèdent la préoccupation de pourvoir à une sécurité renforcée et diverses préparations destinées à se décharger, s'exempter de responsabilité. À cette catégorie appartiennent les individus qui se trouvent toujours ailleurs lorsqu'ils devraient mettre leur activité au service de l'office qui leur incombe. Non seulement la distance qui sépare le sujet de la réponse qu'exige la vie ne diminue pas mais il peut même advenir qu'elle subsiste intégralement.

Dans l'ordre naturel, l'animal humain est un être défectueux. Mais cette infériorité inhérente dont il prend conscience par un sentiment de limitation et d'insécurité, agit comme un charme stimulant sur son organe psychique pour lui faire découvrir la voie de l'adaptation à cette vie et prendre soin de créer des conditions dans lesquelles apparaîtront égalisés ses désavantages. Il eut été beaucoup plus difficile à l'animal humain originel d'affronter la nature hostile avec, par exemple, une hypercroissance des cornes, des crocs ou des dents. Seul, l'organe psychique pouvait apporter un secours vraiment rapide et remplacer ce qui manquait à l'homme dans sa constitution organique. Et c'est précisément la stimulation émanant du sentiment permanent de son insécurité qui fit que l'homme développa des capacités de prévision, ce qui influença ses modes de pensée, de sensibilité et d'action pour les rendre tels que nous les connaissons aujourd'hui.

1933

Peut-être finira-t-on par comprendre ce que signifie dans ma psychologie, le problème de la *sécurité*. Cette notion, qui ne peut être saisie que dans son rapport avec l'ensemble, ne doit pas être considérée comme secondaire mais comme essentielle.

L'équilibre psychique est constamment menacé. Dans son aspiration au progrès, l'homme vit dans un état de tension psychique accrue par la conscience de ses faibles moyens. C'est uniquement le sentiment d'avoir atteint un degré satisfaisant dans sa tendance à s'élever qui peut lui donner le sens de sa valeur et lui procurer le sentiment de la quiétude et du bonheur. Sentiment toujours précaire; l'instant suivant, son but l'attire de nouveau plus loin. Il devient clair qu'être un homme signifie avoir un sentiment d'infériorité qui exige constamment sa compensation. Notre ensemble organique, les conditions sociales, ne dispensent personne du sentiment d'infériorité. Celui-ci se résout habituellement dans la lutte pour le progrès, mais il ressort plus vive-

ment dans les orages de la vie et, assez clairement, dans les dures épreuves.

Peut-être y a-t-il des gens qui ne se souviennent pas d'avoir éprouvé ce sentiment d'infériorité. Peut-être certains sont-ils choqués par cette expression et en préfèrent-ils une autre. Je n'y vois aucun inconvénient, d'autant moins qu'à ma connaissance, différents auteurs l'ont déjà fait. Pour tenter de me donner tort, on me dit aussi que l'enfant, pour éprouver un sentiment d'infériorité, devrait déjà avoir ressenti un sentiment de plénitude. Comme je l'ai déjà dit, le sentiment d'infériorité est d'abord le fruit d'une comparaison que l'enfant établit entre lui et son entourage : père, mère, frères ou sœurs aînés et les personnes qu'il a l'occasion de rencontrer. On pourra, en tout cas, m'accorder que le sentiment d'insuffisance dure au moins le temps qu'une tâche soit remplie, un besoin satisfait ou une tension relâchée (ce relâchement pouvant quelquefois s'accompagner d'une souffrance, un peu comme après une opération douloureuse ou le départ d'un ami encombrant mais fidèle).

La matière vivante a toujours cherché à passer d'une situation inférieure vers une plus élevée. C'est ce mouvement, déjà décrit, que nous résumons dans la notion d'évolution.

Un organe endommagé crée, de lui-même, une énergie compensatrice. Un organe lésé peut être relayé par un autre. Tous les organes sont capables de rendre plus que ce qu'ils devraient rendre en temps normal. Un organe suffit souvent à plusieurs fonctions vitales. La vie, qui est soumise à la loi de l'auto-conservation, dispose de l'énergie pour y faire face; et la succession des générations n'est qu'une partie de ce mécanisme de sécurité vitale.

L'homme aurait succombé à l'attaque des forces de la nature s'il n'avait pas su les utiliser à son avantage. Les conditions climatiques l'obligent à se protéger contre le froid avec des vêtements qu'il enlève à des animaux mieux protégés que lui. Sa vie n'est assurée que par la division du mail et par une procréation suffisante. Qui pourrait sérieusement douter que l'être humain, si mal servi par la nature, a été

pourvu providentiellement d'un puissant sentiment d'infériorité qui le pousse vers une situation plus haute, vers la sécurité et vers la conquête ? La vie humaine serait impossible sans ce courant, qui n'est autre que la civilisation. Tout comme le nourrisson trahit par ses mouvements sa tendance incessante à l'amélioration de sa situation et à la solution des problèmes vitaux, il faut considérer l'histoire de l'humanité comme l'histoire du sentiment d'infériorité et des tentatives faites pour y trouver une solution.

*

Il est nécessaire de faire une distinction très nette entre le sentiment d'infériorité et le complexe d'infériorité. Le sentiment d'infériorité n'abandonne jamais l'être humain. Il se transforme en complexe d'infériorité au moment où l'être humain se montre incapable de résoudre un problème vital. Il en résulte un échec de caractère névrotique ou délinquant. Le complexe d'infériorité apparaît en face d'une surcharge exogène trop prononcée chez des sujets ayant toujours montré un puissant sentiment d'infériorité.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

III

Et l'homme créa la femme...

"Le génie qui naît femme est perdu pour le bonheur public."

Stendhal

1912

[Retour à la table des matières](#)

Un des faits que ma conception de la psychologie m'a permis de mettre en évidence est l'existence d'un sentiment d'infériorité, plus ou moins conscient, chez toutes les femmes et toutes les jeunes filles du fait même qu'elles sont femmes.

Certains sujets envisagent même avec frayeur et angoisse la perspective d'une vie féminine, autrement dit, la perspective d'une soumission à un homme, celle de donner naissance à des enfants, de jouer dans la vie un rôle subordonné, d'être obligée d'obéir, d'être inférieure par le vouloir et le savoir, par la sagesse, d'être faible, d'avoir des menstrues, de se sacrifier au mari et aux enfants, de devenir une vieille femme avec laquelle on ne compte pas. Ce qui distingue la femme

équilibrée, c'est une attitude plus consciente à l'égard de son rôle féminin, une adaptation plus rationnelle à la réalité.

Il n'en est pas moins vrai que lorsque la curiosité d'un individu le porte à rechercher les différences qui existent entre les sexes, il ne tarde pas à accorder une préférence décisive au rôle masculin. Aussi se trouve-t-il de bonne heure en présence de l'opposition "homme-femme", et adopte-t-il la formule : "je dois agir comme si j'étais (ou voulais devenir) un homme complet". Il identifie le sentiment d'infériorité et ses conséquences avec le sentiment de la femellité, d'où la tendance compensatrice qui le pousse à introduire dans sa superstructure psychique des éléments susceptibles de lui assurer une virilité durable. Dans notre tendance à nous faire valoir, c'est en effet la virilité qui nous apparaît comme l'idéal le plus immédiat.

L'analyse des psychonévroses révèle que les sentiments d'infériorité, d'incertitude, de femellité, viennent se ranger dans une colonne de la page, les sentiments de sécurité, de niveau supérieur, de masculinité, de personnalité assumée, dans l'autre colonne. On peut donc interpréter le dynamisme de la névrose comme représentant un effort à la faveur duquel le sujet cherche à se transformer de femme en homme. C'est de cet effort que naît le tableau luxuriant de ce que j'ai appelé la "protestation virile". Dans certains cas, la ligne d'orientation masculine est maintenue mais cette réalité s'affirme par l'intervention d'impulsions et de sensations féminines. Il s'agit, ainsi que j'ai souvent eu l'occasion de le montrer, d'une protestation virile par des moyens féminins, ce que nous rappellent les faits en rapport avec l'hermaphrodisme psychique. (Je n'attribue pas une valeur scientifique aux théories qui invoquent la part respective qui, dans la constitution physiologique revient au facteur "mâle" et au facteur "femelle").

L'homme normal tend à s'approprier ce qu'il y a de mâle dans notre culture et confère, de cette façon, à celle-ci, une tendance à la masculinisation de plus en plus grande.

C'est dans la puissance de la femme et la crainte qu'elle inspire qu'il faut chercher la source de l'action prodigieusement magique

qu'exercent sur nous tant de mythes, tant de créations de l'art et de la philosophie. C'est la femme qui est cause de nos maux et de toutes nos misères. Nous avons une expression sublime de cette idée dans le mythe d'Ève dont les traces se retrouvent dans la poésie de tous les peuples et de tous les temps. C'est sur ce mythe que reposent l'Illiade, les contes des Mille et une nuits, et à y regarder de près toute œuvre artistique, grande ou petite, car ce que le poète ou l'artiste recherche avant tout c'est un point ferme au milieu de l'incertitude de la vie, une arme défensive dans la lutte qu'il soutient contre l'amour, contre la puissance de la femme qui l'attire et l'effraie à la fois. Les pieux savants du Moyen Age agitaient la question de savoir si la femme est douée d'une âme, voire, si elle peut être considérée comme un être humain. Nous retrouvons la même inspiration dans les arguments de ceux qui, au cours des siècles suivants, envoyaient au bûcher les "sorcières" avec l'approbation de l'Église, des gouvernements et des peuples.

Toutes les dépréciations de la femme, plus ou moins inoffensives, souvent haineuses ou cruelles, qu'on trouve dans les rites et les formules des religions chrétienne, juive et musulmane, sont des manifestations irrépressibles de l'âme masculine, pleine de frayeur et d'incertitude. Nous trouvons une expression étrange de cette idée chez Beaudelaire : *Je ne puis me représenter une beauté sans penser en même temps au malheur qui s'y attache.*

La tendance qui donne le ton à la "Sonate à Kreutzer" de Tolstoï, et qui vise à l'humiliation de la femme, avait déjà tourmenté le grand romancier alors que, jeune garçon, il avait jeté sa future fiancée par la fenêtre. Elle était encore assez puissante chez le vieillard, lorsqu'il se sauva de chez lui pour aller mourir au loin.

C'est dans les rapports entre les sexes que la méfiance et l'égoïsme apparaissent avec un relief particulier et troublent, à chaque instant, l'intimité et l'abandon. Chacun des amants cherche à affirmer ses principes. On dirait que chacun se trouve devant une énigme qu'il cherche à résoudre par tous les moyens.

Après avoir commencé, dans la vie et dans la science, par attribuer une valeur trop grande au principe mâle abstrait, j'ai fini par repousser, avec une sérénité tenant compte des enseignements de la vie réelle, tous les arguments qui ont été formulés pour prouver l'infériorité de la femme.

1926

Comme la civilisation s'est développée suivant l'aspiration à la puissance, la division du travail qui en découle assure des prérogatives au groupe privilégié des hommes. Il en résulte que ce sont eux qui règlent la répartition des tâches, désignant ainsi à la femme le cycle de sa vie.

Toutes nos institutions, nos règles traditionnelles, nos lois, nos coutumes et nos usages témoignent de la position privilégiée de l'homme. Légendes et contes de tous les temps stigmatisent l'infériorité morale de la femme : perversité, méchanceté, fausseté, inconstance, lui sont constamment imputées. Chez tous les peuples, force tournures de langage, anecdotes, proverbes et bons mots débordent de critiques rabaisant la femme, en lui reprochant son agressivité, son imprécision, sa mesquinerie, sa sottise. Les rangs des misogynes - rappelons seulement parmi eux Strinberg, Moebius, Schopenhauer, Weininger - se grossissent même d'un nombre non négligeable de femmes qui, à force de résignation, en viennent à partager l'opinion attribuant à leur sexe une foncière infériorité et un rôle correspondant. La même sous-estimation se reflète dans les salaires moindres impartis au travail féminin, qu'il soit ou non de valeur et de rendement égal à celui de l'homme.

S'agit-il de son origine historique, la primauté masculine n'a pas pris naissance comme un fait naturel. Il a fallu d'abord établir un certain nombre de lois pour que la domination de l'homme fut assurée. Avant cette fixation juridique, il y eut nécessairement d'autres temps où le privilège masculin n'était pas chose si ferme.

Si l'infériorité intrinsèque de la femme n'est qu'une légende, si tous les gens avisés la nient, elle demeure néanmoins enracinée dans la loi et dans la tradition. Et quand un préjugé s'insère dans une culture, il influence tout l'ensemble.

En réalité, toute l'histoire de la civilisation nous montre que l'assujettissement de la femme et les restrictions qu'elle subit encore de nos jours, sont insupportables à un être humain et le poussent à se révolter. On doit donc garder présentes à l'esprit les difficultés inhérentes au développement psychique des jeunes filles, pour se convaincre qu'il serait illusoire d'attendre une pleine réconciliation de la femme avec la vie, avec les réalités de notre civilisation et les formes de notre vie commune, aussi longtemps que ne lui sera pas garantie l'égalité avec l'autre sexe. Il importe d'être attentif à cette défec-tuosité de notre état social et à la combattre, non en vue d'une glori-fication excessive de la femme mais parce que de telles pratiques rui-nent la vie en société.

Il faut que la culture nous procure au plus tôt des modes d'éduca-tion féminine qui produisent une meilleure réconciliation avec la vie. Actuellement, il nous apparaît que, même dans les conditions les plus favorables, cette réconciliation est rarissime. Si néanmoins, chemin faisant, certaines jeunes filles trouvent une issue, elles le doivent à la formation de leur caractère, à leur intelligence et, éventuellement, à certains privilèges qui, au surplus, ne font que montrer comment une faute en entraîne une autre.

C'est du dehors que la jeune fille reçoit la croyance à sa propre in-fériorité. Pareille erreur préconçue produit comme effet général l'en-trâînement des deux sexes, pourtant solidaires, dans le tourbillon de la politique de prestige. Tous deux jouent alors un rôle qui ne convient ni à l'un ni à l'autre, et qui aboutit à compliquer la paisible candeur de leur vie, à les priver de rapports sans préventions et à les saturer de préjugés en présence desquels disparaît toute perspective de bonheur. Voilà pourquoi il est si rare de rencontrer un ménage harmonieux, et pourquoi beaucoup d'enfants, à mesure qu'ils grandissent, conçoivent le mariage comme une chose difficile et périlleuse. Les difficultés pro-

voquées par cette tension entre les sexes ont pris, de nos jours, des proportions démesurées ; elles s'intensifient d'autant plus que se prononce davantage chez la jeune fille l'aspiration à se rebeller contre le rôle qui lui est imposé. Les dangers qui effrayent et font reculer tant d'êtres humains devant les relations amoureuses consistent en ce que l'homme s'est donné pour rôle, en toutes circonstances, de démontrer sa virilité, fût-ce par la ruse, au détriment de la spontanéité et de la confiance en amour. La défiance qui règne entre les sexes détruit toute intimité, et c'est l'humanité entière qui en souffre.

Rien ne nous porte à contester les buts qu'a revendiqué jusqu'à ce jour le mouvement féministe en quête d'émancipation et d'égalité. Au contraire, il nous faut l'appuyer énergiquement car le bonheur et la joie de vivre pour le genre humain, dans son ensemble, sont subordonnés à l'obtention des conditions qui permettent à la femme de se réconcilier avec son rôle, aussi bien qu'elles apporteront à l'homme la possibilité de résoudre la question de ses rapports avec la femme.

Au préjugé de l'infériorité naturelle de la femme, on opposera le nombre appréciable des femmes qui, dans les domaines les plus variés ont donné des travaux éminents. Inversement, le nombre des hommes incapables est si grand qu'on pourrait soutenir aussi bien la théorie de l'infériorité masculine.

Un fait remarquable s'est produit à des examens un certain groupe de jeunes filles, âgées de 14 à 18 ans, ont eu des résultats supérieurs à ceux de tous les autres groupes, garçons compris. Des investigations subséquentes établirent que toutes ces jeunes filles appartenaient à des familles où la mère aussi bien que le père, sinon la mère seule, exerçait une profession. Dans ces familles, le préjugé de la moindre capacité de la femme n'étant pas repérable, les jeunes filles pouvaient se développer avec plus de liberté et d'indépendance, presque totalement affranchies de l'influence paralysante du préjugé ambiant.

Dans la plupart des cas, la vie entière s'écoulera sans qu'ait été tranchée la question si importante pour la femme, que celle-ci devrait toujours poser à l'homme avant de l'épouser : que pensez-vous du

principe de la primauté masculine dans la civilisation, en particulier dans le cadre familial ?

Certaines femmes cherchent à remédier au mal par une certaine "masculinité". Actives, extrêmement énergiques, ambitieuses, elles s'efforcent de surpasser leurs frères, leurs collègues hommes, se tournent de préférence vers des occupations réputées masculines. Souvent, elles se tiennent à l'écart du mariage. Ou, si elles se marient, elles veulent être le partenaire dominant, montrent une aversion à l'égard des soins du ménage, prétendent qu'elles n'ont ni le talent ni les capacités nécessaires pour ce genre de travaux. On leur applique quelquefois l'appellation de "garçons-manqués", comme s'il y avait chez ces jeunes filles un facteur inné !

Certains traits de caractère sont réputés masculins, d'autres féminins, sans qu'aucun fait fondamental justifie ces appréciations. Car, si nous comparons le psychisme des garçons à celui des filles et trouvons là une justification apparente pour la classification énoncée, nous ne saurions parler de faits de nature. Nos observations portent sur des sujets déjà intégrés à des cadres déterminés par des jugements unilatéraux, dépourvus d'impartialité. La distinction entre caractères masculins et féminins ne se justifie donc pas. Si la femme adopte une direction qui donne l'impression de ce qu'on appelle masculin, cela vient du fait qu'il existe seulement deux possibilités d'orientation ; cela ne peut être que suivant la manière - idéalement conçue - d'une femme ou celle d'un homme. Toute échappée hors du rôle de la femme apparaîtra donc forcément comme masculine, et réciproquement. Non pas parce que fonctionnerait ainsi quelque substance mystérieuse, mais parce qu'il n'y a pas d'autre possibilité. Ce qu'on entend de nos jours par masculin ou viril, c'est avant tout quelque chose de simplement égoïste, qui satisfait l'amour-propre à l'aide de certains traits de caractère apparemment actifs, comme le courage, la force, la fierté, l'application à s'endurcir contre toute impulsion, et l'accès à des fonctions, à des honneurs, à des titres.

Il existe un autre type de femmes, celles qui se sont laissées convaincre de l'infériorité féminine, estimant que l'homme seul est

appelé à des réalisations effectives; aussi admettent-elles également sa position privilégiée. Elles montrent ostensiblement leur faiblesse afin d'obtenir une protection et rejettent sur l'homme des tâches qu'elles pourraient parfaitement assumer. Poussée à son terme, cette tendance aboutit à un degré pathologique de résignation, d'obéissance et d'humilité. Ce sont les meilleures personnes du monde; par malheur, ce sont aussi des malades qui ne peuvent faire face à ce qu'on attend d'elles. La violence qu'elles se sont faite se paye, en règle générale, par des souffrances nerveuses et les rend inaptes à la vie en société.

Indépendamment du fait qu'aucune âme humaine ne supporte impunément l'asservissement, une femme, ainsi tenue sous une étroite dépendance, ne peut guère devenir qu'inutile comme le montrera un exemple vécu. Mariée par amour à un homme d'importance, cette personne professait strictement, ainsi que son époux, le dogme en question. Avec le temps, elle ne fonctionnait plus que comme une véritable machine, ne connaissant qu'obligation, service et encore service. Plus le moindre geste spontané, indépendant. L'entourage s'y était accoutumé et ne trouvait rien à y objecter, ce qui n'était avantageux pour personne. Si ce cas n'a pas produit de graves difficultés, c'est parce qu'il se présentait dans un milieu relativement favorisé. Mais si l'on pense que la subordination de la femme passe pour aller de soi aux yeux d'un très grand nombre, on saisit du même coup l'étendue des conflits que cela alimente.

Il se trouve des femmes tellement enclines à s'asservir qu'elles vont jusqu'à rechercher pour époux des hommes aux instincts dominateurs, sinon brutaux. Au bout de peu de temps de cette association contre nature apparaît une grave dissension. Ces femmes fournissent une telle caricature de la soumission féminine qu'elles semblent donner une démonstration par l'absurde.

Comment ces différents types féminins se comportent-ils quand il s'agit d'élever des enfants ? N'oublions pas, en effet, qu'en dépit du préjugé dominant qui pose en principe l'infériorité de la femme, l'éducation des enfants, c'est-à-dire l'une des tâches les plus importantes

et en même temps les plus difficiles, est laissée, pour une très large part, aux femmes.

Les personnes du premier type, dans leur comportement "masculin" agiront en gouvernantes tyranniques, occupées sans cesse à punir bruyamment et elles exerceront de la sorte sur les enfants une lourde pression, à quoi, naturellement, ils tenteront d'échapper. Parmi les hommes qui ont subi pareille domination maternelle, beaucoup éviteront le contact avec la femme.

La stérilité éducative des deux autres types est la même. Ou bien ces mères montrent tant de scepticisme que les enfants auront bientôt repéré un manque de confiance en soi et n'en feront qu'à leur tête. Sans doute recommencent-elles sans cesse leurs tentatives et, de temps en temps, menacent d'informer le père. Mais, précisément, en invoquant l'autorité masculine, elles se discréditent en tant qu'éducatrices. Parfois, le sentiment de leur impuissance amène ces femmes à renoncer à toute éducation et à s'en remettre au père.

Même s'il a pour parents des époux avisés, prêts à renoncer aux privilèges traditionnels au profit d'une égale émancipation, l'enfant saisit en action le fait que l'homme est la partie prenante et possédante. Très tôt saute à ses yeux la primauté de son père. Dès sa naissance le garçon est plus joyeusement accueilli qu'une fille et fêté comme un prince. C'est là un fait bien connu et trop fréquent : les parents souhaitent de préférence donner le jour à des fils. Le garçon ne manque pas de saisir tous les indices marquant la prédilection qui s'attache à sa qualité de mâle. La supériorité du principe masculin se présente aussi par le fait que, dans la maison, les besognes réputées inférieures incombent aux femmes, et qu'en définitive, celles-ci elles-mêmes, ne se montrent pas toujours convaincues de l'égalité entre les sexes. Il est extrêmement difficile de faire clairement reconnaître à l'enfant que sa mère, occupée aux soins du ménage, soit à égalité la partenaire de son mari. En revanche, c'est le père qui donne le ton, formule des ordres, dirige tout. Le prestige du père, aux yeux de certains enfants rend ses propos sacrés. "C'est mon père qui l'a dit". Même quand l'influence paternelle ne se manifeste pas d'une façon

aussi évidente, les enfants ressentent sa supériorité, parce que toute la charge de la famille paraît reposer sur lui. Alors qu'en réalité c'est seulement la division du travail qui donne au père la possibilité de mieux se faire valoir. L'enfant participe à toutes les situations qui résultent de cette relation entre époux. Il s'en dégage pour lui, sur la nature propre de la femme, nombre d'images et de vues où, en général, elle se détache amoindrie. Le développement psychique du garçon reçoit de la sorte une impulsion masculine. Tout ce qu'il peut éprouver comme but digne d'être poursuivi, dans son aspiration à la puissance, consiste, presque sans exception, en des qualités et des positions propres au sexe mâle. Du rapport de puissance établi procède une sorte de vertu virile, elle-même désignant entièrement son origine.

Quant à la fille qui entend, avec mille variations, répéter que ses pareilles sont des incapables, aptes uniquement à des travaux faciles et subordonnés, et étant dans l'impossibilité d'examiner la justesse de ces propos, elle tiendra l'incapacité féminine pour fatale et, finalement, elle admettra la sienne propre. Découragée, si elle commence telles ou telles études, elle n'y apportera pas l'intérêt nécessaire et souvent, renoncera. Dans ces conditions, l'incapacité féminine semblera prouvée. Cette erreur a deux causes. D'abord, on ne juge pas de la valeur d'un être humain d'après son aptitude aux affaires; ensuite on perd de vue qu'une jeune fille ne peut voir le monde qu'avec l'opinion préconçue qu'on lui a inculquée, ce qui ne peut qu'ébranler sa confiance en soi.

Nous savons déjà comment on sortira de cette difficulté. La vie conjugale doit être une camaraderie, une communauté de travail, sans supérieur ni inférieur. Si, provisoirement, cela n'est encore qu'un idéal, du moins cela nous fournit une norme pour mesurer nos erreurs et nos progrès.

Parmi les tentatives entreprises jusqu'à présent pour amorcer entre les sexes de meilleures relations, nommons ici la plus importante : l'éducation mixte. Cette institution n'est pas incontestée; elle a ses adversaires et ses partisans. Ces derniers lui reconnaissent pour avantages la possibilité qu'elle offre aux deux sexes d'apprendre à se

connaître de bonne heure, ce qui empêche le mieux l'éclosion de préjugés injustifiés. Les adversaires signalent néanmoins qu'une éducation en commun ne fait que renforcer l'opposition entre garçons et filles, les garçons se sentant opprimés par le fait qu'à ce moment-là, le développement des filles est plus rapide, en sorte que tout le poids de ce privilège retombera sur les garçons qui, ayant à démontrer leur propre supériorité, se heurteront soudain à la réalité contraire : leur primauté n'était que bulle de savon. Certains éprouveraient devant les filles une angoisse et perdraient leur conscience d'eux-mêmes. Nul doute qu'il y ait quelque chose de fondé dans ces remarques et dans cette argumentation. Mais le raisonnement n'est valable que si l'on voit dans la mixité une concurrence des sexes. Lequel emportera la palme en fait de productivité ? Évidemment, conçue de la sorte par les maîtres et par les élèves, la mixité sera nuisible. Se trouvera-t-il des éducateurs pour mettre en œuvre un programme dont l'application préparera au travail conjoint des deux sexes pour des tâches communes ?

On doit encore mentionner l'attitude à l'égard de ce qu'on appelle "l'âge critique" parce qu'elle donne généralement lieu à une opinion amoindrisant la femme. Les changements physiques et psychiques qui se produisent alors, amènent celle-ci à se sentir talonnée par l'idée que le temps est venu où, elle va perdre les derniers restes de la mise en valeur qu'elle avait péniblement obtenue. À grands frais, elle cherche à maintenir tout ce qui peut l'aider à consolider sa position sous des conditions qui, à cette époque, subissent une aggravation. Si, en raison du principe dominant de la productivité, la position des gens qui vieillissent est mal vue aujourd'hui, ceci s'applique aux femmes encore plus qu'aux hommes. Le préjudice infligé aux femmes vieillissantes en leur refusant toute valeur, atteint aussi l'ensemble de la communauté, en ce que notre vie ne doit pas être évaluée et appréciée d'après le nombre de nos jours. Parce qu'un individu est âgé, il ne convient nullement de l'écarter matériellement et spirituellement, d'une manière qui, pour les femmes, dégénère en injure. Que l'on veuille bien se représenter avec quelle angoisse une petite fille, en grandissant, peut envisager ce temps qui, pour elle aussi doit arriver. Le fait d'être une

femme ne s'est pas arrêté quand survient la cinquantaine; la dignité humaine subsiste au-delà de cette étape et il faut qu'elle soit garantie.

1933

Dans l'état actuel de notre civilisation les femmes sont presque complètement exclues des œuvres immédiates, et ne comptent que comme parturientes, admiratrices et aides. Elles ne participent pas à la puissance des philistins du savoir.

La question du malthusianisme préoccupe notre époque. Le développement extraordinaire de la technique rend superflues les mains trop nombreuses. La situation sociale n'incite pas à poursuivre une reproduction rapide. Les obstacles qui limitaient la possibilité chez les femmes de cultiver leur intelligence et d'exercer leur pouvoir créateur sont en partie levés. Le progrès technique laisse à l'homme et à la femme plus de temps pour s'instruire, se reposer, se distraire et s'occuper de l'éducation de leurs enfants. En ce qui concerne le nombre des naissances, la décision en sera laissée à la femme après soigneuse consultation. Quant à la question de l'interruption artificielle d'une grossesse, les intérêts de la mère et de l'enfant seront au mieux sauvegardés si, en dehors d'une décision médicale, un conseiller psychologique compétent est consulté pour réfuter les causes futiles invoquées en faveur de l'interruption. Par contre, un avis favorable sera accordé pour des motifs valables. Dans ces cas sérieux, l'interruption sera effectuée gratuitement dans un établissement hospitalier.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

IV

La fiction directrice

"La fiction a du bon : elle prouve que les décisions de l'esprit et de la volonté priment les circonstances."

M. Yourcenar
(Mémoires d'Hadrien)

1912

[Retour à la table des matières](#)

Vers la fin de l'allaitement, alors que l'enfant commence à accomplir des gestes autonomes, appropriés à des buts qui ne consistent plus seulement dans la satisfaction des instincts, alors qu'il commence à s'adapter à son entourage, à occuper une certaine place dans la famille, il a déjà pris possession de certaines aptitudes et met en place des dispositifs psychiques. Son activité devient plus unifiée, plus concentrée et commence à avoir pour objectif de lui assurer une place dans le monde. Pour s'expliquer cette unification, cette concentration de son activité, on est obligé d'admettre que l'enfant a fini par trouver en dehors de lui-même un point fixe vers lequel il tend avec toutes ses

énergies de croissance psychique. L'enfant a donc dû se tracer une ligne d'orientation, se proposer une image à titre de guide susceptible de l'aider à éviter la peine, à augmenter la somme de ses plaisirs. Muni de sa ligne d'orientation, l'enfant s'applique d'abord à gagner la bienveillance, l'assistance, l'amour de ses parents. S'y ajoutent des velléités d'indépendance, de provocation et de révolte. L'enfant a trouvé pour lui-même le sens de la vie, dont il s'applique à préciser les contours encore vagues, et qui sert de point de départ à ses anticipations, et de critère à l'aide duquel il apprécie ses actes et ses impulsions. (Les délires infantiles portent le plus souvent l'empreinte d'une idée directrice et se prêtent fort bien à des usages symboliques).

L'impuissance de l'enfant et son incertitude l'obligent à essayer un grand nombre de possibilités, à accumuler des expériences, à édifier et à perfectionner sa mémoire, afin de pouvoir jeter un pont au-dessus de l'abîme qui le sépare de l'avenir plein de grandeur, de puissance, de satisfactions de toutes sortes. L'édification de ce pont constitue pour lui la tâche la plus importante car, sans lui, il se trouverait désarmé au milieu des innombrables impressions qui l'assaillent.

Il est difficile de délimiter ou de définir cette phase qui est celle de l'éveil au monde subjectif, celle de la formation du moi. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'image que l'enfant se fait de son but doit être de nature à lui assurer une plus grande sécurité et à imprimer à sa volonté une direction plus ferme. Et il ne peut acquiescer que s'il tend vers un point fixe et s'il est convaincu que lorsqu'il l'aura atteint, il sera plus grand et plus fort, débarrassé de tous les défauts et de toutes les insuffisances de l'enfance. La fiction directrice constitue donc avant tout, un moyen, un artifice dont l'enfant se sert pour se débarrasser de son sentiment d'infériorité. Elle déclenche la compensation et est subordonnée elle-même à la tendance à la sécurité.

Le contenu de ce schéma peut varier d'un enfant à l'autre, (il varie souvent en fonction de l'ordre de naissance dans la famille). Pour quelques-uns, la recherche d'une position ferme et centrale devient un problème insoluble. Mais ce qui, dans tous les cas, pousse à l'utilisation

du schéma, c'est la grande distance qui sépare l'enfant d'avec l'homme et ses privilèges.

Plus le sentiment d'infériorité est profond, intense et/ou prolongé, plus fort et plus urgent devient le besoin d'une ligne d'orientation ayant la sécurité pour but, et plus cette ligne d'orientation elle-même est nette et placée plus haut. Ce point idéal peut en arriver, une fois sa stabilisation effectuée, à être hypostasié, proclamé divin et sacré, et il agit désormais comme si toute la force motrice émanait de lui. C'est ainsi que le névrosé subit l'influence hypnotisante d'un plan de vie fictif. Il est tellement enchaîné à ses lignes d'orientation prises à la lettre que, sans s'en rendre compte, il a renoncé à aborder avec sérénité et sans parti pris, la solution des questions que pose la réalité. Nous constatons dans la pensée primitive, dans le mythe, dans la légende, dans la cosmogonie, dans la théogonie, dans l'art primitif, dans la philosophie à ses débuts comme dans la névrose et la psychose, une tendance extrêmement prononcée à styliser aussi bien les faits de la vie intérieure que les personnes de l'entourage. Certes, cette stylisation n'est possible qu'à la condition que la fiction, avec sa tendance à l'abstraction, crée une séparation suffisante entre des phénomènes ne se rattachant pas les uns aux autres. Ce sont le désir d'orientation et la tendance à la sécurité qui veillent à ce que la fiction s'acquitte de cette mission.

Le symbole, en tant que "modus discendi", domine notre langage et notre pensée. Le névrosé le prend au pied de la lettre et le psychopathe cherche à lui conférer une existence réelle. Telle est la manière de voir sur laquelle j'insiste dans tous mes travaux, et que je dois à l'ouvrage magistral de Vaihinger : *La Philosophie des Comme-Si*, dans laquelle l'auteur montre la valeur que représentent pour la science, entre autres, les formations intellectuelles que l'étude des névroses m'avaient rendues familières. Comme l'idole pétrie dans la terre glaise ces abstractions reçoivent de l'imagination humaine force et vie, et réagissent à leur tour sur l'âme qui les a créées. C'est ainsi que nos opérations perceptives se transforment, de système objectif en schémas subjectifs qui se ressentent de l'influence exercée par la

fiction, élaborée dans l'enfance. Nos jugements de valeur correspondent, en effet, non à nos sensations et sentiments de plaisir réels mais à l'importance que nous accordons au but fictif. Qu'on se rappelle la remarque de Charcot qui, parlant de la recherche scientifique, dit qu'on ne trouve que ce que l'on sait déjà. Observation qui, appliquée à la vie pratique signifie que le champ de la perception est limité par un grand nombre de dispositifs psychiques rigides. (Voir, à ce propos, les travaux de Kant et de Bergson.).

Nos actions, à leur tour, sont déterminées par le contenu de nos expériences, jugé et apprécié à la lumière de la fiction dirigeante.

Cette tendance de l'esprit humain à utiliser des fictions et des hypothèses revient à enfermer dans des cadres bien délimités tout ce qu'il y a au monde de chaotique, de fluide et d'insaisissable. Ainsi, lorsque nous divisons le globe terrestre en méridiens, et cercles parallèles, c'est le seul moyen d'obtenir des points fixes et d'établir entre eux des relations. Dans tous les procédés de ce genre, et Dieu sait si l'homme en use largement, il s'agit de l'introduction d'un schéma abstrait et irréel dans la vie concrète et réelle. C'est là un fait d'une grande importance qui, d'après ce qu'a montré Vaihinger, se retrouve dans toutes les conceptions scientifiques et dont je m'efforce de montrer les bases psychologiques.

Qu'il soit sain ou névrosé, l'homme se retrouve à chacune des phases de son évolution psychique accroché aux mailles de son schéma, l'homme sain n'utilisant la fiction que pour atteindre un but réel.

La fiction de la supériorité qui doit permettre de dominer les autres ne peut être utilisée que pour autant que les rapports existant avec ceux-ci ne sont pas rompus. C'est pourquoi elle doit se dissimuler. Cette dissimulation est obtenue à l'aide d'une contre-fiction qui guide les actes visibles et permet d'approcher la réalité et de se rendre compte des forces qui y manifestent leur action. Cette contre-fiction qui représente les correctifs sociaux, imprime à la fiction directrice un changement de forme en l'obligeant à tenir compte des exigences morales et sociales, et en assurant ainsi à la pensée et à l'action un

caractère rationnel, c'est-à-dire universellement acceptable. Elle constitue le coefficient de sécurité de la "volonté de puissance", et la santé psychique est caractérisée par les rapports harmonieux qui existent entre les deux fictions. Dans les moments de sécurité, de paix intérieure, c'est la contre-fiction qui constitue le facteur modelant et façonnant l'âme de l'individu, neutralisant ses tendances agressives et son affectivité exagérée, assurant l'adaptation au milieu. Avec l'apparition du sentiment d'insécurité et d'infériorité et à mesure que l'individu s'abstrait de la réalité, la contre-fiction diminue de valeur à ses yeux, recule à l'arrière-plan pour céder la place aux dispositions névrotiques. Dans certains cas, la tendance à la sécurité absorbe la contre-fiction et la situe sur le même plan de réalité que l'hallucination.

On voit dans le développement physiologique le résultat d'une lutte pour le maintien de l'équilibre, pour l'aptitude fonctionnelle et pour la domestication des diverses parties de l'organisme. Une lutte du même genre a lieu dans le domaine psychique, cette lutte ayant pour point de départ l'idée fictive que l'individu se fait de sa personnalité et dont l'action se manifeste jusque dans l'édification du caractère nerveux. S'il est vrai qu'au point de vue organique, *l'individu représente un ensemble unifié dont toutes les parties coopèrent en vue d'un but commun* (Virchow), et s'il est également vrai que les divers penchants se réunissent pour produire une personnalité unifiée, rationnellement orientée, nous pouvons voir dans chacune des manifestations vitales, comme le lien, la convergence entre le passé et l'avenir, régis par une idée supérieure, directrice.

C'est en suivant cette méthode que j'ai acquis la conviction que chaque trait, même le plus infime, de la vie psychique, est pénétré d'un dynamisme finaliste.

La mythologie, le folklore, les poètes, les philosophes et les fondateurs de religions ont emprunté à leur époque les matériaux à l'aide desquels ils ont constitué des lignes d'orientation qu'ils ont proposées à leurs contemporains. C'est ainsi que l'individu qui aspire à sa pleine valeur peut, selon ses prédispositions, choisir entre des buts finaux

tels que la force spirituelle ou physique, l'immortalité, la vertu, la richesse, le savoir, la morale des seigneurs, le sentiment de solidarité.

1926

Ce que nous pouvons d'abord saisir des mouvements psychiques, c'est précisément qu'ils sont des mouvements, et que ces mouvements se dirigent vers un but. Aussi nous faut-il affirmer que l'on commet un paralogisme si l'on se représente l'âme humaine comme un élément quiescent. Nous ne la concevons, au contraire, que sous la forme de forces qui se meuvent, procédant assurément d'une base une et tendant vers un but également unique. Déjà, dans la notion d'adaptation se trouve cette impulsion vers le but. Les phénomènes physiologiques aussi bien que psychiques ne peuvent être envisagés que dans ce cadre, eu égard aux exigences de l'organisme et aux réponses qu'il doit donner au monde extérieur. Aucun homme ne peut sentir, penser, vouloir ou même rêver, sans que tout cela soit déterminé, conditionné, dirigé par un but placé devant lui. Le développement psychique ne saurait se concevoir autrement que dans ce cadre.

Quand on connaît le but d'un homme et que, d'autre part, on a quelques informations sur son environnement, on sait aussi ce que peuvent signifier ses mouvements d'expression, et l'on peut en saisir le sens comme étant une préparation pour ce but. On sait aussi quels mouvements cet homme a à faire pour atteindre le but, à peu près comme on connaît le chemin que suit une pierre quand on la laisse tomber à terre. À cette différence près que l'âme ignore les lois naturelles : le but placé devant elle n'est pas immuable mais susceptible de varier. Sur ce terrain, l'homme se fait à lui-même ses lois. Si elles lui apparaissent ensuite comme une loi de la nature c'est une illusion. Cependant, lorsqu'un but se pose à quelqu'un, le dynamisme psychique s'accomplit forcément comme sous l'empire d'une loi naturelle, d'après laquelle on est tenu d'agir. Si, par exemple, quelqu'un veut

peindre un portrait, on pourra remarquer en lui toutes les attitudes propres à un homme qui se propose un tel but. Il fera les démarches *ad hoc*, comme s'il s'agissait d'une loi naturelle. Mais est-il contraint de peindre ce portrait ?

Les mouvements comportent une pluralité d'interprétation. Nombreux sont les individus qui ne sont pas au clair avec leur but, mais si on cherche à comprendre autrui, il est possible d'y parvenir en cherchant à relier par une ligne les attitudes, les formes d'expression constatées en deux points différents de sa vie. On tient ainsi en main un système dont l'application indique une direction unifiée. On peut découvrir par là combien un cadre enfantin se retrouve, parfois d'une manière étonnante, jusqu'à un stade très avancé de la vie.

Le but par lequel il nous faut penser que sont dirigés tous les mouvements par lesquels un homme s'exprime, prend consistance sous l'influence des impressions causées à l'enfant par le monde extérieur, impressions auxquelles l'enfant répond soit avec joie soit avec déplaisir. Déjà existent, quoique d'une manière primitive, les premières traces d'une image du monde, c'est-à-dire les bases des facteurs accessibles de la vie psychique. C'est pourquoi nous ne pouvons donner tort aux psychologues qui soulignent que les traits du caractère d'un homme sont déjà reconnaissables lorsqu'il est encore à la mamelle. Déjà beaucoup déduisent que le caractère est inné. En fait rien ne saurait appuyer l'application de la doctrine de l'hérédité à ce domaine. S'il se trouve des traits de caractère communs à toute une famille, à un peuple ou à une race, cela provient simplement que l'un regarde les autres.

À certaines réalités, à certaines qualités sont imparties dans notre civilisation, un attrait séducteur : elles s'offrent à l'imitation. Par exemple, la soif de savoir, qui s'extériorise souvent sous la forme du plaisir de voir, pourra produire comme trait de caractère, la curiosité. Mais ce trait ne se développera pas en vertu d'une nécessité impérieuse. Si la ligne d'orientation du même enfant l'exigeait, il pourrait, dans son avidité à savoir, au lieu de cette curiosité, développer un autre trait de caractère en vertu duquel, par exemple, il serait porté à exa-

miner toutes sortes d'objets, à les extraire les uns des autres ou à les briser. Ou bien il dévorera des livres.

Les traits de caractère ne sont que les formes extérieures revêtues par les lignes d'orientation. Il s'agit de phénomènes permettant de mettre la personnalité en valeur, de procédés qui se combinent en une méthode d'existence. Par exemple, un enfant n'est pas paresseux de naissance, mais parce que cela lui paraît propre à lui faciliter la vie et par là, à affirmer sa propre valeur. Car, en un certain sens, l'Homme aspire encore à la puissance quand il suit la ligne de la paresse. Il peut toujours s'y référer comme à un défaut inné et sa valeur intérieure apparaît dès lors intacte. Un autre, dans son indomptable penchant à la puissance, développera les traits de caractère qui semblent nécessaires pour ce genre de combat : envie, ambition, défiance. On doit tenir ces manifestations pour le facteur non pas primaire, mais secondaire, emporté de haute lutte sous l'action du but secret. Ce but, qui est déjà présent dans les cadres obscurs de l'âme enfantine, c'est la force conductive, formative, qui fait que chaque individu représente une unité particulière, une personnalité spéciale, différente de toutes les autres, parce que tous ses mouvements et ses formes d'expression sont dirigées sur un seul et même point. Constatation importante, surtout lorsqu'il s'agit d'un individu s'exprimant suivant les directions oscillantes qui semblent se contredire entre elles. Il y a des enfants qui se conduisent à l'école à l'inverse de leur attitude à la maison. Dans la vie se trouvent des gens qui présentent des traits de caractère (ou des états affectifs qui en sont des manifestations renforcées et délimitées dans le temps) si contradictoires en apparence que nous nous méprenons quant à leur nature véritable. Il se peut également qu'une parfaite identité s'observe dans les mouvements extérieurs qu'expriment deux individus, mais qu'à en examiner de plus près la ligne fondamentale, on découvre un indiscutable contraste. Si deux sujets font la même chose, ce n'est pas, en réalité, la même chose. Réciproquement quand ils ne font pas la même chose, il se peut, pourtant, qu'il y ait identité. Il faut regarder au-delà et nous représenter à quoi pourrait tendre la force que nous voyons agir. Si elle est orientée du côté

de l'optimisme, avec la confiance de pouvoir résoudre les tâches qui se présentent. À l'inverse se placent les marques du pessimisme. Si l'on pense au but d'un enfant qui ne se croit pas capable de résoudre ses tâches, on peut se représenter comment les choses doivent se passer dans l'âme d'un tel sujet. On y trouve l'hésitation, la timidité, la défiance et tous les autres traits par lesquels le faible cherche à se défendre. Son but est au-delà des limites de ce qu'il peut atteindre, loin au-delà du front de la vie.

C'est aussi ce but qui confère leur valeur aux impressions, qui guide et influence les perceptions, dirige la force créatrice avec laquelle nous forgeons des représentations, en concevons des souvenirs ou les écartons dans l'oubli.

La réponse individuelle de l'organe psychique aux questions posées par la vie laisse nécessairement dans le développement psychique certaines traces. C'est ainsi que les fonctions de la mémoire et de l'évaluation sont conquises de haute lutte par les nécessités de l'adaptation. Seule la consistance des souvenirs fait que l'homme peut prendre soin de son avenir, le prévoir. Il nous est permis d'en déduire que tous les souvenirs portent en eux-mêmes une intention finale (inconsciente), qu'ils ne vivent pas en nous en toute indépendance, qu'ils parlent un langage avertisseur ou stimulant. Il n'y a pas de souvenirs inoffensifs. Il importe de savoir pourquoi on se souvient de certaines choses et non pas de certaines autres. Nous nous rappelons les données dont le souvenir est important et profitable pour le maintien d'une certaine direction psychique, et nous oublions celles dont l'oubli sera également favorable en l'espèce. Ceci implique que la mémoire, elle aussi, est au service de l'adaptation, soumise au but final. Un souvenir durable, serait-il erroné et contiendrait-il, comme c'est le plus souvent le cas, un jugement partial peut, lorsqu'il favorise la poursuite du but, disparaître du domaine du conscient et passer tout entier dans l'attitude, le sentiment ou ce qu'on appelle l'intuition.

Ce ne sont pas les expériences objectives qui nous font du tort mais bien notre conception personnelle des choses. Tout le vaste empire de l'erreur humaine s'étend là, sous nos yeux.

La poursuite de la supériorité est un but caché. Sous l'action du sentiment de communion humaine, elle ne peut se développer qu'en secret, et elle s'abrite toujours sous un masque aimable. Mais cette sorte de clandestinité ne résisterait pas à une meilleure compréhension mutuelle. Nous vivons engagés dans des relations culturelles, compliquées qui entravent l'apprentissage de la vie. La science, seule, introduira là, de la clarté.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

V

Le pouvoir créateur

"Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre, ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. "

Pic de la Mirandole

1912

[Retour à la table des matières](#)

Tout geste humain, au sens large, se reproduit dans chaque individu, comme une création nouvelle.

Ma conception de la psychologie voit dans chaque fait psychique l'empreinte, autant dire le symbole, d'un plan de vie présentant une orientation rigoureusement unique, laquelle apparaît avec une netteté particulière dans la psychologie des névroses et des psychoses.

1926

Quand nous affirmons que la ligne de vie d'un homme demeure inchangée, cela doit être incompréhensible pour beaucoup, car enfin, chacun fait dans sa vie de multiples expériences qui déterminent une modification de son attitude. Remarquons cependant qu'une expérience comporte plusieurs significations. Se trouvera-t-il deux personnes qui, d'une seule et même expérience, tireront la même signification pratique ? De la masse de ses expériences, l'homme n'extraît jamais que des applications très circonscrites qui s'adaptent à sa ligne de vie, l'affermissent dans les cadres de son existence. Le langage traduit bien ce fait en déclarant que l'on "fait" ses expériences, ce qui indique que chacun est maître de l'appréciation qu'il leur applique. Supposons par exemple, un individu qui commet habituellement telle ou telle faute. Il se peut que le sujet tire la conclusion qu'il serait grand temps de se défaire de sa mauvaise habitude, mais ceci se produira rarement. Un autre répliquera qu'ayant agi de la sorte si longtemps, il ne saurait s'en désaccoutumer. Un troisième imputera la faute à ses parents ou, d'une manière générale à l'éducation : personne ne s'est jamais soucié de lui, ou bien il a été traité, soit avec trop d'indulgence, soit trop rigoureusement. Quoiqu'il en soit, il en reste à son erreur. La complexité des expériences, la possibilité d'en tirer des conséquences diverses nous laisse comprendre pourquoi un individu ne change pas sa manière d'être.

Il est évident que nous ne sommes pas influencés par les faits mais par notre opinion sur les faits.

Nous arrivons à la conclusion que chacun porte en soi une opinion sur lui-même et sur les problèmes de la vie, une loi dynamique qui le régit sans qu'il le comprenne. L'opinion correspond à l'image qu'un individu se fait du monde et détermine sa pensée, son affectivité, sa volonté et son activité.

L'homme sait plus qu'il ne comprend.

L'imagination comporte, comme élément essentiel, cette prévision qu'un organisme apporte nécessairement avec soi lorsqu'il est en mouvement. Elle est liée à la mobilité de l'organisme. Elle n'est même rien d'autre que cette forme de prévision, bien qu'il s'y mêlent des souvenirs et des représentations qui, souvent, passent au premier plan. Si, dans les imaginations d'enfants et d'adultes - appelées aussi rêves diurnes - on a devant soi des "châteaux en Espagne", il s'agit toujours de représentations concernant l'avenir vers lequel le sujet se porte, et qu'à sa manière, en le prévoyant, il essaye d'édifier.

Quand on examine les imaginations enfantines, il apparaît que chez les enfants, le jeu de la puissance occupe une large place, est comme un facteur essentiel. La plupart des imaginations commencent par des mots tels que ceux-ci : "Quand je serai grand". Il y a aussi des adultes qui vivent encore comme s'ils devaient continuer à grandir.

Une vie psychique ne peut se développer que si, au préalable, la position du but a pris place. Dans la culture humaine ce but est un but de mise en valeur. On n'en reste presque jamais à des buts neutres, car la vie quotidienne des hommes est accompagnée par le désir d'affronter victorieusement la concurrence. On s'explique, dès lors, que les formes de la prévision, telles que nous les trouvons dans les imaginations enfantines, soient régulièrement des représentations de puissance.

Quant à l'étendue de ces représentations et de l'imagination, il ne peut s'établir aucune règle. Il est naturel que l'imagination soit plus fortement développée chez les enfants qui considèrent leur vie sous un aspect hostile. À cette disposition s'associe habituellement une plus vive intensité de la prévision. Ainsi des enfants souffreteux, à qui l'existence apporte continuellement des maux, ont une imagination renforcée et la tendance à s'occuper de choses imaginaires.

Il y a aussi des sujets dont on se plaint qu'ils manquent d'imagination. Ou bien de tels enfants n'extériorisent pas ce qu'ils imaginent, ou bien il existe d'autres motifs qui les ont amenés à combattre les accès d'imagination. Il se peut qu'un enfant éprouve de la sorte un

sentiment de force. Ayant une grande faculté à s'adapter à la réalité, l'imagination apparaît à ces enfants-là comme inutile ou puérile, et ils la rejettent. En certains cas, cette mise à l'écart va trop loin et l'imagination paraît manquer presque entièrement.

1933

Une souplesse et une affinité de plus en plus accentuée avec les nuances ont renforcé ma conviction de la force créatrice de l'individu dans sa première enfance, à laquelle est subordonnée celle de sa vie ultérieure. Cette conception laisse à l'enfant la voie libre dans ses tendances au perfectionnement, à l'affinement, au dépassement (écho individuel au lent cheminement de l'évolution).

L'hérédité physique ou psychique, exprimée par des possibilités, ne compte que tant qu'elle est utilisable et utilisée en vue du but final. J'ai moi-même insisté sur l'amorce constituée par le matériel héréditaire. Mais il faut nier la signification causale de ces données, les problèmes posés par le monde extérieur exigeant une utilisation élastique de ce matériel.

Toute causalité apparente dans la vie psychique résulte du penchant de nombreux psychologues à présenter leur dogme sur un modèle emprunté à la physique (alors que l'explication causale en physique a, elle-même, perdu du terrain au profit de la prévision des événements en terme de probabilité statistique).

Il serait extrêmement risqué d'exposer un enfant, seulement pourvu d'aptitudes innées et de réflexes conditionnés, aux épreuves d'un monde qui présente sans cesse de nouveaux problèmes. Le dernier mot reste toujours à l'esprit créateur, malgré les limitations qui lui sont imposées.

Le développement de cette puissance créatrice - qui se montre notamment dans les jeux de l'enfant, et dans la façon dont il joue - est à

peu près imprévisible, tant notre civilisation à la fois entrave et stimule l'enfant. Si l'on veut faire des hypothèses, il faudra tenir compte d'un nombre incalculable de facteurs tels que : état embryonnaire, système endocrinien, musculature, rythme du développement organique, particularités familiales, assistance et premiers soins, contacts plus ou moins favorables avec l'entourage, sans compter les facteurs climatiques, géologiques, etc.

Dans ce cortège chaotique, on aura tendance à privilégier certains facteurs et à les supposer tantôt stimulants, tantôt préjudiciables. Beaucoup plus sûre est la voie de l'observation du comportement. (Par exemple, un indice de la force créatrice pourra être fourni très tôt par l'activité plus ou moins grande du corps et de l'esprit.).

La gestion dirigée des instincts, des tendances, des impressions du monde environnant et de l'éducation sont l'œuvre artistique de l'enfant, œuvre qui ne peut pas être comprise suivant la psychologie de la possession, mais uniquement suivant celle de l'utilisation.

Les ressemblances, les similitudes, les types, ne sont souvent que des rapprochements artificiels dus à la pauvreté de notre langage.

C'est dans la singularité de chaque enfant que s'extériorise sa force créatrice. Son opinion de la vie, qui constitue la base de son attitude - et qui n'est pas exprimée par des mots, ni interprétée par des idées - est son propre chef d'œuvre. Ainsi l'enfant acquiert une loi dynamique qui, après un certain façonnement, l'aide à trouver son style de vie. C'est en accord avec son style de vie que nous voyons l'individu penser, sentir, agir, pendant toute son existence.

Chacun se comporte dans la vie comme s'il avait une opinion bien arrêtée de sa force et de ses possibilités, comme si, dès le début d'une action, il se rendait compte de la difficulté ou de la facilité d'un problème donné. Ceci nous étonne d'autant moins que nous ne sommes pas capables d'enregistrer par nos sens, des faits, mais seulement une image subjective, un reflet du monde environnant. *Omnia ad opinionem suspensa sunt*. Cette phrase de Sénèque ne devrait pas être oubliée lors d'examens psychologiques.

Plan de vie et opinion se complètent et s'influencent mutuellement.

La force créatrice suit les voies du style de vie qu'elle s'est créé. On y verra toujours le moi, la personnalité dans son ensemble et non pas une sorte d'opposition comme, par exemple entre conscient et inconscient. (Freud lui-même parle aujourd'hui de l'inconscient dans le moi.). Chacun adopte une conception du monde différente des autres. Chaque écrivain pornographique a sa propre individualité. Chaque névrosé se distingue de l'autre, comme aussi chaque délinquant.

Toute recherche de solution d'un problème met en marche l'imagination, étant donné qu'on a à faire là avec l'inconnu de l'avenir. La force créatrice dont nous avons reconnu le rôle dans le façonnage du style de vie dans l'enfance, continue son œuvre.

Ce serait une grande erreur de vouloir séparer l'imagination créée par le mouvement évolutionnaire de l'ensemble de la vie psychique et de ses relations avec les exigences extérieures, ou encore de vouloir l'opposer au moi. Elle est un élément du style de vie. Elle le caractérise et, en temps que mouvement psychique, elle s'insinue dans toutes les autres parties de la vie psychique, et porte d'ailleurs en elle l'expression de la loi dynamique personnelle. Elle est tournée vers l'avenir comme tout autre mouvement psychique, emportée et dirigée par le même courant vers un but final de perfection. De ce point de vue, il nous paraît insuffisant de voir dans l'expression dynamique de l'imagination, ou de ce qui en dérive (par exemple les rêves diurnes et nocturnes) la satisfaction d'un désir. Et, à plus forte raison, de croire que par cette explication, on a contribué en quoi que ce soit à éclaircir son mécanisme. Étant donné que chaque forme d'expression psychique est un mouvement ascensionnel indiquant le passage d'une situation inférieure vers une supérieure, chaque mouvement d'expression psychique pourrait être décrit comme étant la satisfaction d'un désir.

De même que la force créatrice suit les voies du style de vie qu'elle s'est créé, l'imagination sera également guidée par lui. Peu importe si l'individu retrouve ces rapports ou s'il les ignore. Quoiqu'il en soit, on

peut de cette façon utiliser ces créations comme porte d'entrée pour jeter un regard dans l'atelier de l'esprit.

Dans mes tentatives pour éclairer le problème de l'unité de la vie psychique, j'ai dû tenir compte de la fonction et de la structure de la mémoire. J'ai pu confirmer ce qu'avaient déjà observé d'anciens auteurs : qu'on ne doit pas du tout considérer la mémoire comme un lieu de rassemblement d'impressions et de sensations, mais que nous avons à faire avec une force partielle de la vie psychique unitaire, c'est-à-dire du moi, dont le rôle, tout comme celui de la perception, est d'adapter les impressions au style de vie déjà établi et de les utiliser conformément à celui-ci. On pourrait dire, en employant une expression de cannibales : le travail de la mémoire consiste à dévorer des impressions et à les digérer; (mais il ne faudrait pas se fonder sur cette expression imagée pour conclure à une tendance sadique de la mémoire). Quoiqu'il en soit, le processus de digestion est fonction du style de vie. Ce qui n'est pas à son goût sera rejeté, oublié (ou retenu pour servir d'avertissement). S'il a choisi de se prémunir, il utilisera dans ce but les impressions indigestes. (Les traits de caractère de la prudence sont reliés à cet ordre d'idée.) Certaines impressions seront digérées à moitié, au quart, au millième. Le processus peut consister à digérer uniquement les sentiments ou attitudes qui se dégagent des impressions recueillies, celles-ci mêlées à l'occasion à des discours ou des concepts fragmentaires.

Supposons que j'oublie le nom d'une personne bien connue de moi, ce ne sera pas forcément celui d'une personne qui m'est antipathique, ou qui me rappelle des souvenirs désagréables. Il se peut que son nom ou sa personnalité se trouvent exclus - momentanément ou définitivement - de l'intérêt que je peux leur accorder. Pourtant, il m'est possible de me représenter cette personne; je peux la situer; je peux donner des renseignements sur elle. Et, justement parce que je ne me souviens pas de son nom, elle se trouve entièrement dans le champ de ma conscience. Ce qui veut dire : ma mémoire peut, le cas échéant faire disparaître des fragments de l'impression, ou la totalité. C'est une faculté artistique qui correspond au style de vie, lequel s'empare de

L'impression, lui donne une coloration affective et l'utilise à son gré. Ce processus embrasse à peu près ce que nous comprenons par fonction de la mémoire. Peu nous importe si elle s'exprime par des mots, des sentiments ou une certaine conception du monde environnant. Il faut donc nous attendre à trouver autant de formes de mémoire que nous connaissons de formes de style de vie. Un exemple va illustrer ce fait :

Un homme se plaint avec amertume que sa femme "oublie tout". En tant que médecin je devais d'abord éliminer toute éventualité de lésion cérébrale. Ceci étant fait, je commençai à approfondir son style de vie, en laissant momentanément les symptômes de côté. Cette femme s'avéra être une personne calme, aimable, compréhensive, qui avait été amenée à se marier à un homme despotique à la suite de difficultés avec ses parents. Après leur mariage, son époux lui faisait souvent sentir qu'elle était sous sa dépendance matérielle, et aussi qu'elle était d'une humble origine. La plupart du temps, elle supportait ses critiques sans répondre. Ils en arrivèrent bientôt à envisager le divorce; mais l'opportunité de dominer sa femme reteint le mari autoritaire de prendre cette décision extrême.

Elle était l'enfant unique de parents aimables et affectueux qui ne trouvaient jamais rien à reprocher à leur fille, et ne voyaient pas de mal au fait que, depuis l'enfance, elle préférait, dans ses jeux et dans ses occupations, se passer de la compagnie d'autres enfants, et ceci d'autant moins que la jeune fille se conduisait d'une façon parfaite lorsqu'elle était en société. Mais dans le mariage, elle prit soin de ne pas se laisser trop priver de sa solitude, de ses heures de lecture, de son "loisir", comme elle disait, ni par son mari ni par la société. Par ailleurs, elle faisait preuve d'un zèle forcé pour remplir ses fonctions de femme d'intérieur. (Sauf le fait remarquable qu'elle oubliait très fréquemment d'accomplir les instructions que lui donnait son mari.)

Il ressortit de ses souvenirs d'enfance qu'elle avait toujours ressenti une grande joie à pouvoir remplir seule ses obligations. Le but idéal de perfection, pour cette femme, était orienté vers le travail solitaire. Là, elle se conduisait de façon parfaite. Mais pour l'accomplissement des devoirs réciproques qu'imposent l'amour et le mariage,

elle n'était pas préparée. Son mari, étant donné ses propres carences, était incapable de l'aider. Il n'est pas difficile de deviner la forme de sa sexualité : la frigidité.

Son manque de mémoire était, sous une forme peu agressive, sa façon de protester contre la collaboration qui lui était imposée. L'école freudienne se trompe en déduisant de notre exposé que cette malade ne voulait "que" se faire remarquer et attirer davantage l'intérêt des autres sur elle.

Une fois sortie de son cercle vicieux, lorsqu'elle fut convaincue de son erreur par des conversations amicales avec son médecin, et grâce à une éducation simultanée du mari, son manque de mémoire disparut, n'ayant plus de raison d'être.

Pour saisir le processus psychique dans son dynamisme, orienté vers le but final de perfection, il faut distinguer clairement dans le champ du souvenir, ce qui est dû à des idées, à des sentiments, à des attitudes.

C'est un problème important et intéressant que de rechercher les souvenirs d'un sujet, sous quelque forme qu'ils se présentent. Je me suis intéressé surtout aux souvenirs les plus anciens, d'événements réels ou imaginaires, exactement évoqués ou dénaturés, pour cette raison qu'ils touchent au plus près à l'élaboration créatrice du style de vie et parce qu'ils révèlent, dans une grande mesure, comment ce style de vie utilise ces événements. À cette occasion, il nous incombe moins d'étudier le contenu que de mesurer la nuance affective et l'attitude qui en a résulté, et de nous poser cette question capitale : où veut en arriver cet individu ? Quelle idée se fait-il de lui-même et de la vie ?

Les complications qui menacent le porteur d'un style de vie erroné seront d'autant plus grandes que l'erreur sera plus importante. C'est ainsi qu'une conviction s'est fait jour en moi : le style de vie créé pendant l'enfance ne peut tenir tête à la vie que s'il colle d'assez près à une norme valable *sub specie aeternitatis*.

Il n'est qu'une seule mesure d'après laquelle nous pouvons nous évaluer en tant qu'être humain : notre réaction, notre mouvement en

face des problèmes inéluctables qui se posent à nous et qui peuvent se résumer à ceux-ci : l'attitude envers nos semblables, le travail et l'amour, (tous les trois étant reliés entre eux par le premier) car l'homme fait partie d'un tout.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

VI

Le microcosme familial

*"Voici ce que te dit ton fils Joseph : Dieu m'a
élevé au rang de chef de toute l'Égypte."*

La Genèse

1926

[Retour à la table des matières](#)

Il importe, pour apprécier un individu, de connaître la situation où il a grandi. Or, la place qu'un enfant occupe parmi ses frères et sœurs constitue pour nous un renseignement précieux.

Diverses sont les combinaisons possibles que revêt la présence simultanée de plusieurs frères et sœurs dans un foyer, qu'il n'y ait que des frères, que des sœurs, ou les deux.

Les hommes paraissent avoir constaté depuis longtemps que le dernier-né, par exemple, constitue un type spécial. Ceci se retrouve dans les contes, légendes, histoires bibliques, où le plus jeune enfant d'une famille est toujours présenté et décrit de la même manière. En fait, il grandit dans une situation tout autre que ses aînés. Pour ses parents il

est un enfant particulier; on lui applique un traitement à part; il grandit en général dans une atmosphère plus chaude que les autres. De cette situation résultent pour lui des influences sur la position qu'il prendra dans la vie. S'ajoute à cela une circonstance en apparence contradictoire. Il n'est pas agréable à quelqu'un de se voir traiter comme le plus petit, celui à qui on ne reconnaît aucunes capacités, à qui on ne doit laisser aucune initiative. Cela affecte l'enfant qui aspire à montrer tout ce qu'il peut faire. Un dernier-né se comporte comme s'il avait été humilié et portait en lui un sentiment d'infériorité. À cet égard un dernier-né ressemble à un enfant venu au monde avec des organes faibles. (Il ne s'agit pas de ce qui existe objectivement, d'une infériorité réelle, mais de ce que le sujet ressent sur ce point.) Son aspiration à la puissance se trouve ainsi renforcée. Un dernier-né sera donc souvent un sujet ne se contentant que de la meilleure situation, toujours porté à sauter plus haut que les autres. Il est d'emblée disposé à devenir un champion, à éclipser tous les autres. En lui, le compétiteur se trahira par tout son comportement, le plus souvent pour des vétilles, d'ailleurs. Ce type se rencontre parfois dans tous ses excès, dans toute sa pureté. Ce sont des sujets pleins d'énergie qui sont allés parfois jusqu'à devenir les sauveurs de leur famille. Nous trouvons cette situation décrite de la manière la plus merveilleuse dans l'histoire biblique de Joseph, si intentionnellement et avec tant de clarté qu'on dirait que l'auteur disposait dans leur intégralité de ces connaissances qu'aujourd'hui nous n'obtenons qu'avec peine.

De même qu'il existe de ces derniers-nés qui surpassent tous les autres, qui ont donné beaucoup plus que leurs frères et sœurs, d'autres, pas plus mauvais, ont bien éprouvé ce même penchant, mais n'ont eu ni la pleine activité ni la confiance en soi suffisantes. Supposez que le coureur se heurte tout à coup à un obstacle qu'il ne se sent pas sûr de pouvoir surmonter, et qu'alors il fasse un détour. Si en pareille occurrence, un dernier-né perd courage, il va devenir poltron. On le trouve souvent tournant le dos; n'importe quel travail peut l'excéder; il trouvera des faux-fuyants, ne se risquera à rien et consumera son temps dans l'inertie. Il sera en général repoussé et ne trouvera qu'à

grand peine un terrain où, à proprement parler, toute concurrence soit exclue. Pour expliquer son insuccès il alléguera toutes espèces de défaillances, se dira trop faible ou prétendra qu'on l'a négligé ou amolli, que ses frères et sœurs ne l'auraient pas laissé percer, et ainsi de suite. Non pas que son ambition ait diminué, mais elle se transforme. Il cherchera à la satisfaire sur un terrain extérieur aux obligations de la vie, à éviter le danger d'avoir à fournir des preuves de sa force.

Ceux du premier type seront mieux intégrés en un temps où l'hyper-compétition trouve encore un certain crédit. Ils ne pourront rester équilibrés qu'au dépens des autres, tandis que ceux du deuxième type demeurent, leur vie durant, sous le poids accablant du sentiment de leur infériorité et souffrent de leur inconciliabilité avec l'existence.

De son côté un frère aîné présente des caractères spécifiques : il possède l'avantage d'une position marquante pour le développement de sa vie physique. Cette position particulière favorisée nous est bien connue dans l'Histoire. Elle s'est maintenue traditionnellement chez plus d'un peuple et dans diverses couches sociales. Beaucoup de familles posent en principe que le fils aîné sera un jour le maître du foyer. Là où cette tradition ne règne pas, on attribue du moins à l'aîné assez de capacité et de discernement pour faire de lui un collaborateur et un adjoint. Qu'on se représente tout ce qu'éprouve l'enfant à se sentir ainsi investi en permanence de la confiance de son entourage ! Si le développement se poursuit sans obstacle suivant cette direction, on trouvera aussi chez l'aîné certains traits qui le qualifient comme gardien de l'ordre établi. De tels individus possèdent leur appréciation personnelle de la puissance; ils y attachent une haute estime, qu'il s'agisse de la notion même de puissance ou de la leur propre. Pour des aînés la puissance est quelque chose qui va de soi, qui a du poids et qui doit l'emporter. Ces gens penchent plutôt vers la tendance conservatrice.

Chez les cadets se retrouve, avec une nuance spéciale, la poussée vers la puissance et la supériorité. Ils sont comme sous pression, toujours surexcités en ce sens, et leur comportement est bien encore

celui du coureur ayant à gagner l'enjeu de la vie. Un cadet se sent aiguillonné par le fait qu'un autre le devance et se fait valoir. S'il est en mesure de développer son propre potentiel et d'accepter la compétition avec son aîné, il s'y élancera habituellement avec un énergique élan, tandis que le devancier, en possession de sa puissance, en garde une relative assurance jusqu'à ce que le cadet menace de le dépasser. C'est ce que nous rappelle expressément la légende d'Esau et de Jacob. De deux choses l'une : où le but sera atteint, l'aîné éclipsé, ou, après un échec, on battra en retraite, ce qui souvent déclenche la nervosité. La disposition du cadet est comparable à l'envie dans les classes non possédantes, à l'impression dominante qu'on éprouve à se sentir humilié.

Spéciale aussi la position d'un enfant unique. Il est tout entier exposé aux entreprises éducatives de son entourage. Les parents n'ont pour ainsi dire pas le choix : tout leur élan d'éducateurs se porte sur lui seul. D'où, pour lui, défaut de spontanéité, d'indépendance; il attend toujours que quelqu'un lui montre la marche à suivre; il cherche toujours un appui. Souvent dorloté, il s'habitue à ne prévoir aucune difficulté parce qu'on lui a sans cesse aplani la voie. Comme c'est toujours autour de lui que se concentre la sollicitude, il éprouve aisément le sentiment d'une valeur particulière. Sa position est si difficile que, presque inévitablement, des résolutions défectueuses en résulteront. Souvent les parents s'armeront d'une circonspection poussée à l'extrême, ce qui pourra se traduire pour l'enfant par le poids d'une pression redoublée. À force de multiplier les soins destinés à assurer son bien-être, il pourra en venir à considérer le monde sous un jour hostile. Il grandit de la sorte dans l'angoisse perpétuelle, appréhendant les difficultés qui l'attendent, non exercé, sans préparation, parce qu'on ne lui a jamais laissé goûter que les agréments de la vie. Pareils enfants trouveront des traverses dans toute activité indépendante et ne seront pas qualifiés pour les réalités de la vie. Parfois leur existence rappelle celle des parasites qui ne font que jouir tandis qu'autour d'eux d'autres ont à s'évertuer pour assurer leur subsistance. Mais il

est vrai que, si les parents n'ignorent pas les dangers que recèle une telle situation, il y aura possibilité d'en conjurer les conséquences.

Une situation particulière sera celle d'un fils unique au milieu de plusieurs filles. L'influence féminine prédomine, et peut-être ne prendra-t-il jamais vraiment conscience du privilège exorbitant que notre civilisation, à cet égard, confère à son sexe.

1933

Le domaine de la recherche concernant la position de l'enfant dans la fratrie est loin d'être épuisé. Il montre avec clarté comment un enfant utilise les impressions liées à sa situation pour construire son style de vie, sa loi dynamique et, de ce fait, ses traits de caractère. Il faut surtout en finir avec la croyance admise que la situation de chaque enfant est la même pour tous dans le cercle de famille. Nous savons déjà que même si, pour tous, il existait le même entourage et la même éducation, leur influence ne sera utilisée par l'enfant que comme matériel pour satisfaire aux besoins de sa force créatrice.

Nous avons déjà décrit les difficultés d'un enfant unique. Nous allons revenir sur le fait que l'entourage peut se faire sentir différemment pour chaque enfant.

On trouve avec une fréquence surprenante dans une même famille un enfant qui réussit à côté d'un autre qui échoue. La plus grande activité déployée par l'un peut amener l'autre à adopter une attitude passive; la réussite de l'un conduire à l'échec de l'autre. De même la préférence, difficile à éviter, donnée à un des enfants peut déclencher chez l'autre un lourd sentiment d'infériorité, avec toutes les possibilités pour que se manifeste un "complexe" d'infériorité. La beauté, la force, la haute taille de l'un projettent leur ombre sur l'autre.

En ce qui concerne le développement d'une fille unique parmi des garçons et d'un garçon unique parmi des filles, mes recherches ne sont

pas terminées. D'après les observations faites jusqu'à présent, je m'attends à trouver que ces deux cas peuvent s'exprimer par des attitudes extrêmes aboutissant tantôt à une direction masculine tantôt à une direction féminine.

En cas d'enfants multiples, l'aîné se trouvera dans une situation unique qu'aucun des autres enfants ne connaîtra. Il est pendant un certain temps un enfant unique et il ressent toutes ses impressions en tant qu'enfant unique. Plus tard il sera détrôné. Le laps de temps qui se passe jusqu'à ce détrônement a une certaine importance. S'il s'agit de trois ans ou plus, l'événement touche à un style de vie déjà stabilisé et provoque une réaction en concordance avec ce style de vie. En général les enfants gâtés supportent ce changement aussi mal que le sevrage du sein maternel. Je dois pourtant dire qu'un intervalle d'une seule année peut suffire pour rendre visibles pendant toute la vie les traces de ce détrônement. L'enfant a déjà acquis un certain espace vital qui va se trouver restreint par l'arrivée d'un puîné. Les manifestations de haine et les vœux de mort dirigés contre le deuxième enfant, qu'on observe parfois, sont créés de toute pièce par une éducation défectueuse. La protestation de l'aîné contre son détrônement se manifeste souvent par une tendance à reconnaître comme justifié le pouvoir qui lui a été donné jadis et à le conserver. (On reconnaîtra le trait autoritaire dans la personnalité de Robespierre, malgré sa remarquable participation à la Révolution.)

La plus âgée des deux filles aînées d'une famille devint farouche et rebelle à partir de la naissance de sa sœur cadette survenue trois ans après la sienne. La cadette devina son avantage à devenir une enfant obéissante et elle se rendit ainsi extrêmement populaire. Plus elle devenait populaire, plus l'aînée se montrait rageuse et rebelle; celle-ci maintint jusqu'à un âge avancé son attitude de violente protestation. La seconde, habituée à sa supériorité en toute chose, reçut son premier choc lorsqu'elle fut surpassée à l'école. Cette épreuve et, plus tard, sa confrontation avec les grands problèmes de la vie, l'obligèrent à battre en retraite à chaque point dangereux pour son ambition et à façonner son complexe d'infériorité, conséquence d'une crainte inces-

sante de l'échec, sous une forme que j'ai appelé l'attitude hésitante. Par là elle était protégée dans une certaine mesure contre toutes les défaites. Elle rêva à plusieurs reprises qu'elle manquait le train, révélant ainsi la force de son style de vie qui était présent même dans ses rêves pour l'entraîner à manquer les occasions. Mais aucun individu humain ne peut trouver un équilibre dans le sentiment d'infériorité. La variante choisie et adoptée après quelques tâtonnements par notre cadette, prit la forme d'une obsession de la propreté qui lui barra la route pour la solution de ses problèmes, par une contrainte incessante à laver sa personne, ses affaires, ses ustensiles, contrainte qui se manifestait surtout lorsque d'autres personnes l'approchaient. Cette maladie lui permettait de tuer le temps (le grand ennemi du névrosé) du fait qu'il exige un accomplissement. En même temps, elle avait deviné sans le comprendre, que par la pratique exagérée d'une fonction d'entretien qui l'avait rendue populaire antérieurement, elle allait dépasser les autres humains. Elle seule était propre tous les autres et tout le reste était sale.

Crichton Miller, à Londres, m'a fait remarquer qu'il avait observé une forte protestation virile chez une troisième fille qui avait succédé à deux autres. J'ai pu me convaincre souvent de l'exactitude de son observation, et je la ramène au fait que cette fille ressentait la déception des parents due à la naissance d'une nouvelle fille, qu'elle la devinait, qu'elle l'éprouvait parfois aussi, et qu'elle exprimait de toutes les façons son mécontentement vis-à-vis de son rôle de femme. On ne sera pas étonné de découvrir chez cette troisième fille une attitude d'opposition plus prononcée. Le soi-disant "stade naturel de désobéissance" trouvé par Charlotte Bühler pourrait être mieux compris comme quelque chose de créé, de provoqué, comme une protestation permanente contre une humiliation effective ou prétendue.

Un problème spécial semble se présenter souvent pour les aînés qui sont suivis par une sœur avec un écart relativement court. Avant tout parce que les filles sont en avance sur les garçons pendant les dix-sept premières années. Souvent aussi parce que le garçon aîné essaie de s'affirmer non seulement dans sa priorité mais aussi dans la préséance

du rôle masculin, alors que la fille, avec son lourd sentiment d'infériorité dû à la fâcheuse situation culturelle existant encore aujourd'hui pour la femme, le bouscule fortement, et qu'à cette occasion, elle manifeste un plus fort entraînement qui lui prête souvent des traits marqués de grande énergie.

En ce qui concerne les impressions avec lesquelles le cadet ébauche une loi dynamique propre, on les trouvera surtout influencées par le fait d'avoir constamment devant soi un autre enfant qui est non seulement plus avancé dans son développement, mais qui, de plus, conteste généralement sa prétention à l'égalité, en cherchant à maintenir sa prééminence. Ces impressions ne comptent pas si la différence d'âge est grande, mais elles sont d'autant plus fortes que cet écart est plus réduit. Elles prennent un caractère d'oppression si l'enfant né en second sent qu'il n'arrivera pas à obtenir la suprématie. Elles disparaissent presque entièrement si le cadet l'emporte dès le début sur un aîné de valeur ou de popularité moindres; mais on pourra dans presque tous les cas constater chez le cadet une vigueur, un allant et une combativité plus grande qui se manifestent tantôt par une énergie renforcée, tantôt par un tempérament impétueux.

En cas de sexes différents, la rivalité peut s'accroître quelquefois, même sans que la *convivialité* se trouve sensiblement lésée. Comme je l'ai déjà noté, la particularité du cadet révolté est merveilleusement révélée dans la Bible avec l'histoire d'Esau et de Jacob sans que nous puissions supposer une compréhension de ce fait : Jacob, sa recherche du droit d'aînesse, sa lutte avec l'ange (*Je ne te lâche pas tant que tu ne m'as pas béni*), son rêve de l'échelle qui monte au ciel, expriment nettement la rivalité du cadet. Même celui qui n'est pas enclin à suivre mon exposé ne manquera pas d'être impressionné en retrouvant avec une insistance renouvelée, tout au long de son existence, le mépris de Jacob pour son frère aîné; de même dans sa demande obstinée de la deuxième fille de Laban, dans le peu d'espoir qu'il met sur l'aîné de ses enfants et d'après la manière avec laquelle il administrait de sa main droite, en croisant les bras, sa plus grande bénédiction au deuxième des fils de Joseph.

Comme nous l'avons déjà vu, il y a beaucoup à dire sur le dernier-né. Lui aussi se trouve dans une situation différente de celle où se trouvent les autres. Il n'est jamais seul, comme l'aîné l'a été pendant un certain temps. Il n'a personne non plus derrière lui comme c'était le cas pour les autres enfants et il n'a pas un seul chef de file comme le second, mais souvent plusieurs. Il est gâté par des parents vieillissants et se trouve dans la situation pénible d'être considéré toujours comme le plus petit et le plus faible et de ne pas être pris au sérieux. Dans l'ensemble, il n'est pas dans une situation défavorisée. L'émulation à laquelle il est soumis peut se manifester par un dépassement de ses aînés dans les domaines les plus utiles. Souvent il évite la lutte ouverte pour la supériorité - ceci paraît être la règle pour un enfant très gâté - et cherche à atteindre son but sur un autre terrain, dans une autre conception de la vie, dans une autre profession.

Le regard expérimenté du psychologue de la Personne apercevra avec quelle fréquence ce sort est dévolu au dernier-né. Si la famille se compose d'hommes d'affaires, le plus jeune se trouvera être par exemple, poète ou musicien. Si les frères et sœurs sont des intellectuels, le dernier adoptera souvent une profession artisanale ou commerciale. (À ce propos il faut, certes, tenir compte du rétrécissement des possibilités chez les jeunes filles.)

En ce qui concerne la caractérologie du dernier-né, mon observation se rapportant au Joseph de la Bible m'a attiré des objections. Le dernier fils de Jacob était en fait Benjamin mais, venu au monde dix-sept ans après Joseph, il resta longtemps inconnu de lui. Il n'eut aucune influence sur la psychologie de Joseph. On connaît les faits : comment ce garçon, rêvant de sa grandeur future agaçait fortement ses frères (qui travaillaient dur) par ses rêves de domination sur eux et sur le monde et de ressemblance avec Dieu. Peut-être aussi parce qu'il était le préféré du père. Mais il devint le pilier de sa famille, de sa tribu et, bien plus que cela, un des sauveurs de la civilisation.

L'âme du peuple, avec son génie intuitif, a créé plusieurs de ces exemples. Beaucoup d'autres se trouvent également dans la Bible, tels que Saül, David, etc. Mais aussi dans les contes de tous les temps et

de tous les peuples, où l'on est sûr, lorsqu'il s'agit du plus jeune que c'est lui qui sera vainqueur. Il suffit de rechercher parmi les très grands de l'humanité, pour trouver combien fréquemment le plus jeune est arrivé à des situations remarquables. (Mais il peut tout aussi bien échouer. Son échec sera alors retentissant.)

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

VII

L'esprit de solidarité

"L'humanité s'abandonne à ses comportements égoïstes et agressifs; elle néglige les altruistes qui vont cependant dans le sens de l'évolution".

Jacques Ruffié

1912

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons vu, la poursuite rigide d'une fiction n'est pas sans danger au point de vue social. Par ses divagations tendancieuses et par ses arguties, elle paralyse l'action, rend incapable d'initiative, or l'évolution psychique de l'homme et les déviations qu'elle subit, c'est-à-dire les névroses et les psychoses sont déterminées par l'attitude qu'il adopte à l'égard de la logique de la vie sociale. C'est du degré de la déviation, c'est-à-dire de l'inadaptation aux exigences sociales (et cosmiques) que dépendent la nature et le degré de ses troubles psychiques. Le névropathe vit et s'épuise pour un monde qui n'est pas réel. Sa joie de vivre est constamment troublée par le désir de prendre et de recevoir. Le sentiment d'insatisfaction ne le quitte jamais.

Son sentiment de diminution, d'infériorité, le privent des joies que procurent l'intimité, le contact avec ses congénères, empêche le développement de l'altruisme et du sentiment de solidarité. Certains ne peuvent supporter la vue d'une oie qu'on égorge mais applaudissent triomphalement lorsqu'ils apprennent que leur adversaire s'est ruiné à la Bourse. Tout autre est l'état d'esprit de celui qui donne, qui pense plus aux autres qu'à lui-même et jouit de ce fait d'un équilibre psychique satisfaisant.

Le contact avec la société, qui se maintient surtout par l'intermédiaire du langage, est requis par les trois grands domaines de l'activité humaine : la profession, la sexualité et les loisirs.

Quant à la notion d'amour, elle est trop peu différenciée. Elle s'applique à un grand nombre de manifestations du sentiment collectif. C'est à cette imprécision de langage que nous devons la conception erronée de Freud.

1926

C'est un fait éprouvé que les hommes passent à côté les uns des autres et se parlent sans pouvoir trouver le point de contact, la cohésion parce qu'ils se font face en étranger, non seulement dans le vaste cadre de la Société, mais même au sein du groupe le plus restreint, celui de la famille.

Rien ne nous parvient plus fréquemment que les plaintes de parents qui ne comprennent pas leurs enfants et celles d'enfants qui se disent incompris de leurs parents. Cependant, une prédisposition à se comprendre les uns les autres se trouve dans les conditions fondamentales de la vie humaine; mais nous ne nous connaissons pas mutuellement. Les hommes mèneraient entre eux une vie bien meilleure si cette connaissance était plus grande et éviteraient ainsi certaines formes perturbatrices de la vie en commun.

Les exigences de la collectivité ont réglé les rapports des hommes dès l'origine; car la vie collective préexistait à une vie plus individualisée. L'impératif de la vie en commun est aussi élémentaire que celui que, par exemple, l'influence de la température impose aux hommes : protection contre le froid, construction d'habitations etc. Il n'y a dans l'histoire de la culture humaine aucune forme de vie qui ne soit menée socialement. On aperçoit même l'exigence communautaire dans la Religion où la sanctification des formes sociales sert de lien à la collectivité.

Ce phénomène s'explique aisément. À travers l'ensemble du règne animal prévaut la loi, le principe, que toutes les espèces faiblement pourvues par la nature ne trouvent de nouvelles forces que par l'association et, dès lors, se comportent d'une manière originale. Darwin, déjà, fait remarquer qu'on ne trouve jamais d'animaux faibles vivant isolément. Il faut tout spécialement compter parmi eux l'animal humain qui apparaît incomparablement plus menacé que toute autre espèce vivante. Il n'a ni la dentition, ni la finesse de l'ouïe, ni l'acuité de la vue, ni la puissance musculaire, ni la promptitude à la course pour sortir indemne de la lutte. De là vient que l'organe psychique de l'homme soit tout pénétré des conditions de la vie en groupe.

Dès les origines, la vie collective a permis à l'homme, par une sorte de division du travail (qui n'amène pas la séparation mais la cohésion) d'affronter des tâches où l'individu isolé aurait fatalement succombé. Seule la division du travail était en état de lui procurer des armes offensives et défensives et, d'une manière générale, tous les biens dont il avait besoin pour se maintenir et que nous comprenons aujourd'hui dans la notion de culture.

Si l'on considère au milieu de quelles difficultés les enfants viennent au monde, quelles variétés de maladies et d'infirmités menacent un être humain, surtout lorsqu'il n'est encore qu'un nourrisson, on se rend compte de l'énorme quantité de sollicitude qui devait entrer en jeu pour assurer le maintien de la société humaine.

Nous trouvons un autre indice de la nature foncièrement sociale de l'Homme dans le langage articulé, cet admirable chef-d'oeuvre qui distingue l'homme de toutes les autres espèces vivantes. Pour un individu vivant seul, le langage serait une parfaite superfluité. Il compte avec la vie commune des hommes; il en est à la fois le produit et le lien. Cette connexion trouve une sorte de preuve dans le fait que des hommes ayant grandi dans des conditions qui contrarient ou obstruent la réunion avec d'autres hommes, ou se refusant eux-mêmes à ce contact, souffrent presque sans exception d'une carence affectant le langage. C'est comme si ce lien ne pouvait se former et se maintenir que lorsque le contact avec les semblables est assuré. Le langage présente une signification des plus profondes pour le développement de la vie psychique humaine.

Si on se représente maintenant comment le progrès alla plus loin, on arrive aux origines de la logique. La pensée n'est possible que si elle dispose du langage qui seul, en permettant la formation de concepts, nous met en mesure d'admettre des distinctions et d'établir des conceptions qui ne soient pas propriété privée, mais bien commun. La logique porte en soi l'exigence de la validité générale.

De même notre sensibilité et son expression ne s'expliquent que si on suppose une valeur générale, et la joie que nous fait éprouver ce qui est beau, n'obtient sa raison d'être que si on comprend que le sentiment et la connaissance du beau et du bien sont nécessairement un bien commun.

Nous arrivons ainsi à reconnaître que les notions de raison, de logique, de justice, d'éthique et d'esthétique sont liées à la vie collective des hommes, et qu'en même temps elles sont les moyens de liaison destinées à protéger toute culture contre la désagrégation.

Ce sont elles qui ont façonné l'organe psychique. De là vient que la confiance, la fidélité, l'ouverture d'esprit, l'amour de la vérité, etc, sont proprement des exigences fondées par un principe de communauté d'une valeur générale.

Ce que nous appelons un "bon" ou un "mauvais" caractère ne peut être jugé que du point de vue de la communauté. Les caractères, de même que toute production de nature scientifique, politique ou artistique ne s'avèreront jamais grands et précieux qu'en présentant de la valeur pour la communauté. Ce à quoi nous comparons l'individuel c'est au type idéal d'un homme de la communauté, d'un homme qui maîtrise les tâches s'offrant à lui d'une manière valable pour tous, d'un homme qui suit *les règles du jeu de la société humaine*. (Furtmüller).

Dans le cours de nos exposés il apparaîtra qu'aucun homme, au sens intégral du mot, ne peut se développer sans cultiver et mettre suffisamment en œuvre le sentiment de communion humaine.

Le sentiment de solidarité, de communion, est implanté de nature dans l'âme enfantine, et il ne quitte l'individu que sous l'action des plus graves déviations. À travers la vie, il se restreint ou s'amplifie. Dans les cas favorables, il dépasse le cercle des membres de la famille pour s'étendre à la tribu, au peuple, à l'humanité toute entière. Il peut même franchir ces limites et investir tout le règne animal, végétal et, finalement, le cosmos.

L'empathie prend déjà consistance quand on parle à quelqu'un. Impossible de rien pressentir d'un homme s'il n'y a identification à la situation de celui-ci. Autres manifestations d'empathie : les cas où un sentiment bien caractéristique s'empare du sujet s'il remarque que quelque danger menace autrui. En pareilles circonstances l'empathie s'intensifie parfois à tel point qu'involontairement, sans être exposé soi-même, on émet des gestes de protection ou de défense. Ou encore, ce qu'on ressent quand on voit quelqu'un nettoyer des vitres aux fenêtres d'un étage élevé, ou quand on assiste à l'infortune d'un orateur restant court.

Au théâtre, on n'évitera guère de partager les sentiments qu'expriment les acteurs, et de jouer intérieurement avec eux, les différents rôles.

Cela étant, si on cherche d'où vient cette fonction, cette possibilité de ressentir les émotions, sensations ou sentiments qu'aurait au-

trui, l'explication se trouve dans le sentiment inné de communion humaine. Sentiment d'ordre universel, reflet de la solidarité de tout le cosmos, qui vit en nous et dont nous ne pouvons nous défaire intégralement, et qui rend capable de pressentir des choses situées à l'extérieur de notre corps.

On peut déjà observer la gradation de ce sentiment chez les enfants : il y en a qui s'occupent de leurs poupées comme si c'était des êtres vivants, alors que d'autres ne s'intéressent peut-être qu'à découvrir ce qu'il y a à l'intérieur.

Lorsque les rapports de communion sont détournés des humains et reportés sur des choses sans vie ou de peu de valeur, le développement psychique peut faire totalement faillite. Les cas fréquents chez les enfants de tortures infligées à des animaux ne se conçoivent que si on admet qu'il y a absence presque totale de cette empathie qui permet le contact avec la sensibilité des autres êtres.

Dans la Société il n'y a pas de place pour les déserteurs. L'aptitude à s'adapter y est nécessaire. Jouer le jeu consiste à aider les autres, non pas à s'approprier la direction à seule fin de dominer. À quel point il en est ainsi, nombreux sont ceux qui l'ont observé en eux-mêmes ou chez quelqu'un de leur entourage. Tel fera des visites, se comportera fort bien, ne dérangera pas autrui, mais ne pourra devenir un ami chaleureux; son impulsion à la puissance y fait obstacle. Aussi les autres non plus ne s'attacheront-ils pas à lui avec empressement. On le verra souvent garder le silence à table; il ne montrera pas la physionomie d'un être porté à la joie; il fera peu de choses pour stimuler la compagnie. Le dialogue lui plaira mieux qu'un entretien au milieu d'un cercle plus nombreux. Son originalité se montrera par son opiniâtreté à vouloir avoir toujours raison, même s'il s'agit de vétilles. Ou bien se produiront en lui des états inexplicables. Il sera fatigué sans savoir pourquoi, se précipitera en toute hâte sans que cela le fasse avancer, ne pourra pas dormir, perdra des forces, aura toutes espèces d'indispositions; bref, il fait entendre on ne sait combien de plaintes qu'il ne peut en général exactement définir. Il est en apparence malade; il est "ner-

veux". En réalité, il n'y a là que manœuvres insidieuses pour détourner sa propre attention de la situation véritable.

Tous les phénomènes nerveux de ce genre ont pris naissance à l'instant où l'individu s'effraie d'avoir à remplir les obligations nécessaires au maintien de la société humaine. Il nuit d'abord à son entourage et ensuite, de proche en proche, à tout le monde.

Il y a des cas dans lesquels il est difficile d'évaluer l'étendue du sentiment de communauté. Il ne reste alors qu'à remonter à ses racines. Si, par exemple, il s'agit d'apprécier le cas où un chef d'armée, qui tient déjà la guerre pour perdue, envoie encore à la mort des milliers de soldats. Naturellement, selon son point de vue, il aura agi ainsi dans l'intérêt de la collectivité, et beaucoup acquiesceront. Mais nous sommes peu portés, de nos jours à voir en lui l'homme vraiment préoccupé de son prochain, quelque motif qu'il puisse invoquer. En pareil cas, nous devons nous référer à un point de vue présentant une valeur générale. Ce sera pour nous celui du bien de la totalité.

C'est dans toutes les manifestations de la vie d'un homme que se montrera la dimension du sentiment de communion humaine. Cela s'exprimera par exemple, par la manière de porter son regard sur autrui, de lui tendre la main, de lui adresser la parole.

Pour montrer quel abus peut sévir en l'espèce, exposons ici un cas soumis à notre expérience.

Un jeune homme raconte qu'un jour, nageant en mer avec plusieurs camarades, ils avaient abordé dans une île. L'un d'eux, comme il se penchait au bord de la côte rocheuse, vint à perdre l'équilibre et tomba à la mer. Le jeune homme se penchant aussi, regardait son camarade s'enfoncer dans l'eau. En y réfléchissant plus tard il fut frappé de constater qu'il n'y avait en lui que pure curiosité. Heureusement, l'accident ne fut pas mortel. Mais c'est de celui qui le raconte qu'il s'agit ici, et on est bien obligé de le considérer comme en grande partie dépourvu de sentiment de communion humaine. S'il s'avère d'autre part qu'il n'a jamais, à proprement parler, fait du mal à quelqu'un, qu'à l'occasion même, il peut se mettre en très bon termes avec tel ou tel, ceci

ne nous abusera pourtant pas sur la faiblesse de ce sentiment dans sa vie psychique. La conclusion reste cependant un peu risquée, aussi on ne l'établira pas sans plus ample information. Or voici le fantasme favori de ce jeune homme : il eut aimé se trouver dans une belle maisonnette au milieu des bois, à l'écart de toute compagnie. C'est aussi cette retraite qu'il se plaisait à reproduire par un dessin. Si, sans émettre des considérations morales, nous constatons qu'un développement défectueux a contrarié l'épanouissement du sens altruiste, nous ne risquons guère de le calomnier.

L'isolement peut se présenter sous des formes variées. Les gens qui s'isolent parlent peu ou pas du tout, ne regardent pas autrui en face, n'entendent pas ou ne prêtent pas attention à ce qu'on leur dit. Dans toutes les relations sociales, même les plus simples, ils apportent une certaine froideur, de nature à les séparer de l'autre. Cela se voit dans leur manière de tendre la main, dans leur ton, dans leur façon de saluer ou de répondre à un salut. Chacun de leurs gestes donne à penser qu'ils tiennent les autres à distance. L'isolement constitue leur monde, leur destin. Cela se constate parfois au sujet de groupes entiers. Chacun n'a-t-il pas connu de ces familles qui se ferment hermétiquement aux approches de l'extérieur ? Regardez-y de plus près : jamais n'y manquera la conviction intime d'une noble supériorité. La tendance à s'isoler gagnera des classes sociales, des religions, des nations, des races. Il n'est pas rare d'en trouver une illustration dans les villes où l'urbanisme contribue à la ségrégation sociale.

Jusqu'à ce jour, notre civilisation n'est que trop portée à dévier dans l'isolement des nations, des confessions ou des classes. Le plus souvent il n'en résultera que conflits, tôt ou tard pétrifiés sous forme de tradition inefficace et dépassée. Une classe ou un peuple ainsi orientés, ne manquent pas non plus de se tenir pour spécialement distingués, de se glorifier d'être l'élite et de ne connaître des autres que du mal.

Assurément, la famille est propre à développer le sentiment de communion humaine, mais seulement jusqu'à un certain point, si nous

nous rappelons ce qui a été dit de l'impulsion à la puissance et à l'autorité.

Les premiers mouvements affectueux se produisent dans les rapports de l'enfant avec sa mère. Celle-ci est pour lui la première incarnation du prochain. C'est en elle qu'il apprend à reconnaître et à éprouver le "prochain de confiance", le "tu". Nietzsche disait que chacun se crée l'image idéale de sa bien-aimée d'après ses rapports avec sa mère. Déjà, Pestalozzi avait montré comment c'est la mère qui donne à son enfant la lumière qui orientera ses relations avec les autres humains.

De cette relation avec la mère peuvent aussi procéder des lacunes du comportement social. Deux fautes principales peuvent se produire : d'une part il est possible que la mère ne remplisse pas sa fonction. L'enfant grandit comme s'il se trouvait en pays ennemi. Si quelqu'un veut améliorer un pareil sujet, cela ne peut se faire qu'en s'appropriant la fonction qui n'a pas été, au préalable, remplie envers lui. L'autre grande erreur souvent commise se produit lorsque la mère se consacre bien à son office, mais si intensément, qu'il n'y a plus possibilité d'étendre plus loin l'application du sentiment de communion humaine. Ce sentiment qui s'est développé chez l'enfant, la mère le fait aboutir uniquement à elle. L'enfant n'a plus d'intérêt à témoigner qu'à sa mère. Le reste du monde s'en trouve exclu. Dès lors, pour ces enfants-là, pas de base où puisse se développer la socialisation.

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. C'est ainsi que la Bible formule un point de vue pressenti déjà il y a des milliers d'années. Si on réfléchit sur le sens de cet aphorisme, qui exprime une profonde et vénérable expérience, on reconnaît la disposition à servir, à aider, qui apporte avec elle une sûre compensation et une harmonie de la vie psychique, tandis que l'individu porté à recevoir, acquérir ou prendre, reste le plus souvent insatisfait, écartelé, hanté par la pensée de ce qu'il lui faudrait encore atteindre pour être heureux. Il exige la soumission des autres aux lois qu'a promulgué son égoïsme : il réclame un autre ciel que celui qui existe, un autre mode de pensée et de sensibilité.

1933

L'évidence du lien social se fait sentir dès la naissance, c'est pour-quoi nous insistons sur l'extrême importance de la mère. L'héritage biologique du sentiment social humain est confié à ses soins. Les rapports avec son enfant sont ceux d'une collaboration intime dont tous les deux tirent profit et non pas comme le croient certains, une exploitation unilatérale, sadique, de la mère par l'enfant. Dans les gestes les plus banals elle peut renforcer ou gêner le contact. Sa compréhension et son habileté peuvent être déterminantes. Le renoncement à ce tout-puissant levier du développement de l'humanité nous amènerait au plus grand embarras. D'ailleurs, ce besoin du contact maternel en tant qu'acquisition irréversible de l'évolution, s'opposerait avec acharnement à sa destruction. Et on sait que l'enfant lui-même peut forcer ce contact par son attitude, même en cas de carence grave chez la mère.

Néanmoins, à notre époque, l'amour maternel ne suffit pas aux besoins de la société. On devra ajuster à l'idéal social l'usage de ce bien. Nous avons déjà souligné le fait qu'il peut être trop faible ou trop fort. Mais même dans le meilleur des cas, le père, les autres enfants, les proches, doivent aussi favoriser ce travail de coopération en entraînant l'enfant à devenir un collaborateur égal en droit et non pas un ennemi de la Société. Plus il aura l'impression qu'on peut se fier aux autres, plus il sera enclin à collaborer spontanément.

Le développement harmonieux dépend de la faculté à prendre contact avec les autres dans la petite enfance. Dès la troisième, quatrième ou cinquième année, se révèle l'aptitude à se joindre aux autres, à être un partenaire qui aime aider et qui, là où ses forces ne suffisent pas, se laisse volontiers aider. On pourrait remplir des volumes sur l'enfant "bien tempéré". Ici, il faudra se contenter de souligner que l'enfant doit se sentir à la maison un membre de la famille à part entière.

On ne peut pas ramener à la pulsion sexuelle le fait que souvent, chez les filles on trouve un plus grand contact avec le père, chez les garçons un plus grand contact avec la mère. Ceci doit être examiné d'après les principes développés ci-dessus. À cette occasion on observera que les pères se conduisent souvent délicatement vis-à-vis de leurs filles comme ils le font avec des jeunes filles et des femmes. J'ai pu observer qu'à l'occasion, l'instinct sexuel s'en mêle, quoique rarement de la façon exagérée que présente Freud. Ces enfants essayent de réaliser tout leur développement (y compris leur développement sexuel), à l'intérieur de la famille, ou mieux encore en liaison étroite avec la personne qui les gâte, en excluant toutes les autres.

La puberté est considérée par beaucoup comme un sombre mystère. Or, à cette période, on retrouve simplement ce qui sommeillait en puissance chez l'enfant. Si, jusque-là, son sentiment social était déficient, sa période pubertaire se déroulera en conséquence. On ne pourra que mieux constater jusqu'à quel point l'enfant est préparé à la coopération. Il dispose d'un terrain d'action plus vaste et d'une plus grande force. Avant tout, il est poussé à vouloir démontrer, d'une façon qui lui semble séduisante, qu'il n'est plus un enfant (ou, ce qui est plus rare, qu'il l'est encore). S'il y a une lacune dans le développement de son sentiment de solidarité, alors une déviation asociale plus nette apparaîtra dans la voie erronée ou sa vie s'est engagée.

L'enfant, jusque-là à l'arrière-plan, se rapproche bientôt du front de la vie : la société, le travail, l'amour. Tous les trois demandent pour leur solution un intérêt développé envers autrui. Celui qui a été élevé pour la vie en commun gagnera facilement des amis. Il trouvera aussi de l'intérêt à toutes les questions qui concernent l'humanité; son point de vue et sa conduite seront ajustés pour le bien-être de celle-ci. Il ne cherchera pas à attirer l'attention par des actions d'éclat (bonnes ou mauvaises). Sa vie en société sera constamment inspirée par la bonne volonté, même s'il élève sa voix contre ceux qui menacent la Société.

À l'inverse, à cette période, nous pouvons trouver la timidité, la méfiance, une susceptibilité exagérée, la tromperie, la calomnie, la haine d'autrui, la tendance à la domination et toutes sortes de vanités.

À la place du sens commun ils ont une intelligence privée qu'ils utilisent adroitement pour suivre en sécurité un chemin écarté. Il y a toujours de la part de ces individus une attitude hostile face à la contrainte de la vie en commun qui leur semble intolérable et les menace dans la recherche d'une supériorité personnelle. Là où la peur de la défaite les éloigne d'une façon quasi permanente du cercle de la collaboration humaine, ils ont conscience de cet éloignement et en jouissent comme d'un soulagement et comme d'un privilège. Cette prédilection pour l'arrière-plan de la vie est renforcée par la manière de penser et d'argumenter. Parfois aussi, par des idées obsessionnelles ou par des sentiments de culpabilité stériles. (Chaque être humain voudrait pouvoir revenir sur bien des faits de son passé mais c'est une erreur d'en tirer prétexte pour ne pas coopérer.)

À tout âge, des traits de caractère tels que l'anxiété, la timidité, l'habitus taciturne, le pessimisme, caractérisent un contact depuis longtemps insuffisant avec les autres, et se renforcent sensiblement en cas d'épreuve sévère imposée par le sort. Par exemple, à l'occasion de difficultés conjugales ou professionnelles, de la perte d'une personne aimée, de revers de fortune, de déceptions de toutes sortes. Alors souvent le sujet désespère du monde entier (même s'il ne s'y est jamais intéressé auparavant).

Je voudrais encore mentionner une dernière épreuve : la peur de la vieillesse et de la mort. Elles n'effrayent pas celui qui est convaincu de son immortalité, dans l'image de ses enfants ou dans la conscience de sa contribution à la civilisation en marche. On trouve souvent des femmes atteintes par la superstition des dangers de la ménopause. Celles surtout qui estiment leur valeur non pas d'après le degré de coopération mais d'après la jeunesse et la beauté, souffrent d'une façon extraordinaire, adoptent une attitude hostile, comme pour se défendre contre une injustice et tombent dans un état de dépression qui peut aboutir à une véritable mélancolie. Il n'est pas douteux que notre civilisation n'a pas donné aux hommes et aux femmes d'un âge avancé, la place qui leur est due, place qu'un droit évident devrait leur réserver, ou au moins leur donner la possibilité de créer. Malheureu-

sement, à cette période se manifeste chez beaucoup une limitation du désir de collaborer. Ils exagèrent leur importance, veulent tout savoir mieux que les autres, s'obstinent dans un sentiment de frustration et contribuent ainsi à créer cette atmosphère que, depuis longtemps peut-être, ils ont redoutée.

Les trois grands problèmes de la vie que chacun doit résoudre, et qu'il résout à sa manière, les questions de la société, du travail et de l'amour, ne pourront être envisagés à peu près correctement que par des êtres pour lesquels l'effort en faveur de la communauté est devenu une question vitale.

Dans l'amour, si richement pourvu de satisfactions d'ordres physique et psychique, le sentiment de solidarité se montre comme le créateur immédiat et incontestable de notre destinée.

Une situation à deux personnes a sa structure propre et ne peut être envisagée à la manière d'une situation à une personne. La structure de l'amour implique, puisqu'elle est problème et non point final (avec généralement la perspective de la descendance) une option sur l'immortalité. Pour cette raison, l'éducation des enfants devrait se faire dans la perspective du progrès de l'humanité. Quand je dis que l'amour est un problème social, c'est parce qu'il ne pourra être résolu par celui qui montre peu d'intérêt pour son partenaire et qui ne porte pas en lui le sentiment qu'il participe à l'évolution de l'humanité. Ainsi pouvons-nous constater chez tous les pervers qu'ils ne sont pas devenus des partenaires dans le sens social du mot.

Une nécessité semblable se rencontre dans l'amitié. Il est évident que cette structure implique l'exclusion de questions d'inégalité, de doute réciproque, d'idées ou de sentiment hostiles.

C'est toujours du manque de sens social, qu'on le nomme comme on le voudra - solidarité, coopération, humanisme ou même "idéal du moi" - que naît l'insuffisance de préparation aux problèmes de la vie.

Les égarements du criminel nous montrent l'extrême limite que peut atteindre la carence de sentiment social. La structure psychique du criminel montre nettement un style de vie de caractère actif (ce

qu'il ne faut, pas confondre avec le courage tourné du côté positif) mais qui, depuis l'enfance, s'arroge le droit d'exploiter pour lui-même la contribution des autres. Il est évident qu'il s'agit là de créations du style de vie et non de ce processus que Freud a appelé "régression". La ressemblance de ces attitudes avec des attitudes antérieures ne doit pas être considérée comme une régression vers un stade infantile ou archaïque. Chaque problème humain vise toujours l'avenir, même s'il puise dans le passé du matériel pour le construire.

La reculade de l'individu devant l'accomplissement d'une tâche vitale impose à la société un fardeau. C'est une exploitation. Le manque de collaboration des uns doit être compensé par un plus grand rendement des autres (que ce soit dans le cadre de la famille ou celui de la société).

Chacun s'incline plus ou moins docilement devant la loi d'airain de la société idéale. Elle détermine le jugement général quant à l'activité et la paresse.

Pourquoi dois-je aimer mon prochain ? La réponse résulte implicitement des liens structurels des êtres humains entre eux et la perspective de la société idéale. Celui-là seul qui porte en lui et dans sa loi dynamique une part suffisante de ce but social, et pour qui cela est aussi naturel que de respirer, pourra résoudre les conflits qui le concernent. Entre ceux qui, en connaissance de cause ou non, se rangent à ce point de vue et nombre d'autres qui n'en tiennent pas compte, s'ouvre un abîme infranchissable. L'opposition entre ces deux groupes remplit le monde de disputes mesquines et de luttes gigantesques.

C'est pourquoi je considère qu'il n'y a pas d'autre mesure pour évaluer ce qui est juste et ce qui est erroné que le degré de développement du sentiment social. Ainsi apparaît une méthode qui, autant pour éduquer que pour arbitrer les divergences, offre un degré surprenant de certitude. Mais il faut insister sur le fait que ma méthode, tout en essayant d'améliorer, ne condamne pas. Elle décharge l'individu d'une partie de sa responsabilité, qu'elle impute aux défauts de notre civilisation, défauts dont nous sommes tous co-responsables et qu'elle

convie à collaborer pour les faire disparaître. La partie progressiste de l'humanité a pour devoir, non seulement d'éclairer et d'éduquer, mais aussi de ne pas considérer le non-initié comme s'il pouvait réaliser ce qui ne peut l'être qu'avec un esprit de solidarité développé. Car le non-initié ressent, lorsqu'il se heurte à un problème qui exige un fort sentiment social, un effet de choc qui engendre la formation d'un complexe d'infériorité donnant lieu à son tour à toutes sortes d'échecs.

Les récalcitrants eux-mêmes, ne sont pas absolument sans valeur. Par leurs erreurs, ils éveillent le sens critique des autres et leur permettent d'acquérir une meilleure compréhension. Ils contribuent ainsi au sentiment d'infériorité agissant. Même ceux qui ne comprennent pas que dans la vie psychique de l'homme se trouve l'élément générateur du sentiment social ou de son impératif : "Aime ton prochain"; tous ceux qui sont préoccupés de découvrir la canaille cachée qui se camoufle en nous, insistant avec un étrange acharnement sur les stades primitifs de notre développement, apportent un stimulant précieux à l'effort de l'homme pour s'élever.

Quels que soient les changements que l'avenir apportera aux méthodes de production et de distribution, la nécessité s'imposera d'une plus juste appréciation de la puissance du sentiment social, que ces changements soient obtenus par la force ou par un consentement mutuel.

Le droit à une subsistance suffisante du chômeur, victime des crises économiques et de surproduction, est aujourd'hui généralement reconnu. Ceci est effet, non pas de la peur d'une menace possible, mais de l'accroissement du sentiment de solidarité. D'une façon générale, on peut dire que le principe social s'est imposé : aider celui qui trébuche et ne pas le renverser.

Le fait d'adorer un fétiche, un lézard, un phallus, à l'intérieur d'une tribu, favorisa la vie collective par le fait que celui qui se trouvait sous la loi de la même ferveur religieuse fut considéré comme frère, comme tabou, et fut recommandé à la protection de la grande

tribu. La force originelle qui fut si efficace dans l'édification des buts religieux et qui devait aboutir à lier entre eux tous les êtres humains, n'était rien d'autre que le sentiment social qu'il faut considérer comme le résultat d'un effort ascensionnel au cours de la poussée impérieuse de l'évolution.

Notre idée du sentiment social comme norme pour l'humanité représente un idéal directeur. Nous ne pouvons accorder de prix à l'activité d'une masse (comme à celle d'un individu) que si elle aboutit à des créations de valeur pour l'avenir de l'humanité. Cela devient encore plus convaincant, pour ne pas dire évident, lorsque nous nous demandons : que sont devenus ces êtres humains qui n'ont en rien contribué au bien de l'humanité ? Voici la réponse : ils ont disparu jusqu'au dernier reste. Ils se sont éteints corps et âme. La terre les a engloutis. Ils ont subi le sort de ces espèces animales disparues qui n'ont pas pu trouver l'harmonie avec les données cosmiques. Il y a sûrement là une ordonnance secrète. C'est comme si le cosmos inquisiteur ordonnait : "Allez-vous en ! Vous n'avez pas saisi le sens de la vie."

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

VIII

Mieux vaut prévenir que guérir

"L'enfant est le père de l'homme"

W. Wordsworth

1926

[Retour à la table des matières](#)

La première constatation qui s'offrit à notre recherche, la voici : les stimulants les plus forts pour l'éducation de l'âme humaine émanent de la toute première enfance. En soi cela n'est pas une découverte spécialement frappante; des constatations analogues se rencontrent chez la plupart des chercheurs. Il existe maints et maints travaux consacrés à l'étude de ces premières années de la vie. Ces matériaux s'entassent; il y a là des réserves pour de longues années de recherche et chacun peut y trouver du nouveau aussi intéressant qu'important. C'est ainsi que la vie psychique infantile devint le pôle de notre science. En même temps cette science constitue pour nous un moyen de prévenir des fautes. Sur la base de nos connaissances, nous en vîmes tout naturellement au travail d'éducation auquel nous nous consacrons depuis des années.

Un enfant qui, pour la première fois, se lève du sol, entre en cet instant dans un monde tout nouveau ; il peut ressentir, du fait de la force avec laquelle il se dresse sur ses pieds, une espérance, une confiance accrue en la vie; il peut, en risquant ses premiers pas, soit éprouver des difficultés soit n'en rencontrer aucune. De telles impressions, des événements qui pour nous adultes apparaissent comme d'insignifiantes vétilles, exercent une énorme influence sur la vie psychique infantine, et avant tout sur la conception que l'enfant se fera du monde.

Parmi les organes à l'aide desquels l'enfant cherche à maîtriser le milieu qui l'entoure, priorité est donnée aux organes des sens. C'est surtout le monde visible qui se présente à l'Homme et lui fournit les éléments principaux de son expérience. Ainsi se constitue l'image visuelle du monde dont la signification incomparable consiste en ce qu'elle dispose d'objets persistants contrairement aux autres organes qui, le plus souvent, sont attachés à des sources mouvantes, que ce soit l'oreille, le nez, la langue ou (en grande partie) la peau.

Il importe de placer le jeune enfant dans des conditions évitant de donner essor à une fausse conception de la vie. Décisifs sont, à cet égard, la force et l'équilibre de son état organique, la qualité de son insertion sociale et la personnalité propre à l'éducateur.

Tout projet éducatif procède de l'intention, consciente ou non, d'aider l'enfant à sortir de son insécurité, de le munir pour la vie de savoir-faire, de connaissances, d'une compréhension cultivée ainsi que du sentiment qui prend les autres en considération. Tous ces efforts, d'où qu'ils viennent, doivent d'abord être interprétés comme tendant à procurer à l'enfant, à mesure qu'il grandit, des voies nouvelles où il puisse se défaire de son sentiment d'incertitude et d'infériorité. En fait, une éducation consiste surtout à faire éviter des erreurs. Encore est-il nécessaire de connaître les connections qui montrent comment un développement humain entaché d'erreurs qui le font dévier, peut tourner en tragédie.

Les difficultés pédagogiques surviennent lorsqu'on a à faire avec des enfants qui occupent une position de combat envers leur entourage. Même si l'éducateur connaît bien ses obligations fondées sur la logique de la vie, il ne lui est pas possible de rendre cette logique également évidente pour l'enfant. Le seul moyen consiste à considérer et traiter l'enfant, non pas comme objet mais comme sujet, comme pleinement égal en droit à ses compagnons adultes, comme un camarade. Il sera dès lors moins exposé à souffrir d'un sentiment d'oppression, à se poser en adversaire, position où, dans notre civilisation, se développe automatiquement cette fausse ambition qui, à des degrés et quantités variables se mêle à toutes nos pensées, à tous nos actes et à tous nos traits de caractère, causant régulièrement un alourdissement de l'existence, et aboutissant parfois à la destruction même de la personnalité. Or, au sein de la famille le conflit n'est évitable que si les éducateurs peuvent refréner leur impulsion à la puissance. S'ils disposent, en outre, d'une bonne compréhension du développement, ils sauront ainsi éviter que les traits de caractère de l'enfant ne s'aiguisent à outrance, que le courage ne dégénère en témérité, l'indépendance en brutal égoïsme.

L'adhésion aux exigences de la collectivité présuppose une vie commune non contrariée. Il est aisé d'y amener l'enfant aussi longtemps qu'il n'a pas pris envers son entourage une position hostile.

Ceux-là seront les mieux disposés à se laisser influencer, éclairer, en qui le sentiment de communion humaine aura le moins été contrarié et qu'en retour y répugneront le plus ceux chez qui l'aspiration à la supériorité aura atteint un degré impérieux. L'aptitude à l'éducation est inversement proportionnelle à l'intensité de la soif de puissance.

Si on se demande comment peuvent se réaliser les influences agissant sur autrui, la réponse selon nous est qu'ici encore il s'agit de phénomènes de solidarité. Nous admettons que notre vie entière se déroule selon la possibilité d'influences réciproques; influence très accentuée en certains cas comme dans les relations entre maître et élève, parents et enfants, mari et femme. Mais on sera plus ou moins influençable suivant que les droits du sujet sur lequel il est agi seront plus ou

moins reconnus. On est donc fondé à attendre d'enfants qui se sentent opprimés par leur entourage, peu d'inclination à subir l'influence de leurs éducateurs. Il y a certes des cas où la pression est si forte qu'elle balaie toute résistance. Il n'est pas permis de reconnaître à cette obéissance toute espèce de valeur féconde. Elle revêt quelquefois une allure grotesque, (obéissance aveugle). On est alors en présence d'un individu qui toujours attend que vous lui commandiez les pas et les démarches nécessaires. Le danger inhérent à cette soumission va très loin. De tels sujets obéissent à quiconque vient à les prendre sous son pouvoir. Sur un ordre de lui, ils commettront jusqu'à de graves délits. Ces êtres-là peuvent même éprouver dans une telle obéissance une sorte de satisfaction à leur ambition.

Parmi les handicaps qu'un enfant a à combattre au cours du développement de sa vie psychique, et qui entraînent pour lui une difficulté à édifier son sentiment de communion humaine, nous pouvons saisir ceux qui, provenant de la défectuosité de la Société, se manifestent dans la situation économique de la famille et ceux qui résultent des déficiences des organes corporels. Au sein d'un monde où toute la culture compte avec la force et la santé, nous voyons les enfants pourvus d'organes déficients s'adapter difficilement aux exigences de la vie. Tels sont par exemple les enfants qui éprouvent de la difficulté à apprendre certains mouvements ou ceux qui ne parlent que tardivement; leur activité cérébrale se développe plus lentement que ne le veut notre modèle culturel. Certains enfants viennent au monde pourvus d'une motilité accentuée. Ils sont toujours en mouvements. Même quand ils dorment, cette impulsion à remuer ne saurait se calmer. La pétulance de ces enfants ne doit pas être blâmée comme une faute.

Au cours du temps peut s'établir de soi-même une adaptation sans que persiste un dommage durable; à condition qu'auparavant, l'amertume résultant de l'état de détresse psychique où s'opère la croissance (et à quoi s'ajoutent souvent des conditions économiques précaires) n'a pas introduit dans la mentalité de ces enfants une dépression qui souvent se fait sentir dans leur vie ultérieure. Il est facile de comprendre que les règles du jeu de la société humaine soient mal suivies

par ces enfants-là. Ils verront avec défiance l'agitation qui se déploie autour d'eux et ils inclineront à se tenir à l'écart, à se dérober à leurs tâches. Leur intérêt se porte beaucoup plus sur les ombres de l'existence que sur ses faces lumineuses. En général, ils grossissent les unes et les autres, en sorte qu'ils restent en permanence dans une position de combat, revendiquent pour eux-mêmes une mesure spéciale d'attention et inclinent à penser plus à soi qu'à autrui. Comme ils conçoivent les exigences de la vie comme des difficultés et non comme un attrait; comme ils font face à tous les événements avec une stratégie anticipatrice poussée trop loin, il se creuse entre eux et leur entourage un fossé profond.

Des difficultés analogues peuvent survenir lorsque la tendresse des proches est insuffisante, circonstance susceptible elle aussi d'entraîner pour le développement de l'enfant des conséquences graves. Il n'apprend pas à connaître l'amour et ne sait pas en faire usage. Quand il en est ainsi, on risque qu'il soit très malaisé de faire éprouver à un individu qui a grandi dans ces conditions un vif échange de tendresse. Exclure les émotions et les rapports affectueux fait désormais partie constitutive de son être. Le même effet peut se produire si les parents, les éducateurs agissent sur lui selon telles ou telles maximes pédagogiques qui lui font ressentir les marques de tendresse comme impraticables ou risibles. C'est surtout le cas des enfants qui furent l'objet de railleries. Il n'est pas rare de les voir inclinés à associer à la tendresse l'impression du ridicule. Ils se montreront dominés par une crainte du sentiment les portant à considérer toute émotion tendre, toute impulsion affectueuse comme indignes d'un homme. Ce sont des sujets qui, dans leur enfance déjà, ont imposé une barrière à toutes les relations aimantes pouvant survenir par la suite. Gardant le silence, aigris, effrayés, ils n'ont pas tardé à se retirer peu à peu du cercle de leur entourage, qu'il eut été de la plus haute importance de gagner, et d'insérer dans leur propre vie psychique. Si cependant, il se trouve dans cet entourage une personne qui rende possible la liaison avec l'enfant, cela s'accomplira avec une intimité toute particulière.

Tous ces individus inclinent en général à une conception pessimiste du monde et ils ne peuvent être satisfaits de leur existence s'ils ne trouvent à se délivrer des faux cadres où ils la placent. En sont également menacée ceux qui grandissent sous la lourde contrainte d'une éducation trop sévère. À ceux-là aussi la vie apparaît sous un jour défavorable car ils s'attendent sans cesse à éprouver de toutes parts des impressions pénibles. Ou bien ils se sentent victimes, recevant humblement toutes les difficultés surgies, ou bien ils les accueillent en gladiateurs toujours prêts à combattre un milieu ressenti comme hostile. Il est aisé de comprendre que de tels sujets s'appliqueront le plus souvent à assurer leurs arrières, prenant garde qu'aucun désastre ne les frappe et restant toujours défiants envers leur entourage.

Notre civilisation s'est abstenue de définir pour l'enfant une prise de position par rapport à la vie, (sauf une regrettable opposition à l'autre sexe). L'allure trépidante de notre époque, le défaut de principes pédagogiques vraiment éprouvés, et surtout la compétition, la concurrence universelles pénètrent jusque parmi les jeunes enfants et y tracent déjà les lignes directrices de leur avenir.

Il est un facteur dont le rôle pourrait passer assurément pour magique, c'est l'argent. Nombreux sont ceux qui croient qu'avec l'argent on peut tout. La possession et la puissance se rattachent tellement à l'argent et à la propriété que la poursuite de la richesse semble à beaucoup toute naturelle. C'est au point qu'on ne remarque plus qu'un grand nombre de ceux qui se mettent en quête d'argent sont uniquement poussés par la vanité.

Le jeu est inséparablement uni au développement psychique de l'enfant. (Gross, professeur de science pédagogique a montré comment le jeu des enfants est une préparation à l'avenir, la même tendance se trouvant d'ailleurs à la base des jeux des animaux.) Loin de le considérer comme une capricieuse fantaisie des parents ou des éducateurs, il importe d'y voir une aide à l'éducation, un stimulant pour l'esprit, pour l'imagination et pour l'adresse. Rien n'autorise à n'y voir qu'un passe-temps; aussi ne sera-ce pas impunément qu'on troublera un enfant dans son jeu; il constitue pour lui une activité professionnelle (du

moins c'est ainsi qu'il le conçoit). La manière dont l'enfant aborde le jeu, le choix qu'il fait de tel jeu ou de tel autre, la signification qu'il leur attribue, montrent comment est caractérisé son rapport avec son milieu, comment il se situe envers autrui, soit amicalement, soit avec hostilité et en particulier, si la tendance à dominer se montre prépondérante. Ceux qui s'écartent du jeu lorsqu'ils entrent en contact avec les autres joueurs sont souvent ceux qui y reviennent pour troubler la partie. Les facteurs principaux de cette attitude sont la sous-estimation de soi-même et, en conséquence, la peur de mal jouer son rôle. Autre facteur très clairement manifesté dans le jeu, le but de la supériorité qui se trahit dans la tendance à commander, à gouverner, à se pousser en avant.

En général, on pourra déterminer chez un enfant le degré du sentiment de communion humaine en observant comment il joue.

Mais un autre mobile est inhérent à certains jeux, c'est la possibilité pour l'enfant de se donner une activité. Nombreux sont les jeux qui placent au premier rang l'élément de création. Ceux qui offrent un large champ où exercer l'impulsion à créer recèlent une importante contribution à l'éclosion de la vocation future.

Il est intéressant d'observer dans les contes, comment l'aspiration à la puissance peut aller jusqu'à un idéal d'identification avec Dieu. (Exemple : "La cruche de vinaigre" d'Andersen). Cette prétention à la ressemblance divine marque le point extrême de la tendance à dépasser les limites de la personnalité.

Il existe encore un grand nombre d'écoles où l'éducation se donne pour idéal d'amener les hommes à ressembler à Dieu. Tel était auparavant l'idéal conscient de toute éducation religieuse. On ne peut que frémir en voyant ce qui en a résulté et reconnaître qu'il importe de nous procurer un idéal plus raisonnable. Un rôle revient ici aux mots de la Bible qui déclarent l'homme créé à l'image de Dieu; cela laisse dans l'âme enfantine des impressions souvent lourdes de conséquences. La Bible demeure, cela va sans dire, une œuvre magnifique qu'on lira toujours avec admiration; mais si on veut la faire connaître aux enfants, il

faut au moins la leur commenter afin qu'ils apprennent à se contenter de leur vie, à ne s'attribuer aucune espèce de force magique, à n'exiger jamais que tout leur soit soumis en leur qualité d'êtres créés à l'image de Dieu.

Toutes les aspirations, tous les intérêts qui se groupent autour du spiritualisme et de la télépathie sont la marque de personnes qui ne peuvent attendre pour sortir de leurs limites, qui s'attribuent des forces que nul être humain ne possède, qui parfois entendent s'élever au-dessus du temps et de l'espace en recherchant la compagnie des esprits défunts.

S'apparente de près à cette soif de divination et se rencontre aussi fréquemment, l'idéal du pays de Cocagne, de l'Utopie féerique où tous les vœux s'accomplissent. Certes, les enfants croient rarement à la réalité de ces descriptions imaginaires; mais si on considère l'intérêt passionné qu'ils éprouvent pour les enchantements de la magie, il est hors de doute qu'ils sont fascinés par ces imaginations. Souvent, cette fascination ne les a pas abandonnés même aux jours de l'extrême vieillesse.

L'institution familiale présente assurément d'indéniables, de précieux avantages. Il n'est guère possible de concevoir une structure où les jeunes enfants, soumis à une juste direction seraient mieux élevés qu'au sein de la famille (en particulier, quand surviennent les maladies, la famille apparaît comme le groupement le plus adapté à la sauvegarde de l'espèce.) Si les parents étaient sans exception de bons éducateurs, nous admettrions bien volontiers qu'aucune institution ne vaudrait la famille pour promouvoir une meilleure adaptation de l'espèce à sa mission dans le monde. Malheureusement, les parents ne sont ni de bons psychologues, ni de bons pédagogues. Ce qui, aujourd'hui, joue le rôle principal dans l'éducation au foyer c'est, à des degrés divers, un égoïsme familial de mauvais aloi qui réclame que les enfants soient couvés, tenus pour un bien sans égal, serait-ce aux dépens d'autrui. L'éducation familiale innocente aussi aux yeux des enfants l'idée qui les porte à vouloir s'élever au-dessus des autres et se considérer comme meilleurs, commettant ainsi les fautes les plus graves. Si notre

éducation familiale vise ainsi à éveiller chez l'enfant des idées de grandeur, ce n'est pas à la légère, par irréflexion, mais parce que notre culture, elle-même, est pénétrée d'une telle tendance. À cela s'ajoute l'organisation même de la famille qui ne veut pas se défaire du principe de l'autorité dirigeante du père, du pouvoir paternel. D'où l'extension du mal. Cette autorité qui ne repose que rarement sur le sentiment de communion humaine, ne provoque que trop vite une résistance ouverte ou larvée. On peut dire qu'elle n'est jamais purement et simplement reconnue. Ce qu'elle a de plus fâcheux consiste à la présenter comme un modèle à l'impulsion de l'enfant vers la puissance, en lui montrant la satisfaction, la jouissance associées à la possession de la puissance. Chaque enfant, de nos jours, veut être considéré de tous et il exige d'autrui cette déférence, cette soumission qu'il s'est habitué à voir apporter aux personnes les plus fortes de son entourage; il est ainsi amené à se poser en compétiteur vis-à-vis de ses parents et de son milieu en général. Nul doute qu'actuellement l'éducation reçue dans la famille ne stimule considérablement l'aspiration à la puissance. Cela se voit déjà chez les tout-petits qui aiment jouer au grand et cela persiste chez les adultes qui, jusque dans la période la plus avancée de leur vie, poussés parfois par le souvenir inconscient de leur situation de famille, traitent l'humanité entière comme si elle se confondait avec leur propre famille ou, lorsque leur attitude les a menés au naufrage, montrent une inclination à se retirer d'un monde devenu pour eux haïssable et à mener une existence solitaire.

Il peut également se produire des échecs lorsque, sous l'action d'une chaleur particulière qui accompagne l'éducation, l'enfant gâté développe au-delà de toute limite son penchant à la tendresse en sorte qu'il s'attache trop étroitement à une ou plusieurs personnes et ne veut rien abandonner d'elles. En raison de diverses erreurs, la tendre sensibilité de l'enfant prend souvent des proportions si grandes qu'il en vient à s'imposer certaines obligations envers autrui; cela peut se produire lorsque des adultes disent par exemple : "Fais ceci ou cela parce que je t'aime bien". Ces enfants-là saisissent aisément l'inclination des autres et ils s'en servent pour augmenter, par des moyens

semblables leur dépendance en rapport avec leur propre tendresse. Nul doute que le sort de l'individu ne subisse d'une éducation si partielle une influence nocive. Il peut alors se produire qu'un enfant, pour conserver la tendresse d'une grande personne, cherche à rabaisser un rival, le plus souvent son frère ou sa sœur, en dénonçant ses "méchancetés" ou en faisant semblant de le protéger ou de quelque autre façon pour briller au regard des parents pleins d'amour. Il ne reculera devant aucun moyen pour se mettre au premier plan. On se fera paresseux ou insupportable pour amener les autres à s'occuper davantage de vous; on sera sage pour être récompensé. On peut souvent observer comment l'un des enfants essaye d'attirer l'attention par un caractère indomptable, tandis qu'un autre (qu'il soit plus ou moins avisé que le précédent) cherche à obtenir le même résultat par une irréprochable droiture.

Une éducation soucieuse d'ôter du chemin de l'enfant les moindres traverses, risque autant de comprimer sa joie de vivre et sa libre participation au jeu de l'ensemble, qu'une éducation trop rigoureuse. En l'entourant d'une chaleur extrême, en accueillant par un sourire toutes ses manifestations d'originalité (ce qui fait qu'il peut tout se permettre) on le rend inapte à affronter plus tard le rude climat de la vie. Ces enfants-là sont privés de toute occasion qui leur permettrait de s'attacher plus tard à des personnes bien disposées pour les accueillir d'une manière juste (et à plus forte raison à ceux qui, égarés eux-mêmes par les difficultés de leur propre enfance, mettraient des obstacles à ce rapprochement). Ils vont presque automatiquement subir des contrecoups et des échecs dès qu'ils vont sortir du petit domaine où règne cette atmosphère de serre chaude, et qu'ils se trouveront aux prises avec une existence où personne ne se sentira les obligations de leurs éducateurs aveuglés par une excessive tendresse.

Si maintenant, nous nous demandons quelle autre institution pourrait être en mesure de porter remède aux défauts de l'éducation familiale, c'est immédiatement à l'école que nous pensons. Mais on doit constater que, sous sa forme actuelle, l'école n'est pas non plus adaptée à cette tâche. Il n'y a guère de maître qui puisse aujourd'hui se

flatter de reconnaître les défauts d'un enfant dans leur nature même et de les extirper. Il n'y est en aucune manière préparé. Il a à suivre un programme d'enseignement sans être autorisé à se soucier de savoir sur quel matériel humain il doit travailler. En outre le nombre beaucoup trop élevé d'élèves par classe lui rend impossible l'accomplissement de cette tâche. Jusqu'ici, l'école n'a procuré qu'une certaine somme de savoir dispensé aux enfants sans éveiller spécialement leur intérêt. C'est à pareille école que nous avons reçu nos normes pour juger et apprécier nos semblables !... On nous a bien appris à classer les choses entre bonnes ou mauvaises, mais il n'y a pas eu de révision. Introduits dans la vie avec cette lacune, toute notre carrière d'Homme se poursuivra sur une base insuffisante. Nous ne cessons, devenus adultes, de tabler sur les préjugés de notre enfance comme s'ils étaient sacro-saints. Nous ne nous apercevons pas qu'entraînés dans le tourbillon de notre civilisation compliquée, nous acceptons des points de vue on ne peut plus opposés à la réalité des choses.

Il nous faut donc chercher aussi, ailleurs que dans l'école s'il n'y aurait pas, malgré tout, quelque institution capable de combler cette lacune de l'éducation familiale qui empêche le développement harmonieux de la Société.

Certains penseront peut-être que la vie elle-même va s'en charger; mais la vie n'est pas en mesure de transformer un être humain. Rappelons ce que nous avons dit du mauvais usage des expériences : même lorsqu'un individu se sera largement égaré, il aura toujours tendance, soit à en rejeter la faute sur autrui, soit à penser avec fatalisme qu'il ne pouvait en être autrement. Il est très rare de voir quelqu'un qui s'est achoppé à la vie par sa faute s'arrêter et y réfléchir. Au contraire, la vie est un mauvais maître car on ne peut attendre d'elle aucune indulgence, aucune exhortation, aucun enseignement. Elle nous éconduit froidement et voilà tout.

Il ne nous reste qu'à formuler la conclusion que voici : une seule institution serait en mesure d'améliorer la situation, c'est l'école. Mais lorsque, de nos jours, on entend revendiquer pour l'école la restauration de son ancienne autorité, il faut se demander ce que cette

autorité a bien pu réaliser de bon dans le passé. À quoi servira une autorité dont nous avons reconnu combien elle a été nocive et dont nous avons vu comment déjà dans la famille (où la situation est pourtant plus favorable) elle amène simplement chacun à s'insurger contre elle ? À l'école, il est rare qu'une autorité, pour autant qu'elle existe, soit acceptée purement et simplement. En outre, l'enfant - ou l'adolescent - y vient avec la claire conscience de la qualité de fonctionnaire de l'État impartie à son maître.

Il n'est pas permis à l'autorité de se fonder sur une influence prise par contrainte. On ne pourra parler d'une bonne école que si elle est en harmonie avec les conditions de développement de l'organe psychique; c'est-à-dire que l'autorité devra reposer sur le sentiment de communion humaine.

1933

Éduquer dans le sens le plus large du mot signifie, non seulement laisser agir des influences favorables, mais aussi contrôler autant que possible ce que le pouvoir créateur de l'enfant en tire, pour ensuite, en cas de création erronée, aplanir la voie pour l'amélioration. Cette meilleure voie est en toute circonstance l'élargissement de l'intérêt pour les autres et la coopération. Il va sans dire que les défauts et les séquelles corrigibles chez l'enfant doivent être améliorés ou guéris aussitôt que possible et qu'en aucun cas il ne faut compter que le défaut passera avec l'âge.

La maladie ou la faiblesse d'un des parents, la mésentente dans le ménage, la nervosité qui s'ensuit, les divergences de vue en ce qui concerne l'éducation, le divorce, sont des circonstances qui peuvent nuire au développement du sentiment social. Il arrive qu'une mère proteste violemment contre la venue d'un autre enfant, protestation qui va souvent de pair avec des soins exagérés pour l'enfant présent et qui mènent à l'esclavage complet de celui-ci.

Toute exclusion trop catégorique de l'enfant de la société des adultes doit être évitée, de même qu'un attachement exclusif à la famille qui empêche le contact avec l'extérieur. Les louanges et les critiques ne doivent s'adresser qu'à la réussite ou à l'échec, jamais à la personnalité de l'enfant. Se moquer de l'enfant, lui donner d'autres enfants en exemple nuit au contact et peut déterminer une attitude renfermée, de la timidité ou un lourd sentiment d'infériorité. Il ne faut jamais montrer aux enfants leur petitesse, leur manque de savoir et de pouvoir, mais leur rendre la voie libre vers un entraînement courageux, les laisser faire s'ils montrent de l'intérêt pour quelque chose, ne pas leur enlever tout de la main; seulement leur souligner que c'est le début qui est difficile. Accabler l'enfant, en exigeant trop de ses ressources physiques et psychiques, peut facilement l'amener (par suite de l'ennui et de la fatigue ainsi provoqués) à une attitude d'opposition préjudiciable.

L'enseignement artistique et scientifique doit correspondre à la possibilité d'assimilation de l'enfant. Voilà pourquoi il faut mettre un terme à l'insistance fanatique de certains pédagogues à vouloir expliquer les phénomènes sexuels. Cette question, qui préoccupe beaucoup notre époque, peut jeter garçons et filles dans le désarroi. Non pas ceux qui sont gagnés à la cause de la coopération; ceux-là, habitués à se sentir comme faisant partie d'un ensemble, ne garderont jamais en eux des tourments secrets. Ceux qui ont découvert, déjà dans leur vie de famille, un élément hostile, se conduiront autrement. La manière de procéder des parents en ce qui concerne l'enseignement sexuel, découle de la pratique de la vie commune. L'enfant devra savoir autant qu'il le désire. Il faut lui répondre lorsqu'il pose des questions plus ou moins précises, d'une manière qui lui permette d'assimiler le renseignement. Il ne faut pas hésiter mais toute hâte est superflue. Il est difficile d'éviter que les enfants discutent à l'école des questions sexuelles, mais l'enfant indépendant, tourné vers l'avenir refusera les obscénités et ne croira pas aux sottises. C'est évidemment une grande erreur que l'éducation qui donne à l'enfant la crainte de l'amour et du

mariage; elle ne sera d'ailleurs acceptée que par les enfants dépendants qui, d'avance sont des découragés.

Les jeux de société conviennent pour donner une impulsion au sentiment social, mais il ne faut pas négliger ou gêner les occupations individuelles chez les enfants comme chez les adultes. On doit même les encourager. Il est dans la nature de certaines activités de ne pouvoir être exercées et pratiquées que loin des autres. Là, l'imagination est à l'œuvre et elle est souvent nourrie par les beaux-arts. Il faudra pourtant éloigner du rayon de lecture des enfants, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une certaine maturité, toute nourriture intellectuelle indigeste qui sera mal comprise. À cette catégorie appartiennent entre autres, les histoires cruelles qui éveillent la peur, laquelle influence surtout les enfants chez lesquels le système urogénital est excitable.

L'expérience brusque du problème de la mort peut déterminer un arrêt précipité du développement du sentiment social chez des enfants qui montraient déjà une faible tendance à la coopération. Les filles à qui on présente comme épouvantables l'amour, la procréation et l'accouchement sont menacées du même danger. Le suicide, le crime, le manque d'égards à l'encontre de personnes, d'employés, de races, de collectivités religieuses, les actes de violence appliqués aux enfants, les tentatives de toutes sortes pour mettre la femme dans un état d'infériorité, mettent prématurément un point final au développement du sentiment social. Faire étalage de sa fortune ou de sa naissance, favoriser l'esprit de caste, mènent au même résultat.

Le problème économique non résolu pèse aussi d'un poids énorme. De nos jours, outre la nécessité de rendre à l'enfant sa place dans la communauté, la seule chose qui puisse aider à lutter contre de tels dangers est l'explication fournie en temps convenable du fait que, jusqu'à présent, nous n'avons encore atteint qu'un niveau relativement bas en ce qui concerne le sentiment social. Être un véritable humain c'est considérer comme un devoir fondamental de collaborer à la solution de ces méfaits, et ne pas attendre cette solution d'efforts de la part des autres.

Des essais (même entrepris avec les meilleures intentions) de retour à l'un de ces maux tels que la peine capitale ou les discriminations raciales et religieuses, amènent une aggravation notable des autres maux. Il est intéressant de constater que ces haines et ces persécutions mènent presque automatiquement à une dévalorisation de la vie, de l'amitié et des rapports amoureux. La glorification de la guerre dans l'enseignement scolaire est grandement néfaste. Sans le vouloir, l'enfant se prépare à un monde dans lequel il est possible de faire lutter des êtres humains contre des machines et des gaz toxiques, et de considérer comme glorieux de tuer le plus possible de ses semblables.

De même qu'il faut essayer de prévenir les maladies sans pour cela rendre l'enfant timoré et lui interdire le contact avec les autres, il est indispensable aux éducateurs de ne pas montrer une anxiété exagérée en face d'une situation dangereuse, mais réagir par une prévision raisonnable et par une défense appropriée.

Le moment des repas est d'une grande importance pour l'éducation de la vie commune. Là, une atmosphère agréable est indispensable. Les remontrances concernant les bonnes manières doivent être aussi rares que possible (on les obtiendra plus facilement en observant cette façon de faire.). La critique, les crises de colère, la mauvaise humeur devraient être bannies à ces moments-là, de même que la lecture et les réflexions profondes. Ce moment est aussi le moins favorable pour avancer des critiques sur de mauvais résultats scolaires ou sur d'autres défauts. Il faut essayer de réaliser cette atmosphère conviviale à tous les repas mais principalement au début de la journée, au petit déjeuner. Il est important - et même indispensable - de donner aux enfants la liberté de parler et de poser des questions.

La maladie d'un enfant peut constituer un obstacle périlleux, surtout si elle survient pendant les cinq premières années. Seront davantage préjudiciables celles qui donnent à l'enfant, du fait de la crainte et du souci de l'entourage, une forte impression de sa valeur personnelle sans qu'il ait à fournir ni contribution ni effort. Les maladies ou un développement organique difficile nécessitant des soins qui incombent davantage à la mère, peuvent créer une distance entre enfant et

père. La norme serait un intérêt à peu près identique vis-à-vis de la mère et du père. L'intervention sévère du père s'il veut empêcher les conséquences de l'habitude trop tendre de la mère, augmente cette distance. Si c'est le père qui gâte davantage l'enfant, celui-ci se détourne de la mère pour se diriger vers le père.

Il arrive qu'on découvre des anomalies visuelles, acoustiques ou motrices qui permettent d'expliquer des échecs scolaires. À l'occasion, on peut suggérer une orientation qui corresponde mieux à la façon dont le sujet est préparé à la vie.

La fille d'un père qui néglige sa famille développera facilement l'opinion que tous les hommes sont de la même sorte, surtout s'il s'y ajoute des expériences semblables avec un frère, des parents proches, des voisins ou des impressions suggérées par des lectures. Après peu de temps, des expériences différentes n'auront plus de poids en face de cette opinion préconçue. Si, éventuellement, un frère est destiné à une instruction plus poussée ou à une profession élevée, ceci peut facilement conduire les jeunes filles à l'opinion qu'elles sont incapables d'atteindre à un enseignement supérieur. Si, dans la famille, un des enfants se sent écarté ou négligé, il pourrait développer une grande timidité signifiant : je serai toujours obligé de rester en arrière; ou bien il donnera dans des ambitions exagérées, essayant de dépasser tout le monde et dévalorisant tout. Le fait d'avoir été négligé (effectivement ou en apparence) incite souvent l'enfant à se mettre en contradiction avec le sentiment social. La beauté d'un des enfants a aussi son importance.

Mais le phénomène qui donne lieu au plus haut degré à cette insuffisance de l'aptitude sociale est le fait de trop gâter les enfants. Ceci est la cause de l'énorme majorité des échecs infantiles. Si l'entourage accable l'enfant de caresses et de tendresses, sollicitant constamment sa tension émotionnelle, il lui sera difficile, par la suite, de résister à des séductions de toutes sortes surtout quand il se trouve en mauvaise compagnie. Si la mère soustrait l'enfant à la nécessité d'aider les autres ou de coopérer avec eux, si elle agit, pense et parle constamment pour lui, elle paralyse en lui toute possibilité de dévelop-

pement et l'habitude à un monde imaginaire tout différent du nôtre. Tout prétexte est bon pour attirer l'attention sur lui. Les enfants gâtés repoussent de diverses façons tout ce qui est susceptible d'apporter un changement à une situation qui les satisfait. Si pourtant ce changement a lieu, on peut remarquer que le sujet lui oppose une réaction (active) ou une résistance (passive) suivant son style de vie. Ces expériences en apparence couronnées de succès, constituent pour plus tard le modèle à suivre dans des circonstances analogues. (Processus considéré à tort par certains comme des régressions.) Un enfant libéré de tout effort depuis le début de son existence, sera plus tard rarement disposé, par exemple, à tenir ses affaires en ordre. Si on lui donne trop tôt la possibilité d'imposer sa volonté aux parents, il voudra toujours dominer les autres, puis, à la suite d'expériences décevantes, se retirera dans sa famille avec tous ses désirs, (y compris ses désirs sexuels). Un laps de temps relativement court sera suffisant pour inciter l'enfant à se considérer comme étant au centre des événements, et à trouver hostiles toute autre situation et tout être humain qui n'épouse pas cette conception. Cet état d'esprit est étroitement lié à un sentiment de frustration, lequel éveille et maintient actifs et intenses l'envie, la jalousie, l'avidité. Étant donné que les grandes espérances nourries par l'illusion de la supériorité restent insouviées, l'accentuation des états affectifs devient souvent le motif d'attaques contre d'autres personnes. Il considérera comme son droit de subjuguier les autres, de se faire choyer par eux, de prendre sans jamais donner. Une ou deux années d'un tel entraînement suffisent pour mettre un terme à tout développement harmonieux. Une fois dépouillés de leurs illusions les enfants gâtés accusent la vie et n'y voient toujours que le principe hostile. Leurs questions sont de nature pessimistes. La vie a-t-elle un sens ? Pourquoi devrais-je aimer mon prochain ? S'ils se soumettent aux exigences légitimes d'une idée communautaire active, ils le font uniquement parce qu'ils craignent des sanctions possibles; mais ils persistent toujours dans l'attitude acquise dès leur enfance selon laquelle ils ont été victimes d'une injustice. L'enfant gâté, incité à l'égoïsme, montrera, comme s'il vivait en pays ennemi, de l'hypersensibilité, de l'impatience, un manque de per-

sévérance. Une tendance à se replier sur lui-même et une circonspection excessive sont des traits d'accompagnement.

L'allure d'une personne gâtée, lorsqu'elle est dans une situation favorable, n'est pas toujours facile à démasquer. Cela devient plus facile lorsqu'elle se trouve dans une situation défavorable et que son sentiment social est mis à l'épreuve. Le sujet donne, pour expliquer l'éloignement où il se tient, des prétextes qui montrent qu'il ne s'agit pas là de la prudence du sage. Il change souvent d'amis, de partenaire en amour et de profession, sans jamais atteindre un résultat satisfaisant. En certaines occasions ces gens se lancent dans une entreprise avec tant de hâte que quelqu'un d'averti comprendra immédiatement combien ils manquent de confiance en eux-mêmes et, bien vite, leur zèle diminuera. D'autres, parmi les sujets gâtés, deviennent des originaux, aimeraient se retirer dans le désert pour éviter tout problème; ou bien ils résolvent un problème partiellement et, ce faisant, rétrécissent leur cercle d'action en fonction de leur sentiment d'infériorité. Lorsqu'ils disposent d'un certain fond d'activité, qu'il ne faut certes pas nommer courage, ils donnent facilement, en cas de situation difficile, dans le domaine du socialement inutile, voire nuisible.

L'enfant psychiquement sain développe du courage, une intelligence d'une valeur générale, une faculté d'adaptation active; l'enfant gâté n'a rien ou très peu de tout ceci mais en revanche, de la lâcheté et du truquage. Le monde rêvé des personnes gâtées - leurs perspectives, leurs opinions et leurs conceptions de la vie - sont extraordinairement différentes du monde réel. Leur pouvoir d'adaptation à l'évolution de l'humanité est étouffé, et ceci les amène constamment en conflit avec la vie, conflit dont les effets nuisibles font souffrir leur entourage. Dans l'enfance, nous les trouvons parmi les enfants turbulents ou dolents; plus tard parmi les délinquants, les suicidaires, les névrosés et les toxicomanes (bien que toujours différents les uns des autres). Hantés constamment par la peur d'essayer un échec, de voir découvrir leur manque de valeur, on les voit le plus souvent en recul devant les tâches de la vie, recul pour lequel ils ne manquent pas de prétextes.

(Certains, cependant, réussissent dans la vie; ceux-là ont pu surmonter leur faiblesse et ont tiré profit de leurs fautes.)

Chaque personne gâtée se défend d'être considérée comme telle. D'ailleurs on se trouve souvent dans l'incertitude lorsqu'il s'agit de préciser ce qu'il faut comprendre par ce terme. Mais, comme par intuition, chacun le considère comme un fardeau et comme un obstacle à un développement équilibré. Néanmoins, chacun aime se faire choyer; certaines personnes particulièrement. Beaucoup de mères ne peuvent faire autrement que de gâter leurs enfants. Heureusement, beaucoup d'enfants s'en défendent si fortement que les dégâts sont moindres que ceux auxquels on pourrait s'attendre. Mais si un enfant se défend contre la mère qui le gâte, il va généralement trop loin dans son opposition et il transpose son hostilité à des situations où une aide amicale extérieure s'imposerait.

La prophylaxie me paraît des plus importantes. La famille, la mère surtout, devra comprendre qu'il ne faut pas exagérer son amour pour l'enfant. On pourrait espérer également davantage des instituteurs qui auraient appris à reconnaître cette erreur et à la corriger. À ce moment il deviendra plus clair qu'il n'y a pas de plus grand mal que de gâter les enfants. Pourtant, étant donné le nombre énorme d'êtres humains gâtés, on ne doit pas s'étonner de ce que des gens de toutes les couches de la Société considèrent cette manière de faire comme normale, malgré les déceptions sans fin qui en résultent. Les enfants gâtés de notre civilisation me font penser à la végétation tropicale : tout leur est donné à profusion comme le soleil et l'eau; ils n'ont à craindre que la concurrence, mais les plus petits étouffent.

Il ne faut pas oublier cependant à quel point la préparation de l'enfant est compromise lorsqu'il grandit dans la misère et le dénuement, qu'il voit journellement d'autres vivre dans de meilleures conditions. Cette circonstance explique pourquoi, dans une situation économique difficile, le nombre des délits augmente. Que cette circonstance en elle-même ne soit pas la cause du crime, la preuve en est qu'aux États-Unis, à l'époque de la prospérité, on a pu remarquer également une augmentation de la criminalité; (les tentations pour acquérir facile-

ment et rapidement des richesses étaient nombreuses.) Qu'en recherchant les causes des tendances criminelles on soit amené à découvrir le mauvais milieu dans lequel a vécu l'enfant, que dans certains quartiers d'une grande ville on constate une accumulation de délits, ne permettent aucunement de conclure que le milieu défavorable est la cause du crime. Il est en revanche à comprendre que, dans de telles conditions, il ne faut pas s'attendre à un bon développement du sentiment social. Les recherches du Docteur Young sur l'apparition du crime dans une secte religieuse immigrée nous en donnent une très bonne illustration : dans la première génération qui vit modestement repliée sur elle-même, il n'y a pas de délinquance. Dans la deuxième génération, dont les enfants commencent à fréquenter les écoles publiques, mais sont encore éduqués dans les traditions de leur secte, dans la piété et la sobriété, on rencontre déjà un certain nombre de délinquants. La troisième génération présente un accroissement considérable du phénomène.

Le criminel-né est une catégorie périmée, mais on trouve souvent des stigmates de déficiences organiques parmi les criminels; en tous cas de fortes oscillations du métabolisme basal au moment de l'effet de choc causé par l'arrestation ou la condamnation, indices probables d'une constitution qui atteint son équilibre plus difficilement que d'autres. Mais on trouve surtout un très grand nombre de justiciables qui ont été gâtés dans leur enfance, (même s'ils ont été en même temps délaissés). Ce sont en tous cas des gens qui s'arrogent le droit d'exploiter pour eux-mêmes la contribution des autres.

Le crime considéré comme la recherche d'une autopunition ou une forme originelle de perversion sexuelle, voire comme avatar du "complexe d'Oedipe" n'est qu'une des manifestations du goût immodéré de l'Homme pour les métaphores.

Notre thèse souligne toujours : 1) un lourd sentiment d'infériorité 2) le façonnage du complexe de supériorité, et 3) l'insuffisance de développement du sentiment social.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

IX

Psychologie et/ou philosophie

"La conscience règne et ne gouverne pas"

Paul Valéry

1912

[Retour à la table des matières](#)

Les notions abstraites "haut" et "bas" ont joué un rôle capital dans l'évolution de l'homme civilisé.

Les peuples primitifs rangeaient dans les valeurs supérieures : le soleil, le jour, la joie, la transmutation humaine vers des états meilleurs. Et dans la rubrique des infériorités : le péché, la mort, la malpropreté, la maladie, la nuit. Cette opposition a été mise en évidence par K. Th. Preuss dans son travail : *Le culte du feu comme point de départ de la religion mexicaine* (1903). Le dieu du feu est en même temps le dieu des morts qui séjournent avec lui dans le lieu de la descente. Des vases renversés, des hommes tombés à terre, étaient considérés comme des images de l'opposition haut-bas, c'est-à-dire de la chute dans le royaume des morts. Et, à cette opposition purement spatiale se rattachaient l'idée d'une activité salutaire et celle d'une activité des-

tructrice, effrayante. (Je suis redevable au professeur D. Oppenheim d'un grand nombre de données historiques relatives à ce sujet.) Opposition spatiale qu'on retrouve dans les systèmes religieux actuels.

Cela remonte probablement à l'époque où l'homme a définitivement adopté la position verticale. De même, chaque enfant reproduit ce changement dans son évolution individuelle le jour où il commence à se tenir droit sur le sol; et l'éducation s'applique à lui inculquer que le fait d'être en bas, de se tenir et de ramper sur le sol est répréhensible, incompatible avec la dignité humaine. Si bien qu'il se forme dans son esprit une association étroite entre le haut purement spatial et toutes les autres supériorités : morales, intellectuelles, etc...

Chez les enfants, la tendance à monter saute aux yeux. Ils veulent s' "élever" au sens littéral du mot, et c'est pour satisfaire ce désir qu'ils grimpent sur des fauteuils, sur des tables, sur des coffres et cherchent, ce faisant, à se montrer courageux et virils. Quand ils sont en colère, alors ils se jettent par terre, révélant ainsi qu'ils ont l'intuition de l'analogie symbolique qui existe entre le fait d'être "en bas" et les actes défendus, malpropres, condamnables. (Nous voyons là le prototype de certains traits névrotiques ultérieurs, et plus particulièrement du pseudo-masochisme).

On retrouve la tendance vers le haut dans les jeux de l'enfant et l'idée qu'il se fait de sa future profession. Mais au fur et à mesure de son développement psychique, celui-ci se heurte à l'action modératrice de la réalité. On voit alors souvent s'éveiller l'esprit de prudence et de circonspection sous la forme de l'angoisse des hauteurs. Tel garçon qui aspirait à devenir aviateur se contentera désormais volontiers d'être constructeur d'avions, et tel autre qui voulait être couvreur ne désire plus qu'être maçon. Tandis que la petite fille abandonne son rêve primitif de devenir semblable au père par le rêve plus réalisable d'acquérir un pouvoir égal à celui de la mère.

Ces impressions infantiles contribuent à leur tour à l'élaboration et au renforcement de l'opposition spatiale dont nous nous occupons ici.

Cette opposition haut-bas dont chacun des termes est, dans l'esprit humain, inséparable de l'autre, implique, aussi bien chez l'homme normal que chez le névrosé, des suites d'idées qui expriment une opposition entre défaite et victoire, entre triomphe et infériorité.

On voit au cours de l'analyse surgir, par exemple, des traces de fantasmes se rapportant à l'équitation, au vol, à l'ascension de montagnes, à la montée d'escaliers, etc... D'autre part, on se trouve en présence de souvenirs opposés dans lesquels le sujet apparaît, non pas comme un cavalier, mais comme la monture supportant le cavalier, est obsédé par des idées de noyade, de chute, de lutte contre les obstacles qui s'opposent à son ascension ou à sa marche en avant.

Cette opposition entre sentiment d'infériorité et exaltation du sentiment de personnalité, correspond aux tentatives de l'enfant pour s'orienter dans le monde. Les notions haut-bas, viril-féminin, lui fournissent un cadre, un modèle dans lequel il peut faire entrer des groupes de souvenirs, de pulsions, d'actions, classés par rapport au type, mais d'une manière qui est propre à chaque sujet.

La grande valeur attribuée à la notion de hauteur aurait sa source dans le désir de l'homme de s'élever, de voler, de faire l'impossible. On sait le rôle que l'acte de voler joue dans les rêves humains. Et que signifie le fait que, dans l'accouplement sexuel, le mâle occupe presque toujours le dessus ?

Plus le fantasme est symbolisé, et c'est ce qui se produit dans le rêve, dans l'hallucination, dans certains symptômes névrotiques, plus l'opposition haut-bas montre une tendance à se transformer en opposition masculin-féminin.

Insécurité et sécurité, sentiment d'infériorité et idéal de la personnalité, constituent des couples fictifs, issus d'un jugement de valeur, une formation psychique dont Vaihinger dit qu'il résulte *"d'une dissociation artificielle de la réalité. Alors que les deux termes réunis présentent un sens et une valeur, chacun d'eux, lorsqu'on les considère isolément, ne peut nous conduire qu'à des absurdités et à de faux problèmes"*

Le névrosé n'aperçoit et n'utilise la plupart du temps que les rapports d'opposition. Cette manière primitive de s'orienter dans le monde, qui correspond aux catégories antithétiques d'Aristote et aux tables d'opposition de Pythagore, découle également du sentiment d'insécurité et représente un simple artifice de logique.

La philosophie à ses débuts, dans son incertitude tâtonnante avait hypostasié cette manière de penser antithétique. Karl Jodl, discutant ce problème dit, entre autre : *"La véritable raison primitive de cet antithétisme doit être cherché dans la rigidité instinctive, obstinée, de la pensée, qui ne veut connaître que des absolus"*.

Il s'agit là, non d'oppositions inhérentes à la nature des choses, mais d'une méthode de travail, d'une forme d'intuition qui mesure une force, une chose, une expérience intérieure en la confrontant à son contraire plus ou moins arbitraire. Les oppositions que j'appelle bipolaires ou hermaphrodiques ("oppositions polaires" de Lombroso, "ambivalence" de Bleuler) se laissent ramener à ce mode d'aperception.

On retrouve dans toutes les analyses psychologiques, sous une forme ou sous une autre, cette expression d'un schéma antithétique.

1926

La connaissance de l'homme est une tâche considérable à laquelle l'humanité travaille depuis les tous premiers débuts de la civilisation. Mais elle n'a pas abordé d'une manière systématique cette œuvre (sauf quelques personnalités isolées) avec la claire conscience du problème téléologique.

Nous pressentons bien qu'un champ on ne peut plus vaste s'ouvre aux investigations, eu égard aux rapports entre la vie psychique et les exigences cosmiques, mais la plupart d'entre nous se récusent quand on les interroge sur la connaissance de l'homme.

Si nous parvenions au point où chacun serait en mesure de discerner plus nettement le caractère de ses semblables, il faudrait bien alors que tombât le voile de l'impulsion à la puissance.

La poursuite de la supériorité est un but caché. Sous l'action du sentiment de communion humaine, elle ne peut se développer qu'en secret, et elle s'abrite dans la plupart des cas sous un masque aimable. Mais cette sorte de clandestinité ne résisterait pas à une meilleure compréhension mutuelle. Hélas, nous vivons dans des relations culturelles compliquées qui accumulent les difficultés et entravent l'apprentissage de la vie. Les moyens essentiels pour acquérir la clairvoyance sont refusés aux hommes.

Nous ne prétendons pas parvenir à une configuration idéale du développement psychique, mais on reconnaîtra que souvent, avoir déjà un point de vue apporte à lui seul un secours énorme à celui qui erre.

La vie psychique humaine n'a pas la possibilité de se gouverner à sa guise; elle se trouve constamment devant des tâches qui se sont établies quelque part à l'extérieur. Comme nous l'avons déjà vu, toutes ces tâches sont indéfectiblement associées à la logique de la vie en commun, l'une des conditions essentielles qui agissent d'une manière ininterrompue sur l'individu et ne se laissent soumettre à son influence que jusqu'à un certain point.

Or, si nous considérons que les conditions de la vie humaine en commun ne peuvent être définitivement saisies parce qu'elles sont trop nombreuses, et que pourtant, ces exigences conditionnent une certaine conduite, il devient clair que nous ne sommes guère en mesure d'élucider pleinement les obscurités d'une vie psychique que nous avons à étudier. Cette difficulté s'affirme d'autant plus que les conditions sont plus éloignées des nôtres. Néanmoins, il nous faut compter sur les règles du jeu du groupe, immanentes, telles qu'elles se produisent sur cette planète, eu égard à l'organisation limitée de l'être humain et de ses performances, vérité absolue que nous ne pouvons approcher que lentement, après d'innombrables errances.

Une partie de ces faits fondamentaux est contenue dans la notion matérialiste de l'Histoire qu'ont créée Marx et Engels. D'après cette doctrine, c'est le principe économique, la forme technique suivant laquelle un peuple gagne sa vie qui conditionne la pensée et la conduite des hommes (*superstructure idéologique*). jusque là, il y a accord avec notre conception de la logique agissante de la vie humaine collective. Mais notre examen de la vie individuelle nous enseigne que le psychisme humain répond aisément par des erreurs aux impulsions des principes économiques.

Les connexions qui s'ouvrent maintenant sous nos yeux sont multiples et diverses. Elles concernent d'abord l'organisme lui-même, la spécificité de l'être humain, sa corporéité, avantages et inconvénients. Les uns et les autres résulteront de la situation dans laquelle l'individu se trouve. On constate dans la vie personnelle comme dans celles des peuples que les valeurs moindres ne sont pas à prendre comme si elles assumaient toujours tout le poids des inconvénients. Tout dépend du contexte où la chose se décide. En conséquence, il nous faudra affirmer notre psychologie de position contre la psychologie de disposition.

Nous n'attribuons l'"animation" (au sens propre, la vie de l'âme) qu'à des organismes mobiles. Dans les organismes fixes, enracinés, il n'y a pour ainsi dire pas de vie de l'âme; cela serait pour eux absolument superflu. Il suffit de se représenter ce qu'aurait de monstrueux l'idée d'attribuer à une plante des sentiments et des pensées. Alors qu'elle ne peut en aucun cas se mettre en mouvements elle aurait à attendre quelque chose de la souffrance ? Elle prévoirait mais ne pourrait s'en préserver ? Ou encore comment admettrait-on qu'une plante participât à la raison, à la libre volonté ?

L'âme présente le rapport le plus intime avec la liberté de mouvement. Il en résulte qu'il faut inclure dans le développement de la vie de l'âme tout ce qui tient au mouvement, tout ce qui peut être lié aux difficultés d'un simple déplacement, et que cette vie psychique est appelée à prévoir, à recueillir des expériences, à développer une mémoire, pour rendre le tout utilisable à la pratique mobile.

Cette motilité est excitante; elle exige et stimule une intensification toujours plus forte de la vie psychique. Qu'on se représente un sujet à qui nous aurions interdit tout mouvement ! *Seule la liberté fait éclore des colosses, alors que la contrainte tue et corrompt.*

Si on considère de ce point de vue la fonction de la vie psychique, il s'avère qu'on est là en présence d'un organe d'attaque et de défense (ou d'assurance) suivant que la situation requiert l'offensive ou la protection.

La faculté psychique à tendre vers un but n'est pas qu'une façon de parler; elle est une méthode heuristique. Méthode qui est plus qu'un moyen utile pour l'étude : ses bases proviennent des réalités effectives de la vie psychique, les unes consciemment éprouvées, les autres se dégageant de l'inconscient.

Les strictes déterministes qui font dépendre tout ce qui arrive à l'Homme de la suite ininterrompue entre cause et effet, n'admettront pas aisément cette considération. Il est pourtant certain que la causalité devient autre, que les effets d'une expérience se transforment entièrement s'il y a en l'Homme une force, un motif vivant, à savoir la connaissance de soi - une compréhension de plus en plus grande de ce qui se trouve en lui et des sources d'où cela émane.

1933

La psychologie resta un art innocent jusqu'au jour où la philosophie s'en préoccupa. C'est en elle et dans l'anthropologie des philosophes que l'on trouve les germes d'une connaissance scientifique de l'âme humaine. Il n'était pas possible de négliger l'individu dans les divers essais de grouper tout devenir dans une vaste loi cosmique. La transposition à la nature humaine des lois régissant tout événement aboutit à l'adoption de divers points de vue.

Un pouvoir directeur insondable, inconnu, a été cherché par Kant, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Hartmann, Nietzsche et d'autres, dans une force motrice mystérieuse qu'on appellera suivant les cas : loi morale, volonté de puissance ou inconscient.

À côté de la transposition au devenir humain de lois générales, l'introspection eut sa part de vogue. Les sujets eux-mêmes devaient nous renseigner sur les manifestations psychiques et sur leurs processus. Cette méthode tomba - avec raison - dans le discrédit car il n'était pas possible d'en attendre des renseignements objectifs.

Puis, grâce au développement de la technique, c'est la méthode expérimentale qui prima. À l'aide d'appareils et de questions soigneusement choisies, on mit au point des examens qui devaient nous renseigner sur les fonctions des sens, l'intelligence, le caractère et l'affectivité. À cette occasion, on perdit la vision d'ensemble et on ne pouvait la compléter que par la divination.

Une renaissance de la psychologie surgit avec la Psychanalyse, qui fit renaître le maître tout-puissant du destin humain dans la "libido", et le péché originel à travers le "sentiment de culpabilité". Les démons infernaux se trouvaient dans l' "inconscient". L'oubli du ciel fut rattrapé plus tard dans le processus de "sublimation" et l' "idéal du moi". C'était un essai significatif pour lire entre les lignes du conscient ce que pouvait être le sens de la vie. La Psychanalyse tient compte, d'une certaine façon, de l'élément évolutif, malheureusement en postulant le "désir de mort", par assimilation à un principe de physique (la deuxième loi de la thermodynamique) assimilation sujette à caution.

Celui qui considère les problèmes toujours différents que pose la vie comme étant fondamentalement identiques, et qui ne distingue pas ce qui est particulier à chaque cas, est facilement porté à croire à des causes fatales, à des tendances, à des instincts qui seraient des meneurs démoniaques de notre sort.

Celui qui ne s'aperçoit pas que chaque génération doit faire face à un lot de problèmes qui n'existaient pas auparavant, celui-là peut croire à un inconscient héréditaire.

La psychologie de la Personne, qui est la mienne, se tient sur le terrain solide de l'évolution et, à la lumière de cette évolution, elle voit dans tout effort humain une démarche de perfectionnement. Physiquement et psychiquement, l'élan vital est lié d'une façon indissoluble à cette tendance. L'élan, la loi dynamique que chaque individu se donne lui-même au début de son existence, dans une liberté relative et en utilisant ses aptitudes et ses défauts innés, aussi bien que ses premières impressions du monde, varie pour chaque individu en ce qui concerne mesure, rythme et direction. En comparaison constante avec la perfection idéale irréalisable, l'individu est constamment rempli d'un sentiment d'infériorité et stimulé par lui. Nous pouvons en conclure que chaque loi dynamique humaine sera erronée si on la compare au modèle idéal "sub specie aeternitatis".

Chaque époque culturelle donne à cet idéal une forme à la mesure de ses pensées et de ses sentiments. Et nous avons le droit d'admirer profondément cette force de l'entendement qui a su concevoir pour une durée incalculable un idéal fécond de vie collective humaine. "Aime ton prochain", ne pourra guère disparaître du savoir ou du sentiment en tant que suprême instance.

Je dois avouer qu'ont raison ceux qui trouvent dans ma psychologie une part de métaphysique, sujet de louange pour les uns, de critique pour les autres.

Nombreux, malheureusement, sont ceux qui voudraient exclure de leurs préoccupations tout ce qu'ils ne peuvent saisir immédiatement. L'expérience immédiate ne nous donne jamais quelque chose de nouveau, ce nouveau nous étant fourni par l'idée qui réunit ces faits et qui résume les données de l'expérience. Il n'y a pas de science qui ne donne dans la métaphysique. Elle a influencé au plus haut degré l'évolution de l'humanité. Nous ne détenons pas la vérité absolue et, de ce fait, nous sommes obligés de réfléchir sur notre avenir, sur les résultats de nos actions,

Notre idée du sentiment social comme forme finale de l'humanité représente un idéal directeur.

Si je m'efforce de défendre le droit pour ma conception d'être considérée comme une philosophie, puisqu'elle prétend à une meilleure compréhension du sens de la vie humaine, je me défends de toute connotation morale ou religieuse, quoique je sois convaincu depuis longtemps que ces deux courants, comme aussi les mouvements politiques se sont développés sous la contrainte du sentiment social comme valeur éternelle. Quand nous parlons de vertu, nous voulons dire que quelqu'un prend part à la coopération; quand nous parlons de vice, nous faisons allusion à ce qui gêne la coopération.

Sentiment d'infériorité, tendance à la compensation et esprit de solidarité, ces piliers de notre recherche, en font certainement une "psychologie des valeurs". Mais tout ce qu'on exige d'une théorie et d'un enseignement scientifique s'y retrouvent, aussi, je crois.

Une connaissance scientifique de la nature humaine doit évidemment être fondée sur l'expérience. Mais la simple collection des faits ne suffit pas à constituer une science. Le matériel collectionné a besoin d'un classement d'après un principe commun. Que le poing levé dans la colère, le grincement de dents, un regard rageur, des injures hurlées, etc... soient autant de mouvement qui correspondent à une attaque, ce sont des notions tellement évidentes que, dans ce domaine la curiosité scientifique, en vue de se rapprocher de la vérité - et c'est cela que signifie la science - n'y trouve plus de problème. Ce n'est que lorsqu'on réussit à faire entrer ces manifestations avec d'autres, dans une corrélation plus vaste, jusque-là inexpliquée, d'où se découvrent de nouveaux points de vue et où semblent se résoudre et s'éclaircir d'anciens problèmes, qu'on a le droit de parler de science.

Les règles générales, telles que les formule la psychologie de la Personne que j'ai créée, ne doivent pas être plus qu'un moyen de secours pour éclairer provisoirement un champ de vision qui, je l'espère, approche la réalité humaine. Je me suis fait un strict devoir de ne rien avancer qui ne puisse être confirmé par mon expérience; mais je me suis efforcé aussi d'examiner sereinement les arguments opposés aux miens, ce qui m'était d'autant plus facile que je ne me crois lié par au-

cune règle stricte et par aucun parti pris. Bien plus, je souscris volontiers à l'axiome : on peut tout expliquer différemment.

Si peu qu'on sache de l'unité de la personnalité, ce peu s'impose à nous. On peut tenter de la décomposer, sur un modèle topographique, en "provinces" distinctes, ou en "instances" antagonistes; finalement, si nous voulons la replacer dans son efficacité universelle, nous sommes bien obligés de la considérer dans une unité aussi intime que le cavalier faisant corps avec son cheval.

Le comportement humain n'a d'intérêt pour l'étude que dans la mesure où il consiste en réactions - ou aussi manque de réactions - en face des problèmes de la vie. Cela ne signifie rien si, comme le fait la psychologie de la possession, on tente de rattacher les symptômes aux régions obscures d'une hérédité incertaine ou à des influences extérieures (généralement reconnues comme nuisibles). La psychologie de l'usage, elle, met l'accent sur l'appropriation créatrice et l'exploitation de toutes ces influences. L'allure, la loi dynamique de l'individu en face d'un problème - toujours social - est le champ d'observation de la psychologie de la Personne.

Même si on mettait en doute que la tendance à la supériorité est déjà présente au début de la vie individuelle, le bilan de milliards d'années nous montre aujourd'hui que la tendance au perfectionnement, au dépassement est un facteur biologique. Cependant personne d'entre nous ne sait exactement quelle est la voie juste à suivre. L'humanité a fait de nombreux essais pour se représenter ce but final du développement humain. Que le cosmos doit avoir un intérêt à maintenir la vie n'est rien de plus qu'un vœu pieux. Mais ceci est un puissant ressort qui sert à améliorer le bien-être général.

Si l'homme achevé naît d'une unique cellule germinale, c'est que cette cellule germinale contient le principe du développement.

Ce qui est sûr c'est que le développement de la vie à partir d'une minuscule unité vivante n'a pu se réaliser que par le consentement des influences cosmiques. Nous pouvons d'ailleurs, comme le fait Smyts (*Wholeness and Evolution*), supposer que la vie existe déjà dans la ma-

tière inerte, conception qui nous est suggérée par la physique moderne qui nous montre comment les électrons se meuvent autour du proton. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la vie signifie mouvement; mouvement qui vise l'auto-conservation, la multiplication, le contact avec le monde environnant, contact qui doit être victorieux pour que la vie puisse se maintenir, comme nous l'enseigne Darwin, et plus encore Lamarck, plus proche de notre conception en ce qu'il nous donne des indications quant à la force créatrice ancrée dans chaque être vivant, et l'adaptation active aux exigences cosmiques.

Cette obligation à réaliser une meilleure adaptation ne peut, sans doute, jamais prendre fin. Et la disparition de peuples, familles, lignées, de même que celle d'espèces végétales et animales doit être attribuée à ce même échec de l'adaptation active. Les compromis apparents, les fantaisies imaginatives qui confondent cette adaptation "sub specie aeternitatis" avec le "ici et maintenant", sont voués, tôt ou tard à l'échec.

Nous sommes au milieu du courant de l'évolution, mais nous nous en apercevons aussi peu que de la rotation de la terre.

Depuis des milliards d'armées que la vie existe sur cette terre, il y a eu manifestement assez de temps pour permettre au processus vital de former des êtres humains à partir de cellules les plus simples, et également pour laisser périr des myriades d'êtres vivants qui n'étaient pas de taille à s'opposer à la puissance d'agression de leur entourage.

Dans cet effort vers un but qui ne rend possible ni terme ni repos, étant donné que les exigences imposées par les forces du monde extérieur ne pourront jamais obtenir de solution définitive de la part d'êtres créés par elles, a dû se développer aussi cette faculté qui, suivant l'angle sous lequel elle est considérée, est appelée âme, esprit, psyché, intelligence, etc... Bien que nous nous aventurons ici sur le terrain de la transcendance, nous pouvons soutenir que l'âme, appartenant au processus vital, doit présenter le même caractère fondamental que la matrice : la cellule vivante dont elle est issue.

Lorsqu'on connaît la progression constante du processus psychique, on comprend qu'il est impossible, vu les imperfections de notre langage, de caractériser correctement par un mot un mécanisme psychique, quel qu'il soit. Comment pourrions-nous décrire sous une forme statique ce qui est un courant incessant. L'esprit humain n'est que trop habitué à ramener à un état ce qui se meut et à considérer le mouvement figé, le mouvement devenu forme. Nous autres, psychologues de la Personne, nous nous sommes toujours préoccupés de transposer en mouvement ce que nous saisissons en tant que forme.

La singularité d'un individu ne se laisse pas non plus saisir dans une courte formule. Toute typologie est impuissante à cerner la réalité psychologique. Est-ce que deux sujets plongés dans leurs pensées se ressemblent jamais ? Est-il concevable que la vie de deux jumeaux monozygotes puisse - malgré leur tendance au mimétisme - se dérouler de façon identique ? Et à quel point sont diverses les relations que nous désignons par le mot "amour" !

Nous pouvons (et nous devons) nous servir de la typologie à titre de modèle probabiliste, pour éclairer le champ dans lequel nous espérons trouver la singularité, mais nous sommes obligés d'y renoncer dès que des contradictions se présentent. Et si, au cours de nos recherches, nous nous trouvons en face de type caractérisés, qu'il s'agisse d'enfants difficiles, de névrosés ou d'aliénés, de candidats au suicide, de délinquants, d'alcooliques ou de pervers, nous ne sommes pas libérés de l'obligation de trouver la singularité du cas d'espèce.

Dans une vue d'ensemble sur l'étendue de la construction psychique, la séparation d'un inconscient en tant que partie du moi n'a pas de raison d'être.

Si nous voulons fouiller les tréfonds de notre être, ce que nous y découvrons, c'est cet instinct d'agression familier à notre recherche psychologique et qui pour nous signifie : tendance au progrès, et pas nécessairement pulsion destructrice.

Ce que nous considérons comme inconscient - mieux encore, incompris - c'est le but du dynamisme psychique. Il en est de même pour le

style de vie d'un sujet car, habituellement, celui-ci manque de compréhension et de mots pour exprimer ses mouvements psychiques.

Il faut noter également que la conscience n'est pas seulement faite de mots. On ne peut dénier une certaine conscience ni au nourrisson ni à l'animal. Les sentiments, même non formulés par des mots, traduisent cette conscience, mais on y trouve rarement une compréhension globale. C'est à partir du moment où le tout est exprimé en paroles et confronté avec le sens commun qu'il semble convaincant et qu'il nous donne le droit de convaincre.

Le flectere si nequeo acheronta movebo va trouver sa synthèse dans la conscience sociale. La vie biologique montre également ce besoin de synthèse, cette recherche d'équilibre dans l'ensemble de l'organisme.

La psychologie de la Personne étudie comme étant la "forme psychique primitive" de la ligne dynamique humaine, la tendance au perfectionnement, la recherche de la solution de problèmes vitaux dans le sens de l'évolution (individuelle ou générale) favorisée par la faiblesse de l'enfant avec son sentiment permanent d'infériorité. Elle compte avec les innombrables modalités d'aspects de cette ligne dynamique dont une grande part peut être considérée sous la forme d'une recherche de la puissance personnelle, qui porte en elle les signes d'une insuffisance pour la solution d'éventuels problèmes sociaux. Le sujet ne peut se sentir et se savoir précieux - seule possibilité de libération de son sentiment d'infériorité - qu'à partir de sa contribution au bien commun. L'homme égocentrique oublie que son moi est beaucoup mieux défendu quand il s'adonne à l'altruisme, activité qui ne connaît pas de limites.

L'homme n'est ni bon ni mauvais de nature. Tous ses traits de caractère se montrent socialement influencés et dirigés par leurs points d'origine, à savoir leurs rapports avec le monde environnant. Ils ne sont pas innés mais acquis dans le courant du monde. Quant à la question de savoir si l'homme est le centre de l'univers, elle semble tout à fait dépourvue d'intérêt; en posant cette question, l'homme démontre

son intention de se considérer comme le centre de l'univers. En prenant position ou en exprimant une conception, l'individu, emprisonné dans le domaine mystérieux de son monde affectif, traduit toujours la structure de son style de vie.

Il en est de même pour les religions, qui nous sont transmises par la parole et par l'écriture. Depuis les religions primitives qui symbolisaient par une image animale le but de perfection, les traditions, les modes de vie ont nuancé et modifié l'expression religieuse. On peut admettre que les religions monothéistes correspondent le mieux à l'image cosmique de l'homme civilisé, représentant par la domination des événements de ce monde, l'expression de la plus grande puissance. Ma psychologie de la Personne, qui n'a pas encore tenté d'étendre ses recherches dans ce domaine, se montrerait toutefois obligée par l'essentiel de ses conceptions, de reconnaître la pensée mécaniciste primitive comme étant une illusion étant donné qu'elle est dépourvue de but et de direction, semblable en cela à la psychologie des instincts.

Si la conception matérialiste de la vie manque de direction, la conception religieuse, elle, en progrès, sur la conception matérialiste, manque cependant d'infrastructure causale.

Ma psychologie est, je crois, l'héritière des grands mouvements spirituels de l'humanité qui visent le bien de la Société. Les exigences scientifiques l'obligent à une certaine rigueur, mais, de par sa nature elle est avide de recevoir des incitations des autres domaines et de leur faire part, en retour, de ses expériences. Il est évident qu'il existe entre ma psychologie et la religion des similitudes étant donné le but de perfectionnement de l'humanité. Mais la notion de Dieu est un cadeau de la foi.

Les différents aspects de la représentation de l'image divine sont d'importance secondaire. Dans l'idée de la divinité, de la démocratie, dans l'idée pure de la conscience sociale, se reflètent les buts de la compensation, prometteuse de perfection et de puissance.

Nous ne nions pas que les religions se trouvent dans une position avantagée, par leurs possibilités d'action, leurs institutions, leur in-

fluence sur l'école et l'éducation. Notre science se contentera donc pour le moment, d'exercer son influence là où les religions ont perdu la leur. Nous avons suffisamment confiance dans la force et l'efficacité de notre psychologie pour renoncer à toute intervention dans des courants religieux ou politiques. Nous sommes convaincus qu'il faudra longtemps avant d'obtenir une complète assimilation de notre enseignement; nous nous réjouissons cependant que nos vues gagnent toujours du terrain dans des domaines comme l'éducation, la Justice, et la Psychiatrie.

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

Auteurs mentionnés

[Retour à la table des matières](#)

ANDERSEN	HEGEL	PYTAGORE
ARISTOTE	JODL (Karl)	ROBESPIERRE
BEAUDELAIRE	KANT	SCHELLING
BERGSON	LAMARK	SCHOPENHAUER
BIBLE (la)	LOMBROSO	SENÈQUE
BLEULER		SMUTS
BUHLER (Charlotte)	MARX	SRING BERG
DARWIN	MILLER (G.)	TOLSTOI
ENGELS	MOEBIUS	VAIHINGER
FREUD	NIETZSHE	VIRCHOW
FURTMULLER	OPPENHEIM	YOUNG (Dr.)
GROSS (Otto)	PESTALOZZI	
HARTMANN	PREUSS (K. Th.)	

La psychologie sociopersonnelle d'Alfred Adler
Textes de l'auteur présentés dans une optique nouvelle

Bibliographie succincte

Ouvrages d'Adler concernés par cette anthologie :

[Retour à la table des matières](#)

Le tempérament nerveux (Payot, 1926, 1948, 1992)

Connaissance de l'Homme (Payot, 1949, 1990) [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Le sens de la vie (Payot, 1950, 1991) [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Religion et Psychologie individuelle comparée, 2e partie (Payot, 1958) épuisé. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Sur Adler :

Alfred Adler, apostle of freedom, par Phyllis Bottome (Faber and Faber, Londres, 1939, 1946)

La psychologie d'Adler, par Herbert Schaffer (Masson, 1976)

Adler et l'adlérisme, par G. Mormin et R. Viguier (P.U.F. Que sais-je ? 1990)

Adler dans l'ombre de Freud, par P.E. Stépanski (P.U.F. 1992)

Livre pratique d'éducation d'inspiration adlérienne :

Le défi de l'enfant, par Rudolf Dreikurs (Laffont, Coll. "Réponses", 1972)

Fin du texte